

GEO HISTOIRE

HORS-SÉRIE

IL Y A 75 ANS

LE DÉBARQUEMENT

Le récit et les photos choqs de l'opération hors normes qui libéra l'Europe

juin - juillet 2019

BEL : 10,90 € - CH : 15 CHF - CAN : 14,99 CAD - D : 13 € - LUX : 10,90 € - Port. cont. : 10,90 € -
DOM : Bateau : 9,90 € - Maroc : 109 MAD - Tunisie : 20 TND - Zone CPP Bateau : 1600 XPF.



L'ALBUM RÉFÉRENCE DU D-DAY

LANCEMENT DE L'ACADEMIE PHOTO **GEO** by Nikon School

NOUVEAU

GEO et la Nikon School s'associent pour vous accompagner dans votre passion.
Pour mieux maîtriser votre matériel photographique, quelle qu'en soit la marque, vous laisser inspirer par les plus grands photographes et libérer votre créativité.

NOTRE SÉLECTION



Maîtrisez les bases

composition, exposition, vitesse, diaphragme : apprenez les fondamentaux pour sortir enfin du mode automatique.

Nikon France



Développez votre créativité

Apprendre à imaginer et construire une image expressive et non pas seulement descriptive.

Gérard Planchenault



Macrophotographie

Découvrez toute la poésie de l'infiniment petit.

Myriam Dupouy



Ombres et lumières sur Montmartre

Apprenez à gérer l'exposition en fonction des contraintes de la lumière naturelle

Thomas Maquaire



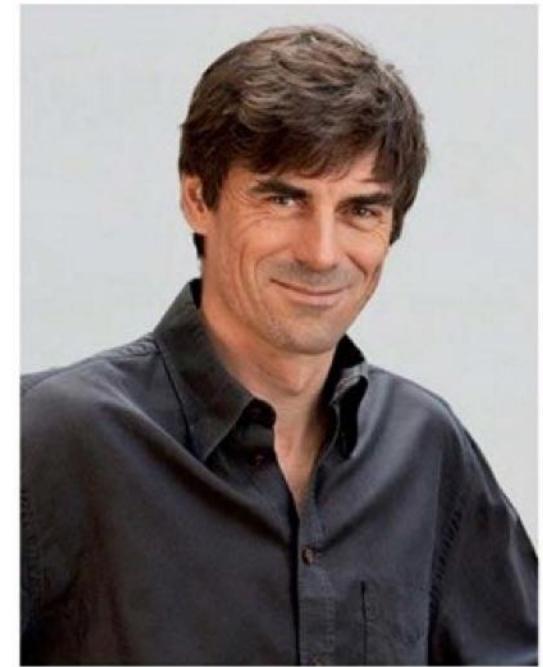
Retrouvez toutes nos formations*
sur nikonschool.fr

Une remise de **25%** avec le code **GEONIKON**



*Modalités : - remise valable sur le site www.nikonschool.fr - remise immédiate de 25% en saisissant le code GEONIKON - remise applicable sur les formations portant le macaron ACADEMIE GEO NIKON SCHOOL - hors voyage - offre valable jusqu'au 31 mai 2019 - remise non cumulable avec toute autre promotion sur le site www.nikonschool.fr

CE N'ÉTAIT PAS DU CINÉMA



Derek Hudson

Cela fait donc soixante-quinze ans, et plus les années passent, plus il devient difficile, pour ceux qui ne l'ont pas vécu, de comprendre le Débarquement. Aujourd'hui, au-dessus d'Arromanches, quand on emprunte le chemin des douaniers au-dessus du port, on aperçoit les caissons de béton mangés par les algues, dans une mer calme, et le village, tranquille, recroquevillé sous ses toits d'ardoise. On trouve encore quelques barbelés sur la dune, mais il n'y a plus guère que les gamins imprudents qui s'écorchent dessus. En avançant sur la plage à marée basse, on entend craquer les coquillages sous les pieds, et sur le sable dur qui forme comme un parquet ciré, les familles jouent au ballon et au cerf-volant. Et cette longue étendue s'étire ainsi jusqu'au bout du Cotentin, si vide et vaste qu'on peut parfois se croire en Australie. Derrière, dans le bocage, ça sent le cidre et le camembert, la douce France.

Difficile d'imaginer que sur ces lieux, il y a soixante-quinze ans donc, des soldats s'effondraient ou se noyaient sous la mitraille. Difficile de concevoir que dans les villages alentour, les habitants se terraient dans les caves. Comment ce décor sublime a-t-il pu être un théâtre de l'horreur ? Il y a des batailles dans l'Histoire dont la géographie, en elle-même, respire la douleur, comme Verdun ou Stalingrad. Mais ici, en Normandie, entre plage dorée et vergers fleuris, on a du mal à croire qu'un jour, les hommes ont fabriqué un décor d'apocalypse. La tentation est forte alors de s'abandonner à la fiction, de ne voir dans la bataille de Normandie qu'un grand spectacle d'aventure, comme nous y invitent d'ailleurs le cinéma et les jeux vidéo, les reconstitutions, les célébrations pompeuses. Le gazon du cimetière américain de Colleville-sur-Mer est bien peigné, les croix blanches joliment alignées, la mer est bleue, et à la fin, ce sont les bons qui ont gagné.

Et on n'aura rien compris. Pour saisir ce que furent le Débarquement et la bataille de Normandie qui s'ensuivit, il faut visiter les musées, à Arromanches, à Utah Beach, à Sainte-Mère-Eglise... Devant telle vitrine, s'attarder un instant devant la trousse d'un médecin et réaliser avec quels instruments rudimentaires les blessés étaient soignés. Observer une barge ou un planeur Waco et s'imaginer, nous-mêmes, entassés dedans. Découvrir les prouesses des pilotes qui, dès l'automne 1943, avaient entrepris des missions de repérage dans la campagne normande. Observer la position des navires de la force «U», le 6 juin à 1 h 25 du matin, devant Utah Beach. S'intéresser à des destins individuels, comme celui de ces trois paras qui, le 5 juin à minuit, ont sauté dans un champ près de Saint-Lô (lire page 70) ; ou celui de leurs «frères d'armes» qui ont réduit au silence la batterie allemande de Merville, une action héroïque dont l'issue a tenu à une brique lancée dans une fenêtre au bon moment. Et l'on pourra jusqu'au mémorial de Montormel, entre Chambois et Vimoutiers. L'histoire superficielle retient que le combat que l'on commémore ici fut celui qui, en août 1944, mit fin à la bataille de Normandie et ouvrit aux Alliés le chemin vers Paris ; mais sur place, sur la butte qui domine la verte vallée de la Dives, on réalise combien l'issue de cette bataille a tenu à l'obstination d'une poignée d'hommes, des Polonais, pas des GI's (lire page 83).

Le rouleau compresseur de l'Histoire a trop tendance à effacer ces multiples actions individuelles, ces détails opérationnels, ces petites histoires qui passent sous le radar de la grande. C'est ainsi. Mais celui qui les ignore se condamne à ne retenir du Débarquement que son spectaculaire et parfois agaçant maquillage hollywoodien.

ÉRIC MEYER RÉDACTEUR EN CHEF



Collection Dagli Orti/National Archives, Washington DC/Aurimages

Juin 1944. A bord des unités de débarquement, l'infanterie américaine se prépare à mettre pied sur les plages normandes. Au-dessus d'elle, les ballons de barrage anti-aériens doivent protéger le convoi en cas de raid allemand.

S O M M A I R E

LES PRÉPARATIFS

8 Overlord : le plan en 3D

Les Alliés avaient tout prévu ! Y compris le projet colossal d'un port artificiel au large d'Arromanches. Des ingénieurs de Dassault Systèmes ont réalisé une réplique de cette construction. Suivez le guide...

18 Mur de l'Atlantique : des Français au service de l'ennemi

A partir de 1942, pour bâtir en temps record cet immense ouvrage défensif, les autorités allemandes recourent à des entreprises de l'Hexagone.

26 «En cas d'échec, les Alliés n'avaient pas de plan B»

L'historien Olivier Wieviorka nous dévoile les coulisses du D-Day, une opération préparée avec minutie à partir de décembre 1943.

30 Un secret bien gardé

Dès 1943, les Alliés n'avaient qu'une obsession : dissimuler à tout prix l'organisation du Débarquement.

38 Quel fut le rôle de la Résistance

Après la guerre, l'action de «l'armée des ombres» a fait l'objet de controverses. Le décryptage de l'historien Eric Alary en cinq questions.

44 Andrew Higgins, un héros presque oublié

Ce petit chef d'entreprise de la Nouvelle-Orléans, industriel autodidacte, sut convaincre l'armée américaine d'adopter ses péniches pour le Débarquement.

L'OFFENSIVE

50 Au cœur du D-Day

Plus de 5 000 navires, 12 000 avions, quelque 160 000 hommes... Face au rouleau compresseur des Alliés qui déferla sur les plages normandes, les troupes allemandes ont dû céder leurs positions.

70 Le 6 juin 1944 heure par heure

De la prise de «Pegasus Bridge» par les paras britanniques au discours du général de Gaulle sur la BBC, le récit de cette journée qui a marqué l'Histoire.

76 A l'assaut des plages

La carte des cinq sites de l'opération Overlord, où s'est déployée une incroyable machine de guerre.

78 Et à Berlin, Hitler n'a peur de rien...

Dès la mi-juin 1944, le maréchal Rommel demande au Führer d'arrêter la guerre. Mais ce dernier ne jure que par sa nouvelle arme fatale : le V1.

80 Deux verrous stratégiques sur la route des Alliés

Les Alliés prennent Cherbourg, un port vital pour le ravitaillement, le 26 juin 1944. Puis ils viennent à bout de la poche de Falaise à la fin août.

86 En Provence, l'autre débarquement

Le 15 août 1944, 500 000 soldats des forces alliées, dont la moitié sont des combattants français, prennent pied entre Toulon et Cannes.

LA LIBÉRATION

92 Enfin libres !

A l'été 1944, les Allemands refluent vers le Rhin. Derrière eux, le pays se réveille et les Français laissent éclater leur joie. Le récit en images de ces journées d'espoir.

106 «Dès 1943, le programme de l'après-guerre était tracé»

L'historien François Delpla nous raconte comment, au lendemain de la Libération, la France a pu échapper au chaos et éviter de passer sous protectorat américain.

75 ANS APRÈS

112 Des civils pris au cœur des combats

Le calvaire des Normands reste encore mal connu. Des témoins nous ont confié leurs souvenirs d'enfance.

118 La Normandie, une région sacrifiée

20 000 victimes civiles, 150 000 exilés, des villes et des villages détruits : les populations ont payé au prix fort les premières heures de la Libération.

120 Lieux de mémoire

Les côtes normandes portent encore les stigmates du Débarquement. De précieux vestiges qu'il faut protéger contre les dégradations et l'oubli.

132 L'agenda des commémorations

Une sélection des commémorations et des animations en Normandie pour le 75^e anniversaire du D-Day.



En Angleterre, la 9^e US Air Force prépare l'opération Overlord. Une des missions de cette unité sera de neutraliser les installations du Reich.

LES PRÉPARATIFS

Elaborer en six mois la plus grande opération militaire de tous les temps : le défi était de taille. Il a fallu acheminer vers l'Angleterre 6 millions de tonnes de matériel, 1,5 million de soldats, préparer les troupes aux opérations amphibies... Le tout dans le plus grand secret auquel a contribué une vaste campagne de désinformation (p. 30).

En France, les Alliés pouvaient s'appuyer sur les réseaux de la Résistance qui, bien que faiblement armés, étaient capables de gêner les manœuvres ennemis par des opérations de sabotage et de guérilla (p. 38). De leur côté, les Allemands étaient confiants. Ils misaient sur l'efficacité du Mur de l'Atlantique, un dispositif défensif de 4 400 kilomètres de long, allant des Pyrénées à la Norvège (p. 18).



OVERLORD

D'imposants caissons en béton appelés Phœnix (ci-dessus) furent coulés par les Alliés, au large des côtes normandes, pour former une barrière contre la houle. Le port artificiel put ensuite être assemblé dans des eaux aussi calmes que celles d'un lac. Une semaine après le Débarquement, il entrait en fonction.



LE PLAN EN 3D

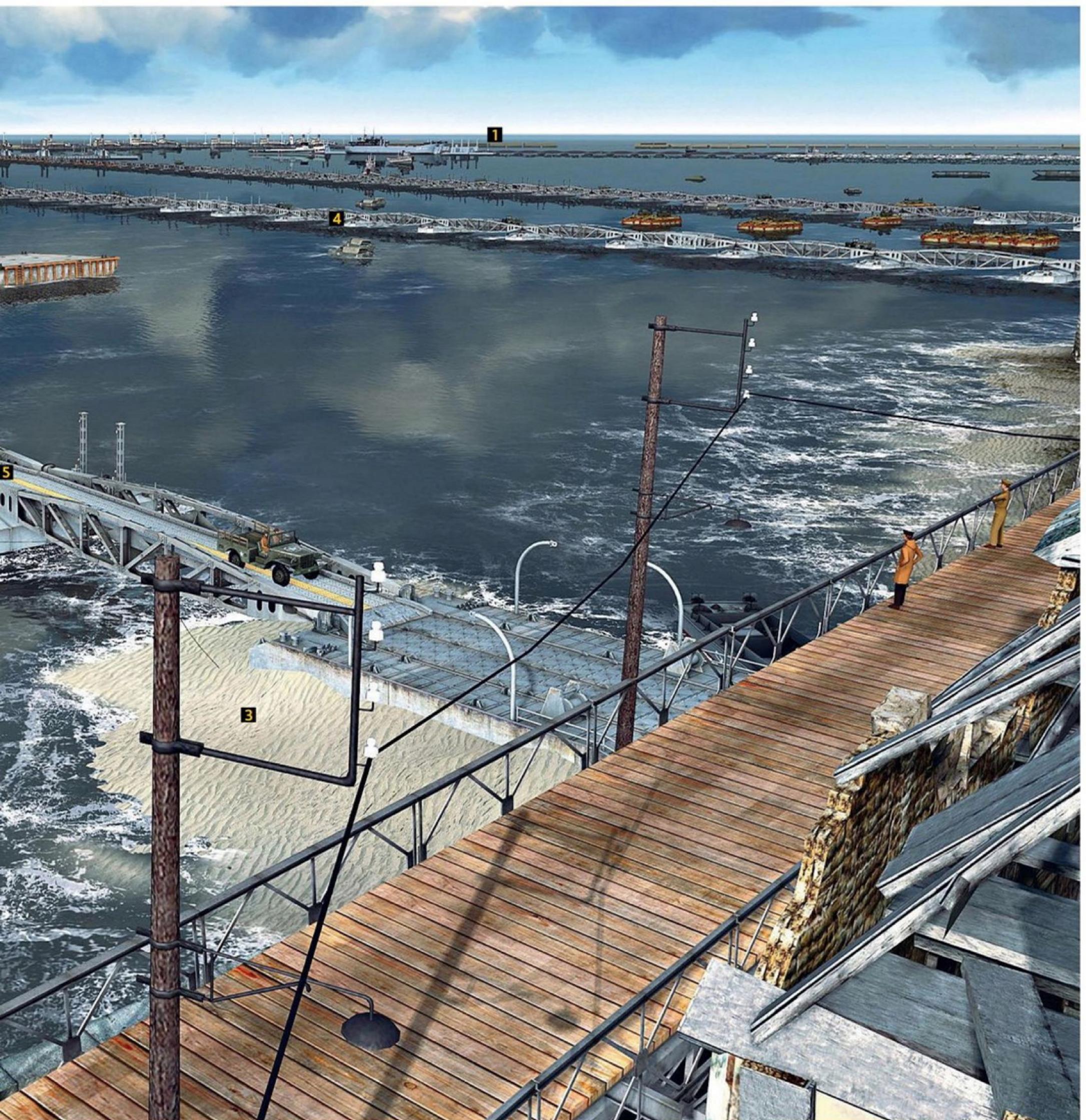
Le commandement allié avait tout prévu ! Y compris
le projet colossal d'un port artificiel au large d'Arromanches.
Des ingénieurs de Dassault Systèmes ont réalisé
une réplique de cette construction. Suivez le guide...





UN RUBAN D'ACIER DÉROULÉ SUR LA MER

Pour soutenir les troupes engagées en France, les Alliés devaient leur fournir des vivres, du carburant, des munitions et des renforts. Il leur fallait donc un port. «Ce port, déclara l'amiral Lord Mountbatten, nous l'em-mènerons dans nos bagages.»



C'est effectivement ce qu'ils firent. Nom de code de l'opération : Mulberry (mûrier, en français). La première étape consista à créer un lagon artificiel de 500 hectares, grâce à une digue 1. Elle était composée de Blockships, c'est-à-dire de vieux cargos

anglais envoyés par le fond, et de Phoenix, des cubes de béton hauts comme des immeubles de six étages. A l'intérieur de cette zone protégée, les quais 2 étaient reliés à la côte 3 par des chaussées flottantes 4. On voit ici les deux plus longues, mesu-

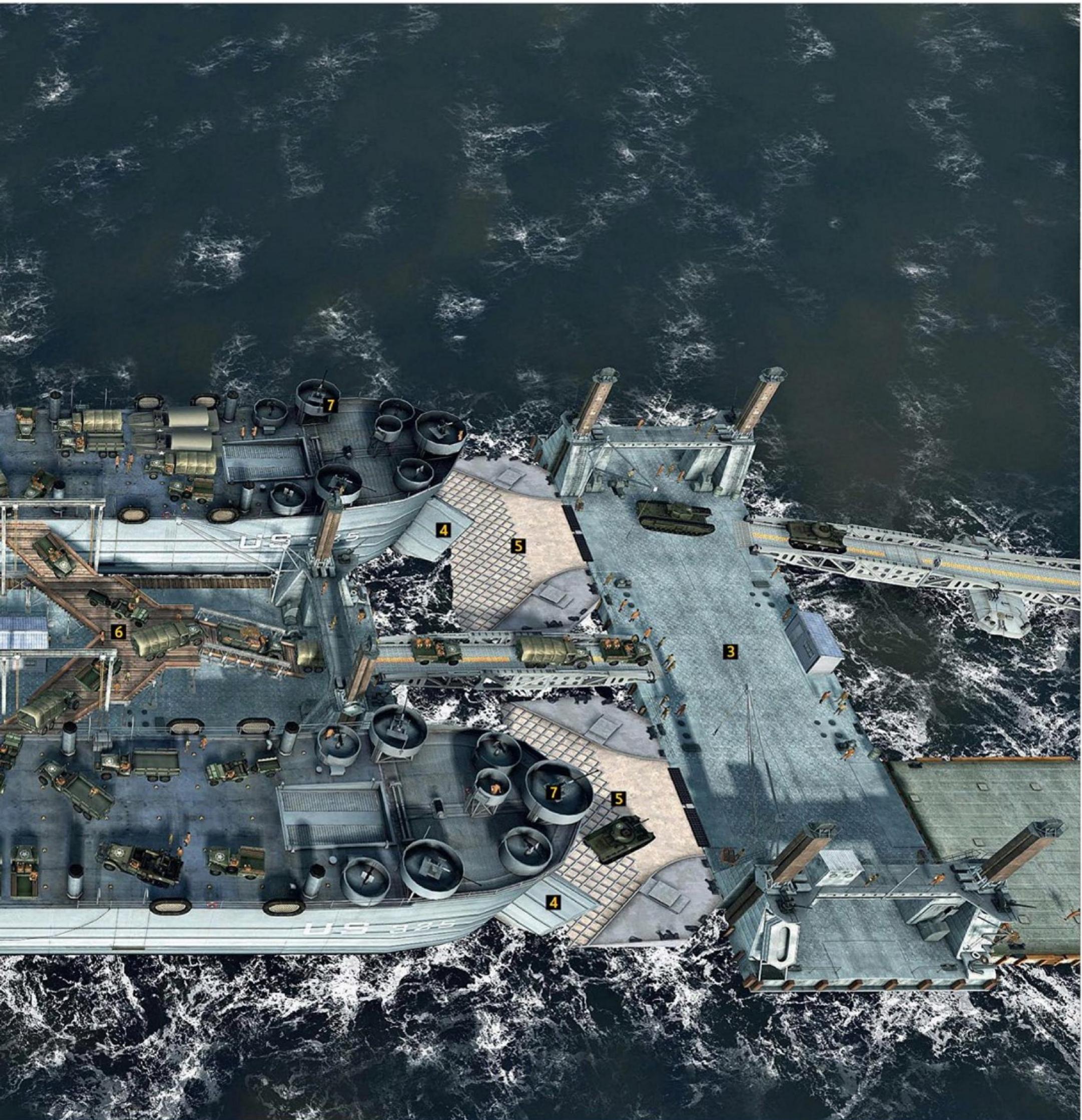
rant 1,2 kilomètre. Ces passerelles constituées de portions métalliques 5 reposaient sur des Beetles (scarabées), des caissons flottants 6 de 70 mètres de long et de 20 mètres de large, qui permettaient à la route de suivre le rythme des marées. Pour évi-

ter de trop s'enfoncer à marée basse et risquer d'être endommagés par des rochers affleurant, les Beetles étaient équipés de jambes télescopiques 7. Une ancre 8 maintenait l'ensemble de la structure en s'enfonçant profondément dans le sol.



EN UNE HEURE À PEINE,
CES NAVIRES DÉLIVRAIENT LEURS
CARGAISONS DE BLINDÉS

Comment déposer un maximum de véhicules sur la côte en un minimum de temps ? Pour résoudre ce problème, les concepteurs du Mulberry d'Arromanches déployèrent des trésors d'ingéniosité. On voit ici une reproduction du «quai LST», baptisé



ainsi d'après le nom des Landing Ship Tank qu'il accueillait. Conçus à partir de 1940, les LST **1** étaient d'énormes cargos transporteurs de blindés. Un astucieux assemblage en T des quais **2** et **3** permettait de décharger deux navires simultanément par

l'avant et sur le côté. A l'avant, les portes d'étraves **4** des navires s'ouvraient sur une rampe **5** qui montait en pente douce jusqu'au quai. Celui-ci **6** était renforcé avec des traverses d'acier pour supporter le poids des tanks. Sur le côté du bateau, une

plateforme en Y **7** permettait d'évacuer des véhicules légers, camions ou Jeeps, entreposés sur le pont. Grâce à ce double système, un LST pouvait décharger jusqu'à 60 véhicules en 30 minutes et délivrer toute sa cargaison en une heure. Les DCA

(«défense contre avions») **7** protégeaient les cargos pendant leurs déplacements. Ces bateaux étaient en effet des proies faciles en raison de leur lenteur et de leur taille. Les marins surnommaient les LST par dérision : Large Slow Target (grosse et lente cible).

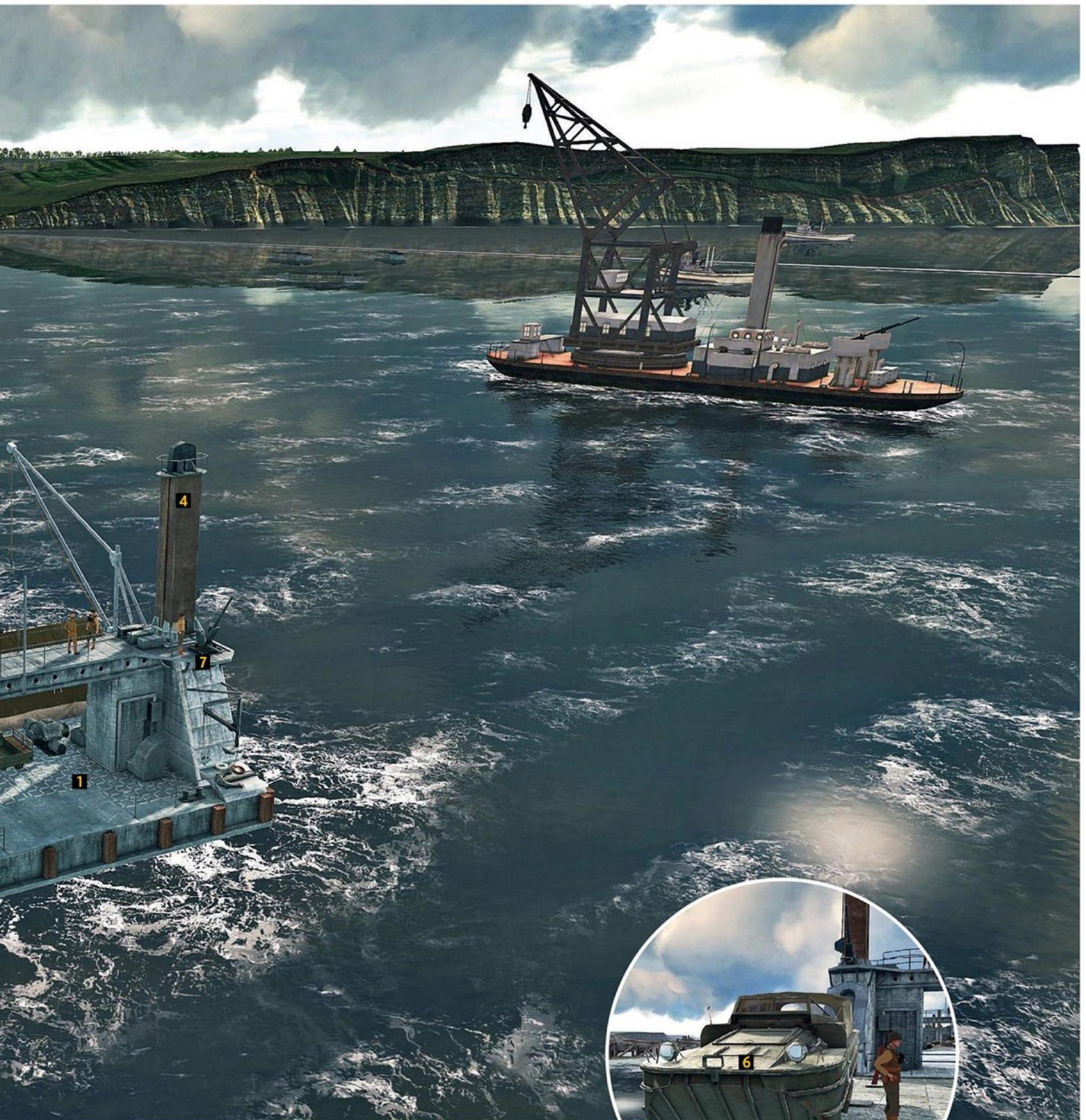


Construit à l'écart des autres zones de déchargeement par mesure de sécurité, le quai des munitions **1** était relié à la côte par une route flottante de 750 mètres de long **2**. Comme les autres quais du port, il était constitué de deux plates-formes

d'accostage rectangulaires en acier **3**. Elles étaient soutenues par quatre pylônes métalliques, mesurant 30 mètres chacun, et solidement plantés dans le sol **4** aux quatre coins des appontements. Les quais coulissaient le long de ces bêquilles, suivant le

mouvement de la marée, et pouvaient être ainsi utilisés sans interruption. Ici, amarré le long du quai, un Liberty Ship **5**, un bateau de ravitaillement américain, décharge sa cargaison. Pour accélérer encore le rapatriement des hommes et du matériel

léger, une noria de Dukw **6**, des véhicules amphibies, faisait la navette entre le quai et la plage, en traversant les eaux du port. L'ensemble était protégé par 150 canons de DCA, répartis sur les caissons Phoenix et les piliers des quais **7**. Une centaine de

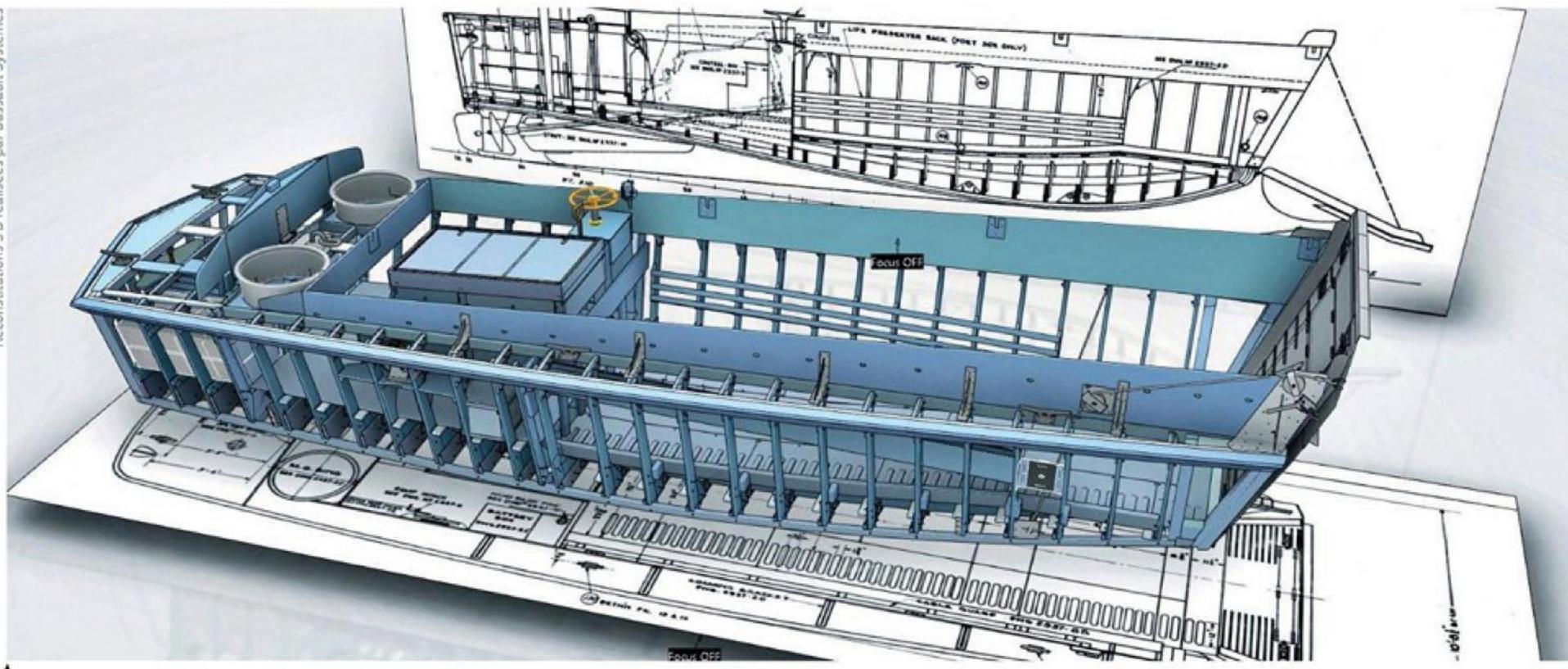


50 CANONS VEILLAIENT JOUR ET NUIT SUR LE PORT

ballons captifs, reliés au sol par des câbles en acier, étaient destinés à couper les ailes des avions ennemis qui s'aventuraient au-dessus des installations. Chaque nuit, un brouillard artificiel était diffusé pour cacher les lumières du port en activité 24 h sur 24.



Reconstitutions 3D réalisées par Dassault Systèmes

**Une maquette virtuelle**

Des plans originaux ont servi de base à la modélisation de cette barge. Toutes les pièces ont été dessinées séparément avant d'être assemblées sur ordinateur.

DES RECONSTITUTIONS

Le temps efface l'un après l'autre les témoignages matériels du 6 juin 1944. Ainsi, savez-vous combien il reste de péniches du Débarquement aujourd'hui ? Une seule, sauvée par une équipe de passionnés de Carentan, dans la Manche. Même chose pour les Waco, ces stupéfiants planeurs des Alliés : une poignée d'appareils seulement a réussi à traverser intacte les époques jusqu'à nous. Quant aux «Mulberries», les ports artificiels construits au large du littoral bas-normand, il n'en subsiste que quelques rares vestiges que l'on peut voir à marée basse à Arromanches (Calvados). Une lente désagrégation qui tient à la nature même des matériaux du passé. Les coques des barges étaient en contreplaqué et n'ont pas résisté au temps. Idem pour les planeurs faits essentiellement de bois et de toile. Les deux ports artificiels ne connurent pas un meilleur sort : celui qui avait été bâti devant Omaha Beach a été détruit par une tempête, le 19 juin 1944, et le second, à Arromanches, finit doucement de se désagréger dans l'eau.

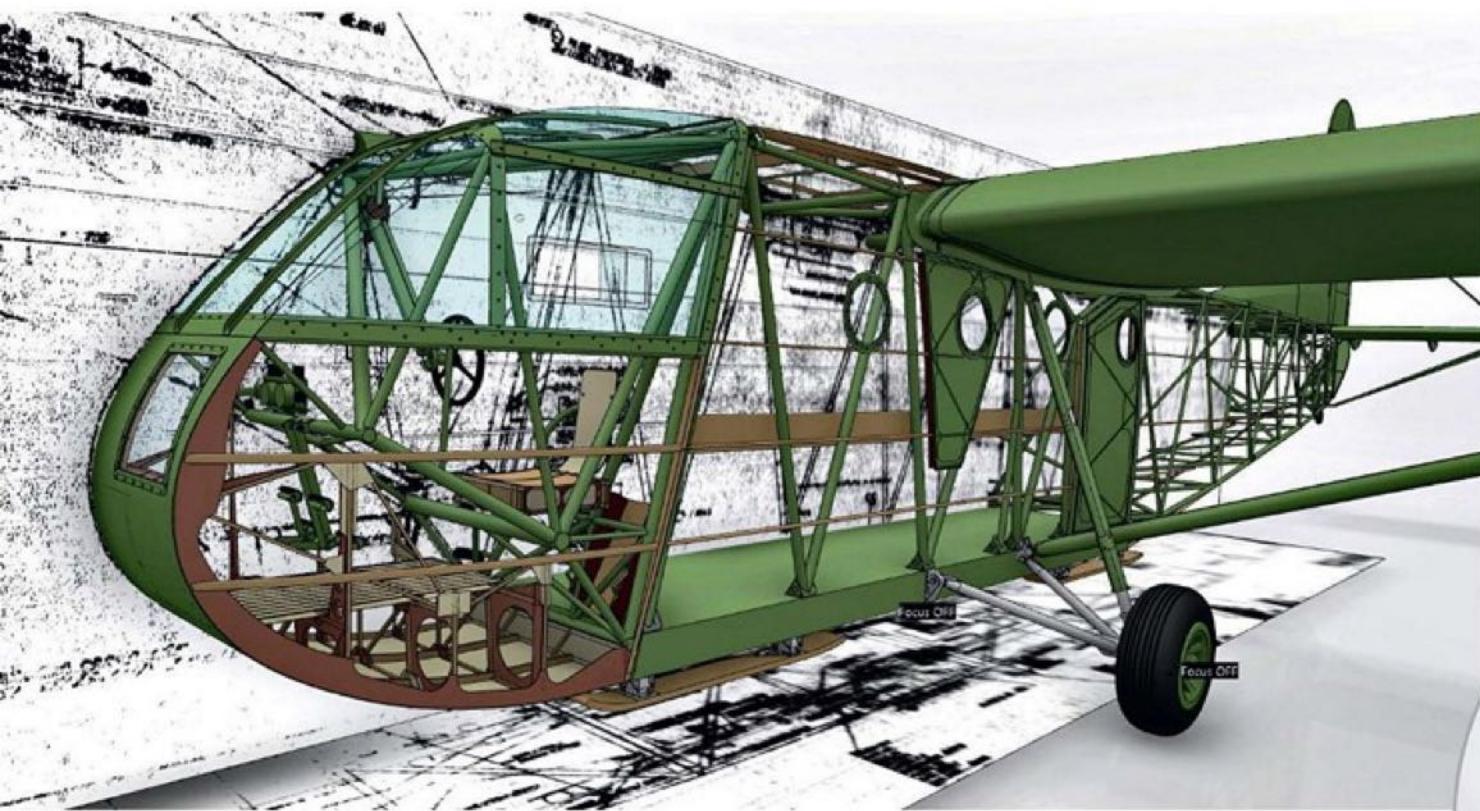
La société Dassault Systèmes, leader mondial de la technologie 3D, a mis son savoir-faire en jeu pour sauvegarder ces glorieuses constructions du passé... «Soixante-dix ans après l'opération Overlord, nous voulions retrouver ce patrimoine technique pour le transmettre aussi bien aux ingénieurs qu'aux historiens», commente Nicolas Serikoff, chef de projet de cette société qui a réalisé en 2014 les reconstitutions. Lui et ses collègues, champions high-tech, à

qui l'on doit la reconstitution des pyramides de Gizeh (Egypte) et celle de Paris à différents moments de son histoire, se sont donc attelés à ce nouveau défi.

Leur quête d'informations concernant les péniches de Débarquement a été parsemée d'embûches. Les plans des barge conçues dans les ateliers de la société Higgins, en Louisiane, étaient en effet donnés comme disparus à la suite de l'ouragan Katrina, qui avait ravagé la région en août 2005. «Nous avons été soulagés d'apprendre qu'un employé avait eu la bonne idée de sauver ces précieux schémas, se souvient Nicolas Serikoff. Ceux-ci ayant pris l'eau, il les avait fait sécher sur un fil à linge.» De retour en France, les ingénieurs de Dassault Systèmes ont complété leur documentation avec des films et photos d'époque, notamment celles de Robert Capa, et une virée en mer sur la barge rescapée de Carentan. A bord, l'équipe en a profité pour «scanner» l'engin. «Nos appareils recueillent des millions de repères, que nous appelons un "nuage de points", explique, de manière schématique, le chef de projet. A partir de ce nuage, nos ordinateurs restituent une image en trois dimensions.»

Le Smithsonian Museum conservait des copies de plans du planeur Waco

La résurrection virtuelle du planeur Waco fut, elle aussi, mouvementée. Cette fois, les plans se trouvaient, bien au sec, dans les locaux d'une association de passionnés d'aviation à Granite Falls (Minnesota). Ces derniers ont transmis à l'équipe de Dassault Systèmes des copies des



L'allure d'une grosse libellule

Le planeur Waco, dont on voit ici l'armature en bois et en fer, était recouvert de toile. Cet avion pouvait transporter treize soldats en plus du pilote et du co-pilote. Le cockpit s'ouvrait (ci-dessous) pour charger une Jeep.



FIDÈLES... AU BOULON PRÈS

documents en leur possession. Hélas, celles-ci étaient à moitié effacées... Les experts se sont alors rendus dans le Minnesota, avec l'espoir de pouvoir mieux déchiffrer les documents originaux. «Ils étaient inutilisables, poursuit Nicolas Serikoff. En revanche, nous avons appris que le Smithsonian Museum possédait des copies correctes.» L'équipe prit aussitôt le chemin de Washington, où les plans du Waco étaient effectivement conservés... sous forme de microfilms ! «Nous avons passé des heures à les étudier avec l'impression d'être dans un film d'espionnage», s'amuse Nicolas Serikoff. Désormais, les ingénieurs avaient à leur disposition une documentation suffisante pour se lancer dans la modélisation en 3D de l'avion.

Huit mois de travail acharné ont été nécessaires pour traiter toutes les données

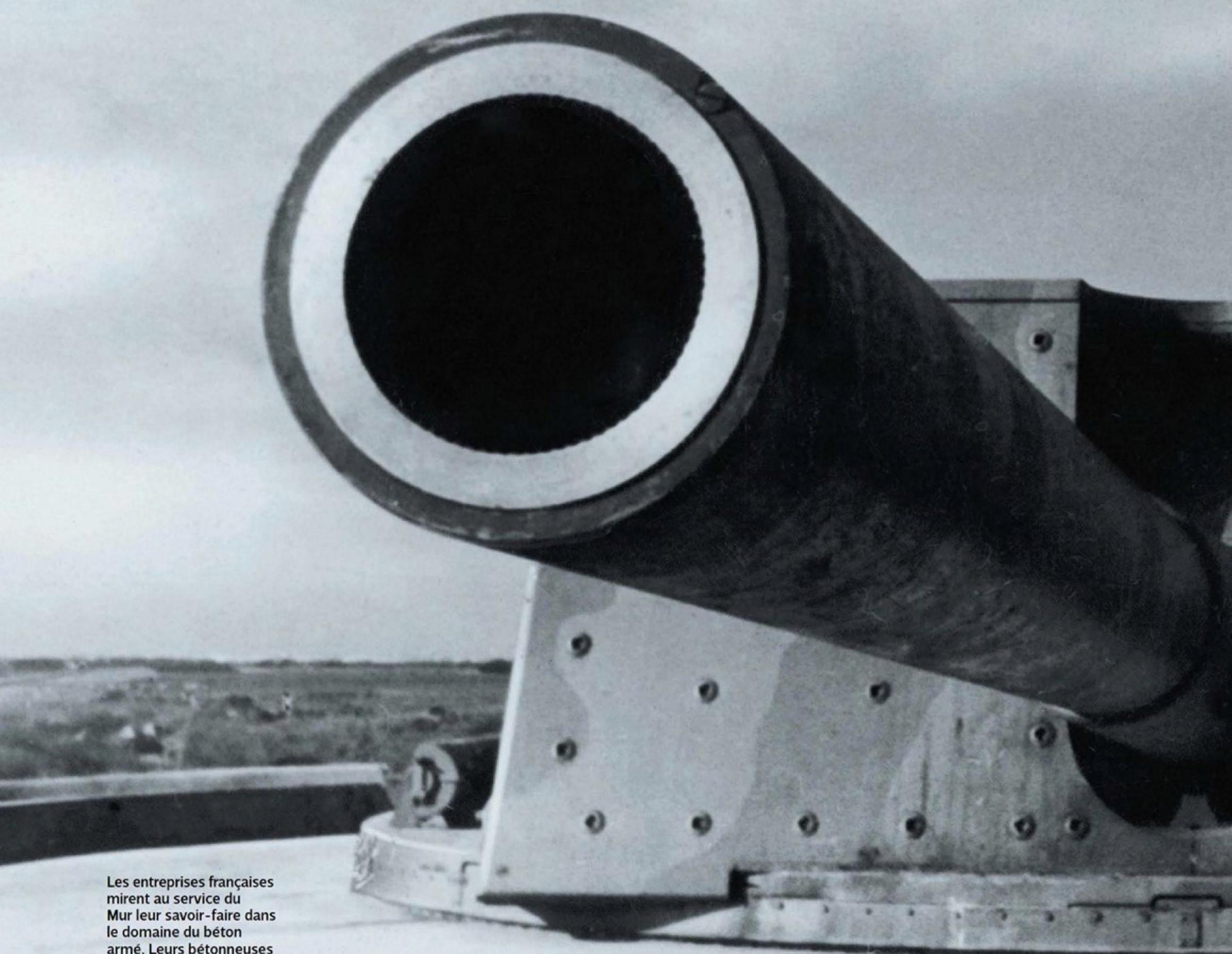
Restait le plus impressionnant : le port artificiel d'Arromanches. Cette fois, l'équipe s'est rendue à Londres, au Royal Engineers Museum, où étaient conservés des plans d'origine, établis par un certain Allan Beckett. «Cet ingénieur anglais fabriquait des ponts, mais ce qu'on lui demandait là, c'était de concevoir une passerelle flottante, capable de supporter le passage des engins blindés de plusieurs tonnes, explique Nicolas Serikoff, admiratif. Personne n'avait jamais fait ça. Et il y est arrivé en deux semaines seulement !» En plus des plans d'Allan Beckett, que personne n'avait déroulés depuis la fin de la guerre, les techniciens de Dassault Systèmes ont pu consulter les

manuels de construction et des vues aériennes du port. Ils ont bénéficié aussi des explications de Tim Beckett, fils du concepteur des Mulberries, lui-même ingénieur, et qui leur a fourni de précieuses indications sur la fabrication et le fonctionnement du port provisoire. De retour dans leur laboratoire de Vélizy, dans les Yvelines, les ingénieurs de Dassault Systèmes ont encore eu besoin de huit mois pour traiter toutes les données récoltées aux Etats-Unis et dans la capitale britannique.

Le résultat est stupéfiant. Chars d'assaut jaillissant des cales de LST (Landing Ship Tank), Jeeps et camions lancés sur les routes flottantes qui ondulent doucement au rythme des vagues, véhicules amphibies prenant la direction de la plage... Tout y est. Le spectateur est virtuellement immergé dans le port artificiel d'Arromanches. Nous entraînant sous le niveau de la mer, les ingénieurs ont poussé le détail jusqu'à représenter le système qui assure la stabilité de l'ensemble de cet incroyable dispositif (pylônes, ancrages et fixations). «Tout est absolument authentique, explique Nicolas Serikoff, fidèle au boulon près.» Comme un hommage des ingénieurs d'aujourd'hui à ceux du passé, qui par leur génie technologique ont participé, au même titre que les stratèges et les soldats, à la réussite d'Overlord. ■

CYRIL GUINET

Les vestiges du port artificiel sont visibles sur la plage d'Arromanches (Calvados). A proximité, le musée du Débarquement retrace son édification et son fonctionnement grâce à des maquettes et des animations audiovisuelles. Site Internet : www.musee-arromanches.fr.



Les entreprises françaises mirent au service du Mur leur savoir-faire dans le domaine du béton armé. Leurs bétonneuses tournèrent à plein régime entre 1942 et 1944. Pourtant, le Mur (ici, en mai 1944) ne fut jamais terminé.

LE MUR DE L'ATLANTIQUE CONSTRUIT POUR L'ENNEMI PAR LES FRANÇAIS

A partir de 1942, pour bâtir en un temps record cet ouvrage destiné à empêcher un débarquement, les Allemands recourent à des entreprises de l'Hexagone. Celles-ci ne se firent pas prier.



LES PRÉPARATIFS



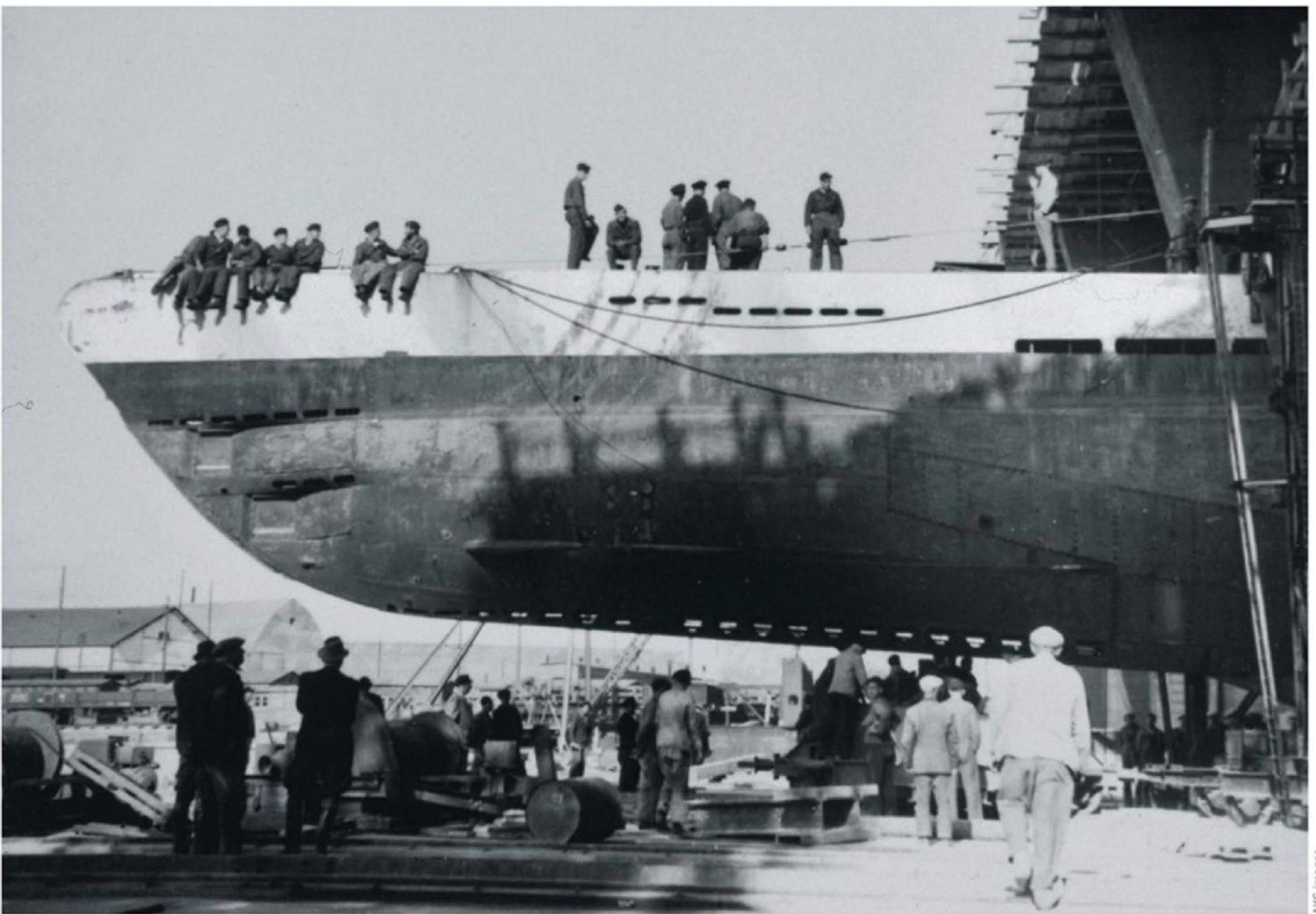
Septembre 1942, sur le rivage atlantique. Après la mort accidentelle de l'ingénieur et concepteur du Mur, Fritz Todt, en février, l'architecte Albert Speer (troisième en partant de la droite sur la photo) est chargé de diriger les travaux.





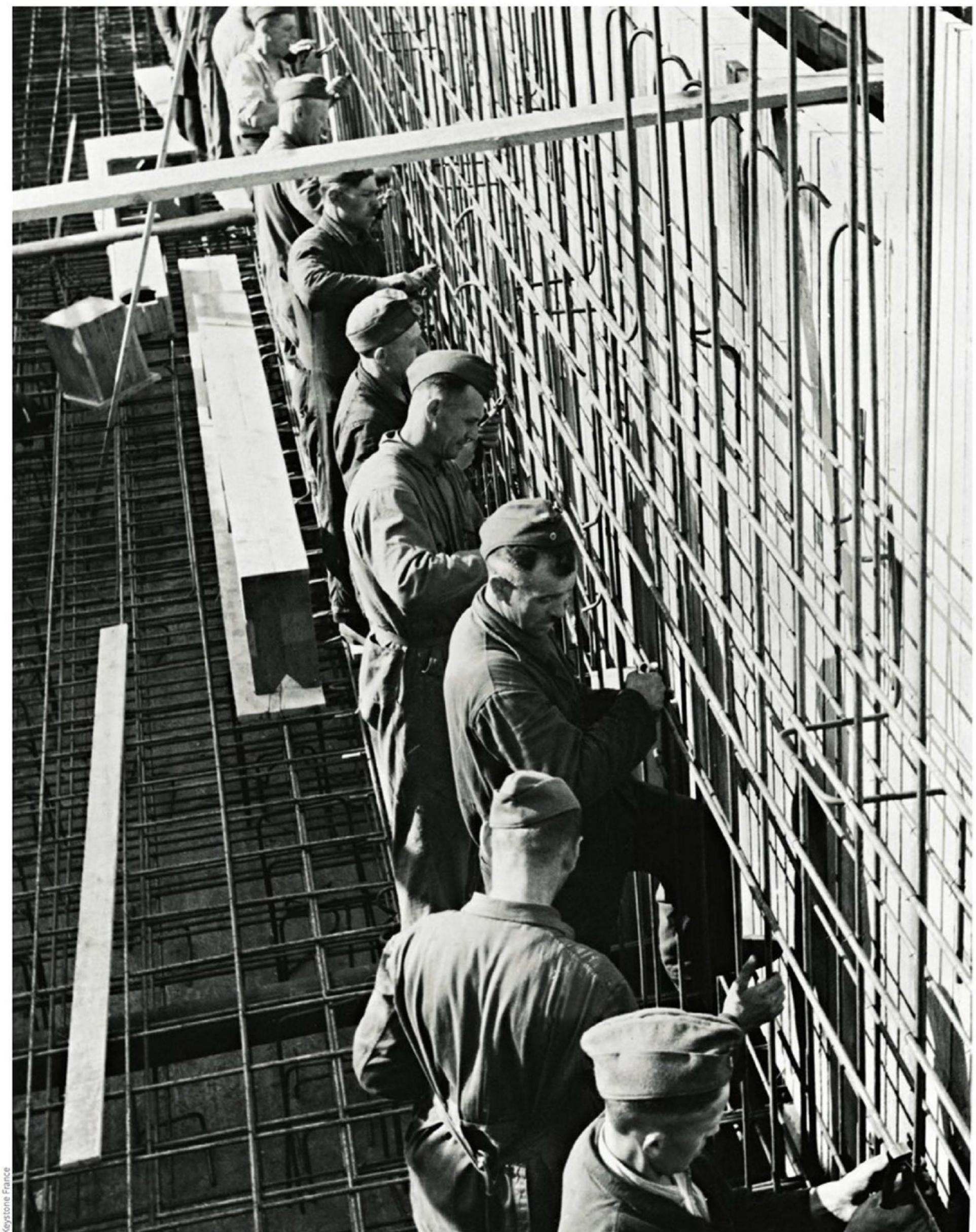
Ullstein bild / AKG Images

Construction d'un blockhaus, au printemps 1943, dans la Manche. Il existait 700 modèles différents, suivant les particularités du terrain.



AKG Images

Installation du premier sous-marin allemand U-Boot sur le site de Lorient-Keroman (Morbihan), une base importante de la côte atlantique.



Keystone France

Les ouvriers allemands qui travaillaient sur le chantier, comme ici dans le Pas-de-Calais, représentaient environ 10 % des effectifs.

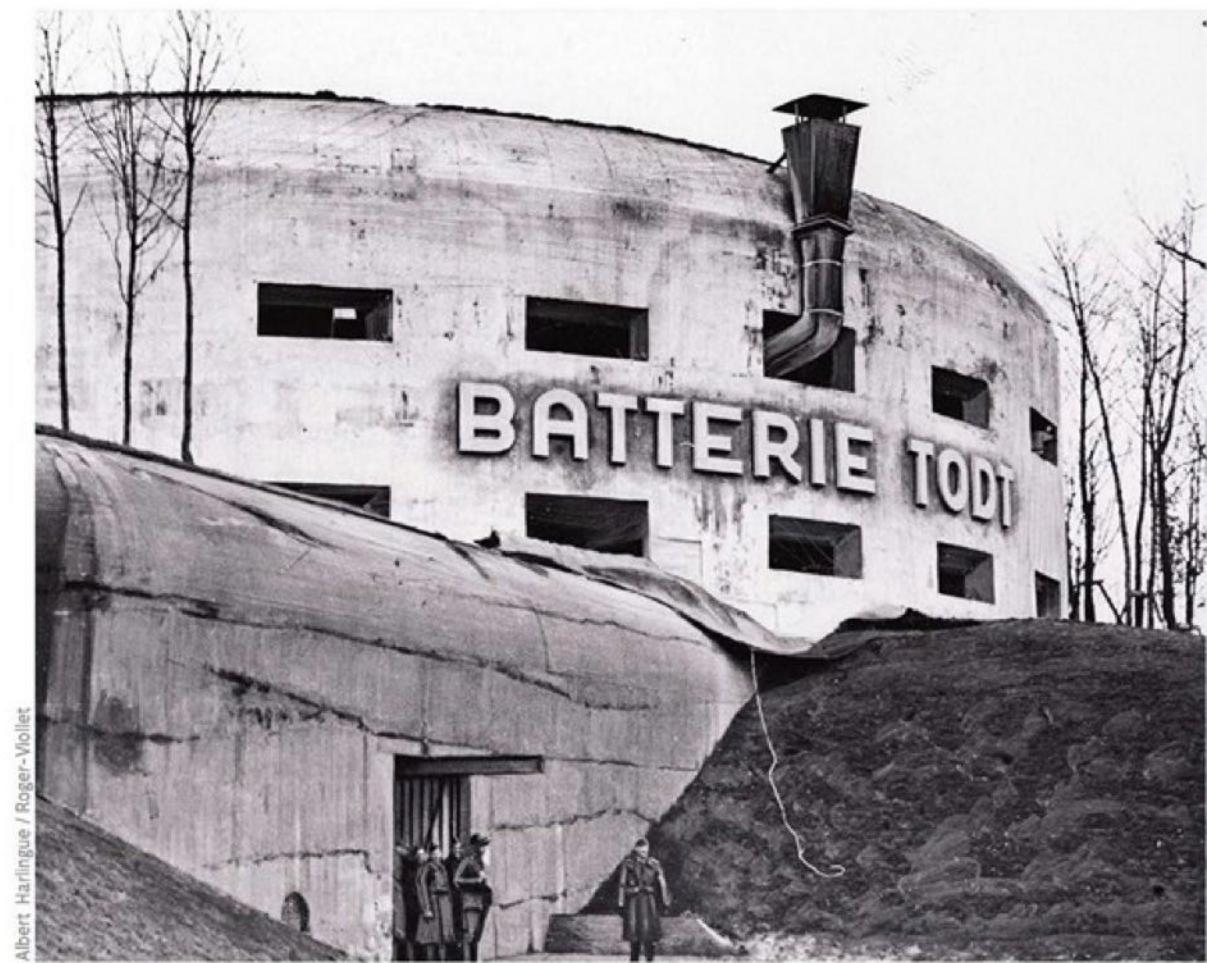
Sur les longues plages de Royan, entre la Grande Côte et la Coubre, les bunkers s'enfoncent doucement dans le sable. Ces galets titaniques intriguent les enfants et attirent les graffitis. Mais qui se souvient que 1 500 entreprises françaises du BTP contribuèrent à édifier ces blockhaus du front de mer, parties intégrantes de l'«Atlantikwall» destiné à défendre le flanc ouest de l'empire nazi contre les assauts anglo-saxons ?

Pour Jérôme Prieur, auteur du *Mur de l'Atlantique* (éd. Denoël, 2010), «ce monument de la collaboration a été la plus grosse entreprise née en France, au service de l'Allemagne, durant la guerre». Et le plus gros employeur de ces années noires : jusqu'à 300 000 ouvriers français participèrent à son édification. «On a voulu effacer cette mémoire», continue Jérôme Prieur. A la Libération, les entreprises ont fait le ménage dans les archives. Mais les rapports des préfectorats dévoilent l'ampleur du chantier et son incidence sur le territoire. On dispose aussi des comptes des petites sociétés et artisans qui ont été employés : plombiers, menuisiers, boulanger, et même blanchisseuses...»

De la Hollande aux Pyrénées, le Mur abritait une batterie d'artillerie tous les 2 kilomètres

La création du Mur, la plus formidable entreprise de génie militaire depuis la Grande Muraille de Chine, fut décidée par Hitler quand échoua son offensive éclair contre l'URSS. Ce que le Führer craignait plus que tout, l'enlisement du conflit, était en effet arrivé. A partir du printemps 1942, le Reich, citadelle assiégée, décida donc de s'abriter derrière un formidable ouvrage défensif : le «Wall». Celui-ci comprenait, de la Hollande aux Pyrénées, quelque 8 000 casemates, une batterie d'artillerie tous les 2 kilomètres, une ligne ininterrompue de chevaux de frise sur chaque plage, des radars et des postes de commande tous les 20 kilomètres, des bases pour trente sous-marins U-Boots à Brest, Lorient, Saint-Nazaire, La Pallice et Le Havre. Cet ensemble de fortifications discontinues comprenait également 700 modèles de blockhaus différents conçus de façon à ne laisser aucun angle mort.

Pour conduire ces chantiers gigantesques, le Reich disposait d'un singulier maître d'œuvre : l'Organisation Todt (OT). Lorsqu'il était arrivé au pouvoir en 1933, Hitler avait doté le pays d'un super ministère chargé de donner du travail aux Allemands plongés dans un chômage massif. Mi-organisation paramilitaire, mi-structure d'Etat, l'OT était aux mains d'un fidèle de la première heure, Fritz Todt. De 1935 à 1938, cet ingénieur allemand de travaux publics avait mobilisé des centaines de milliers de sans-emploi et construit 3 000 kilomètres d'autoroutes. Cette réalisation avait suscité l'admiration de nombreux chefs d'entreprise européens. Du coup, l'organisme Kraft Durch Freunde (La force par la joie), émanation du ministère du Travail nazi, organisait régulièrement, pour les étrangers, des voyages à la découverte de la nouvelle Allemagne. Epouses et filles des dirigeants de société étaient particulièrement choyées. Tous ces contacts, établis de 1934 à 1938, se révélèrent particulièrement utiles pour le Reich de 1942.



Albert Harlingue / Roger-Viollet

Cette batterie du cap Gris-Nez (Pas-de-Calais) porte le nom de Fritz Todt, à l'origine de l'édition du Mur.

Todt rêvait d'étendre le réseau autoroutier de la Norvège à Bagdad et de Bordeaux à Bakou. Mais il mourut en février 1942 dans un accident d'avion. Albert Speer, jeune architecte de 30 ans et favori d'Hitler, se vit alors confier l'édition du Mur. L'Organisation Todt, sous sa direction, fit d'abord appel à 200 grandes firmes allemandes, comme Siemens. Mais, très vite, l'occupant découvrit qu'il était incapable d'effectuer seul, et dans les délais serrés réclamés par Hitler, les travaux de mise en défense du rivage.

Les grosses sociétés de BTP allemandes s'allierent donc avec leurs homologues françaises. Les partenariats économiques, initiés durant les années 1930, se développèrent. La très parisienne Compagnie française du bâtiment et des

travaux publics créa ainsi à Nuremberg une société de droit allemand dont l'objectif était la réalisation de chantiers allemands en France. Elle pouvait au passage faire baisser légalement son imposition et ses charges sociales. Le chantier colossal attira aussi les entreprises de haute technologie. Grâce à l'ingénieur Freyssinet, la France était devenue la championne du béton précontraint, dont l'entreprise Sainrap et Brice était la spécialiste. Avant-guerre, celle-ci avait construit l'hôtel Georges V, le Casino de Paris et la chambre forte de la Banque de France à Paris. Désormais, Sainrap et Brice allait partager avec quatre autres sociétés des commandes de plusieurs centaines de millions de francs sur les chantiers du Mur. Cette entreprise (aujourd'hui absorbée par Vinci) voulait aussi jouer d'égal à égal avec les Allemands. Son patron, Pierre Brice, refusa donc la sous-trai-

LE MUR EN CHIFFRES

4 400 km
de côtes mises en défense, du Cap-Nord à Hendaye.

15 000 bunkers
à construire selon le plan initial. Dans les faits, 8 000 seulement furent réalisés.

17 millions
de mètres cubes de béton ont été coulés en France pour bâtir le Mur, soit de quoi construire 65 centrales nucléaires aujourd'hui.



Nommé inspecteur des fortifications en novembre 1943, le général Rommel visite le rivage normand.

tance et s'associa directement avec l'occupant. Il ouvrit un bureau d'études chez Siemens, à Berlin, où il inventa un procédé de bateaux en béton destinés au transport des hydrocarbures.

Le BTP français fut mis à contribution pour fournir les bétonneuses, les grues et les outils nécessaires au cofrage et au ferrailage. Il coula les épaisseurs de béton nécessaires aux bases sous-marines pour demeurer invulnérables aux bombardements alliés les plus féroces. Quatre-vingts pour cent du ciment français furent ainsi engloutis à l'époque par la construction du versant français du mur de l'Atlantique. Tout cela faisait tourner les chaînes de production : alors qu'en 1941 le marché national du BTP était de 16 millions de francs, il avait bondi à 671 millions en 1943, attirant de plus en plus de PME sous-traitantes aux côtés des géants du bâtiment. Un exemple : dans les Côtes-du-Nord, on comptait, en 1939, 35 sociétés dans le secteur du BTP. En 1942, elles étaient 110. Mais rien n'était loyal dans cette collaboration économique. Les nazis avaient imposé un véritable chantage. Tout était en effet structuré de manière à piéger les entreprises françaises.

Certes, participer au Mur faisait tourner un outil de travail qu'avait meurtri l'Armistice de 1940. Les entreprises pouvaient continuer à avoir accès aux matières premières réservées aux Allemands, voire en détourner une partie. Tout cela donnait également du travail aux ouvriers de l'Hexagone. Mais les Allemands s'introduisirent dans les structures des sociétés françaises, les «aryanisèrent», chas-

sant leurs propriétaires lorsqu'ils étaient juifs, et en prirent souvent le contrôle. Ils imposèrent aux Français une véritable économie coloniale. Plus pervers encore, le Reich fit payer à la France l'intégralité des travaux de construction au titre des frais d'occupation. Les Allemands, humiliés par le Traité de Versailles de 1919 qui avait soldé la précédente guerre mondiale en les obligeant à travailler pour rien à la reconstruction de la France des années 1920, tenaient là leur revanche. De même qu'un soldat de la Wehrmacht se voyait rembourser ses frais dentaires par le pays occupé, ou qu'un déporté payait à ses tortionnaires ses frais de transport, de même le Reich, selon les termes de l'Armistice de 1940, réclama à la France le coût de la protection de son territoire contre l'ennemi anglo-saxon. De 1940 à 1944, 632 milliards de francs furent ainsi réglés par la France, soit le double du budget annuel de la nation avant la guerre.

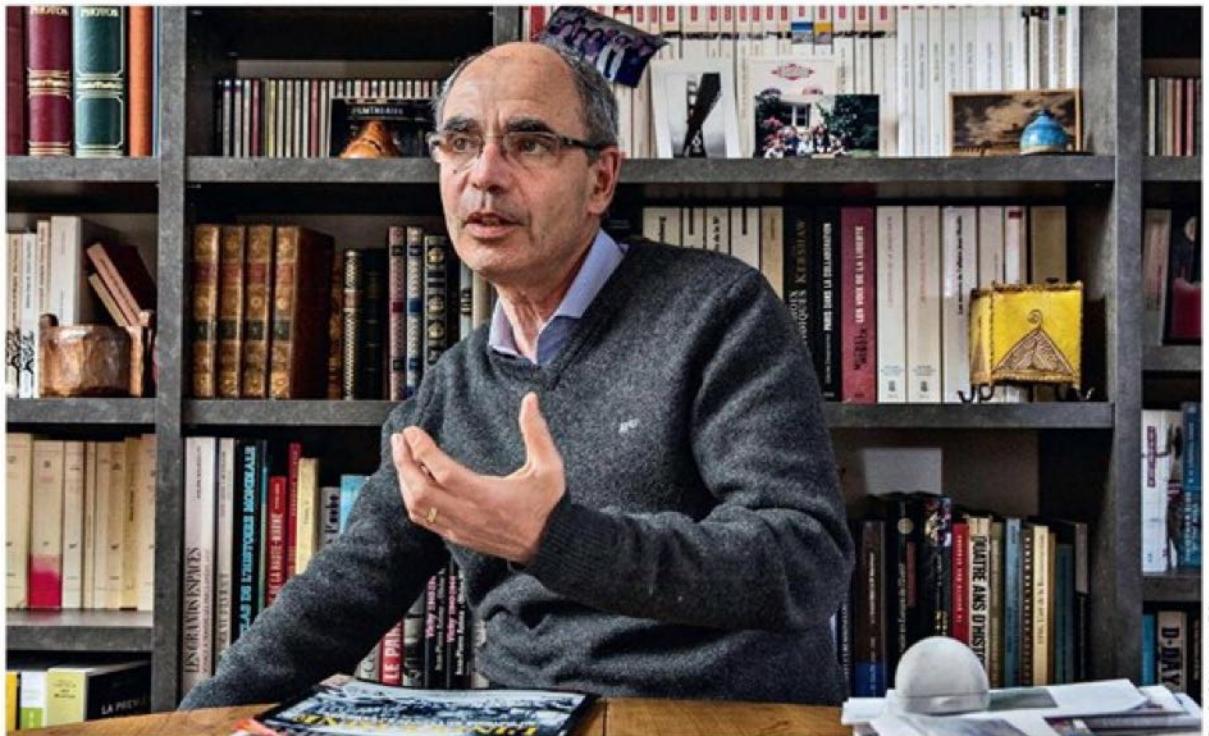
Finalement, les Alliés vinrent rapidement à bout de la défense allemande en la contournant par l'arrière

Pendant ce temps, la propagande de Vichy autour du Mur battait son plein C'est lui, disait-on, qui avait fait baisser le chômage en permettant d'employer des centaines de milliers de travailleurs : «1940, 1 million de chômeurs ; 400 000 en 1941, 110 000 en 1942, 10 000 en 1943», claironnaient les actualités cinématographiques. C'est lui qui assurait le miracle de la reprise, grâce aux primes, avantages sociaux et doubléments de salaires dispensés par l'organisation Todt : pour 1 200 francs sur un chantier français, on touchait 3 000 francs sur les chantiers allemands. C'est lui aussi qui avait permis à bon nombre de travailleurs français d'échapper au STO. C'est enfin grâce au Mur que les travailleurs étaient «redevenus des hommes», selon les termes employés par un autre film de propagande. En revanche, pas un mot sur l'emploi du travail forcé, mobilisant, aux côtés des ouvriers «consentants», républicains espagnols et prisonniers politiques.

Malgré cette collaboration, le Mur ne fut jamais achevé. Et, le 6 juin 1944, il ne fallut aux Alliés que quatre heures pour s'en rendre maîtres après avoir essuyé le terrible feu de ses canons. C'est en le contournant par l'ar-

rière que les Alliés en vinrent à bout. Comme Siegfried, le héros wagnérien, le Mur n'avait pas protégé son dos. A la Libération, la Commission d'épuration traîta 1 538 affaires de collaboration économique dont 457 concernaient le BTP. Seules 100 condamnations furent prononcées. En 1950, Pierre Brice reprit la direction de son entreprise après en avoir été exclu à la Libération. Sa société dut toutefois payer une amende de 10 millions de francs pour «profits illicites». Il est vrai que les entreprises de construction ayant œuvré au Mur étaient parfaitement équipées pour entreprendre la reconstruction nationale, puisqu'elles avaient conservé leur matériel et leur personnel. La réalité du Mur s'effaça rapidement de la mémoire nationale, laissant place au mythe d'une armée de guerriers blonds qui aurait bétonné, seule, les côtes d'une France majoritairement résistante. ■

VINCENT BOREL



Paolo Verzone/Vu

L'ENTRETIEN

Olivier Wieviorka

Professeur à l'Ecole normale supérieure de Cachan, dans le Val-de-Marne, cet historien est l'auteur de nombreux ouvrages consacrés à la Seconde Guerre mondiale. Parmi eux, une *Histoire du Débarquement en Normandie* (éditions du Seuil, 2006) et une *Histoire de la Résistance* (éditions Perrin, 2013).

“EN CAS D'ÉCHEC, LES ALLIÉS N'AVAIENT PAS DE PLAN B”

Armement, logistique, prise en charge psychologique des combattants... Ce spécialiste de la Seconde Guerre nous dévoile les coulisses du D-Day : une opération préparée avec minutie à partir de décembre 1943.



GEO Histoire : Quand l'idée d'un débarquement en France est-elle envisagée par les Alliés ?

Olivier Wieviorka : L'idée d'un débarquement est ancienne. Elle prend corps en 1943, mais c'est à la conférence de Téhéran (28 novembre-1^{er} décembre 1943) que Staline, Roosevelt et Churchill s'accordent pour lancer une opération de vaste envergure en Europe de l'Ouest et préciser une date : le printemps 1944.

Jusqu'à cette date, Churchill était pourtant farouchement opposé à l'idée du Débarquement. Pourquoi ?

Churchill se souvient de la Première Guerre mondiale. Il redoute un bain de sang et préfère s'en tenir à la stratégie traditionnelle britannique : attaquer l'ennemi sur ses points faibles. Le Premier ministre anglais préconise donc une guerre d'attrition – épuiser l'adversaire avant de lui porter un coup fatal. Pour cela, il veut combattre en Méditerranée en s'appuyant surtout sur la Royal Air Force et la Royal Navy... Roosevelt, au départ, adhère à cette conception. Mais les résultats de cette stratégie le déçoivent. Ouverte par le débarquement en Sicile (10 juillet 1943), la campagne en Italie piétine – Rome ne tombera que le 5 juin 1944 ! Les généraux américains tirent alors la sonnette d'alarme : «On s'enlise en Méditerranée. Plus on accumule d'hommes et de matériel sur ce front, moins l'opération en Europe du Nord-Ouest sera réalisable.» Lors de la conférence de Téhéran, l'alliance de fait entre Roosevelt et Staline oblige Churchill à plier.

Le point de vue de Staline sur le Débarquement a-t-il évolué ?

Au départ, en décembre 1941, les Allemands sont aux portes de Moscou et de Léningrad. La pression sur l'Union soviétique est alors maximale. Il faut absolument ouvrir un second front parce que l'Armée rouge supporte le gros de la guerre. Mais à la fin de l'année 1943, la situation est différente : les Soviétiques ont gagné la bataille de Stalingrad en février, la bataille de Koursk en juillet. Ils se sentent moins menacés et savent que, même s'ils ne gagnent pas la guerre, ils ne la perdront pas. Pour eux, l'ouverture du second front devient moins pressante même si Staline la réclame, pour alléger le fardeau qui pèse sur l'Union soviétique.

La troupe et l'encadrement craignaient les redoutables combattants allemands

Parce que pour mener cette campagne, il est préférable de profiter des longs jours d'été et d'une météo favorable. Cette date va cependant être repoussée parce que les Alliés constatent – au désespoir d'Eisenhower – qu'ils n'ont pas assez de barges pour transporter leurs troupes. Le déclenchement de l'opération est donc reporté au début du mois de juin 1944 pour gagner un mois de production.

Le Débarquement est à présent programmé. Comment le détail des opérations va-t-il être mis au point ?

La marine souhaite débarquer de jour pour faciliter la manœuvre de ses bâtiments. Les aviateurs préfèrent la nuit, parce que l'obscurité gêne la défense aérienne ennemie. Autre dilemme : faut-il accoster à marée haute ou à marée basse ? Dans le premier cas, les soldats n'ont pas à parcourir une grande portion de terrain sous le feu ennemi mais la mer recouvre les pièges sur lesquels ils risquent de s'empaler. A marée basse, en revanche, les obstacles sont visibles, mais les soldats doivent courir à découvert sur plusieurs centaines de mètres. Les stratèges tranchent sur un compromis : le Débarquement interviendra à l'aube, à mi-marée montante, après une nuit de pleine lune, pour tenir compte des requêtes de l'aviation et de la marine.

Quelle image les soldats alliés se font-ils des adversaires qu'ils vont affronter ?

Ils ne les voient certainement pas comme des nazis fanatiques. La troupe comme l'encadrement craignent les combattants allemands, considérés – à juste titre – comme des guerriers pugnaces et expérimentés.

L'un des camps a-t-il l'avantage, en termes d'armement ?

Tout dépend. Pour les chars, les Alliés ont opté pour le Sherman, un tank rapide et léger, donc peu blindé et faiblement armé. En face, le Panther et le Tiger, plus lourds mais plus solides, donnent l'avantage à l'Allemagne – mais celle-ci aligne moins de chars que ses adversaires. Dans les airs, c'est l'inverse : l'Allemagne n'a pas créé de nouveaux modèles. Elle se bat ***

Les Américains, depuis l'attaque de Pearl Harbour en décembre 1941, se battent déjà contre les Japonais. N'hésitent-ils pas à se lancer dans une opération armée de grande envergure contre l'Allemagne ?

Non, car – il ne faut pas l'oublier – l'Allemagne et le Japon sont alliés. Pour les Etats-Unis, ils représentent un seul et même ennemi. Or, l'héritage stratégique des Américains se situe aux antipodes de la vision britannique : il faut attaquer l'adversaire là où il est le plus fort. L'Allemagne étant l'ennemi le plus puissant, c'est elle qu'il faut abattre en premier. Les Américains ne se battent donc pas contre l'Allemagne au nom d'une approche idéologique (le combat du Bien contre le Mal) ou au nom d'une approche sentimentale (aider l'Angleterre), même si Roosevelt déteste Hitler et le nazisme. Ils suivent une approche stratégique. Une fois l'Allemagne battue, le Japon ne pourra seul poursuivre la guerre.

D'autres scénarios sont-ils envisagés pour vaincre l'Allemagne ?

Le grand rêve, notamment des aviateurs, était d'abattre le Reich par une campagne de bombardements. Mais en 1943, le pilonnage de l'Allemagne ne l'empêche pas d'accroître sa production d'armement. Ses armées résistent à l'est et tiennent en Italie. L'effondrement n'est pas pour demain. Les Américains comprennent que, tôt ou tard, il faudra aller sur le terrain.

Comment est choisie la date du Débarquement ?

Après les grandes conférences de 1943, le commandement allié se décide pour le 1^{er} mai 1944. Pourquoi ?

••• avec ses FW 190, toujours puissants en 1944 mais parfois surclassés par les Mustang américains. Par ailleurs, les Alliés sont supérieurs sur un point : la logistique. Au printemps 1944, les Allemands n'ont quasiment plus d'essence pour leurs véhicules, contrairement à leurs adversaires.

Les Alliés envisagent-ils l'échec du Débarquement ? Ont-ils un plan B ?

Non. Il n'y a pas de solution de rechange parce qu'il ne peut pas y en avoir. La mobilisation au Royaume-Uni a atteint son point quasi maximal : Londres ne pourrait pas engager davantage de forces. En revanche, les Alliés doutent du succès de leur opération. C'est ce qui explique que le Débarquement ait été préparé avec minutie. Armement, véhicules, logistique, et même la prise en charge des blessés : les stratégies ont essayé de réduire au maximum la place du hasard et de l'imprévu. A l'inverse, les Allemands sont plutôt confiants. Ils pensent pouvoir rejeter les Alliés à la mer.

La suite est contrastée. Le Débarquement est un franc succès, mais la campagne de Normandie s'avère plus difficile que prévu. Pourquoi ?

Malgré Omaha, le Débarquement se déroule au mieux, ce qui surprend agréablement les Alliés. Mais la bataille de Normandie, qui lui fait suite, est beaucoup plus compliquée, c'est une mauvaise surprise. Les généraux s'en rendent compte rapidement, notamment parce qu'ils ne parviennent pas à prendre Caen, un objectif pourtant fondamental. Cela dit, les Alliés ne craignent pas d'être rejetés à la mer et ne doutent pas de la victoire. Ils ont raison : le rapport de force penche en leur faveur. Ils disposent de la maîtrise des airs et se battent à trois contre un : 1,5 million de soldats britanniques, américains, canadiens et même polonois contre 500 000 Allemands. Ils sont, en quelque sorte, dans la situation du médecin qui administre une forte dose d'antibiotiques à son malade ; il sait que tôt ou tard, son traitement finira par produire des effets...

On a tous en tête les images de liesse, de populations joyeuses accueillant les libérateurs. Des révélations récentes ternissent pourtant l'image des GI's...

Vous voulez parler des exactions commises par certains soldats alliés ? Elles ont existé, c'est un fait. Plus de 1,5 mil-

lion d'hommes ont débarqué en France. Parmi eux, il y avait des héros, mais aussi une minorité d'individus qui se sont mal conduits. Mon collègue Jean Boivin a dénombré 208 viols dans la Manche. L'historien américain Robert J. Lilly a également enquêté et dénoncé ces crimes commis par certains des libérateurs (dans *La Face cachée des GI's*, éd. Payot, 2004). Mais il s'agit de faits isolés, et quand les fautifs ont pu être identifiés, ils ont été jugés, condamnés et parfois même exécutés. On n'est pas du tout dans la logique nazie où il faut à tout prix terroriser les populations. On n'est pas non plus dans la logique soviétique qui laisse carte blanche aux troupes, extrêmement vindicatives parce qu'elles ont enduré de la part de la Wehrmacht des sévices innommables. C'est une question délicate... Mais il ne faut jamais oublier que les GI's et les Tommies ont, dans leur ensemble, apporté la liberté aux peuples asservis.

La Seconde Guerre mondiale est perçue comme industrielle et technique. Mais durant la campagne de Normandie, les soldats se battent encore au corps à corps.

Vous parlez de «démodernisation»...

Surpris par le bocage normand, ses haies et ses talus, les Alliés se sont enlisés dans une bataille plus longue que prévu. Logiquement, la guerre aurait dû reposer sur les atouts d'une armée moderne – les chars et l'aviation. Dans les faits, le fardeau est retombé sur les fantassins. Ces hommes se sont battus dans des conditions difficiles : le temps a été abominable, les uniformes n'ont pas été changés avant septembre, et les combats ont

été atroces. Les troupes ont parfois revécu des scènes dignes de la Première Guerre mondiale, combattant dans la boue, parfois à l'arme blanche. La bataille de Normandie a été un carnage d'autant plus éprouvant pour les hommes qu'ils ont évolué dans un univers olfactif épouvantable : des milliers de vaches, de chevaux, voire d'êtres humains, se décomposaient... Les soldats n'étaient pas forcément préparés à ces épreuves dantesques. A mesure que l'offensive piétinait, les dépressions et les psychonévroses se sont donc multipliées. Mais il faut souligner que ce phénomène de «battle exhaustion» (épuisement au combat) a été plutôt humainement traité par les hiérarchies. Ces soldats ont été considérés comme des malades, non comme des simulateurs ou des déserteurs. Ils ont d'ailleurs été pris en charge par des services médicaux qui ont permis d'en renvoyer plus de la moitié dans des unités combattantes.

Aujourd'hui, comment expliquer que l'on retienne surtout les sacrifices des soldats américains lors du Débarquement ?

La construction d'une version magnifiée du Débarquement date de la Guerre froide. Il était alors important pour les Occidentaux de montrer que la guerre n'avait pas été gagnée seulement à l'est, mais qu'une contribution équivalente avait été apportée à l'ouest par les Anglo-Américains. Ensuite s'est produite une américanisation du souvenir, qui a été bien entendu accentuée par les films hollywoodiens. Au point qu'en 2009, pour le 65^e anniversaire, les autorités françaises ont oublié d'inviter les Britanniques. Obama a été traité en vedette, et les Anglais se sont contentés de jouer les faire-valoir. Les Américains ont également le sens de la scénographie : leurs cimetières verts, parsemés de simples croix blanches, ouvrant sur la mer, comme à Colleville, sont très beaux ; le cimetière britannique de Bayeux est séparé du monument commémoratif par une route. Une différence de taille... ■

PROPOS REÇUEILLIS PAR CYRIL GUINET ET FRÉDÉRIC GRANIER



Everett Collection/Aurimages

A bord de 1500 bateaux, 132 000 soldats alliés s'apprêtent à prendre pied sur les plages de Normandie. Dix mille d'entre eux y laisseront leur vie.

UN SECRET BIEN



GARDÉ

Dès 1943, les Alliés n'ont qu'une obsession : dissimuler l'organisation du Débarquement.



Ce n'est qu'une fois embarqués à bord de l'*USS Samuel Chase* que, le 6 juin au matin, ces soldats découvrent la carte d'Omaha Beach et la mission qui leur est confiée. Une précaution indispensable pour éviter toute fuite d'informations.

DISCRÉTION : HOMMES ET MATÉRIEL DOIVENT



Dès l'entrée en guerre des Etats-Unis, en 1941, des troupes sont envoyées en Angleterre afin de s'entraîner aux côtés de leurs alliés. A la veille du Débarquement, 1,5 million de soldats américains seront présents sur le territoire.

ÊTRE ACHEMINÉS SANS ALERTER LES ALLEMANDS



Sourires et amabilités sont de mise dans les salons de la légation britannique de Téhéran. Ce 30 novembre 1943, sous les yeux d'une quarantaine d'invités – chefs politiques, militaires et collaborateurs directs – Roosevelt, en smoking, et Staline, en uniforme de maréchal, trinquent joyeusement avec Churchill qui fête ce jour-là ses 69 ans. Pourtant, si la soirée organisée par le Premier ministre britannique se prolonge jusqu'à plus de 2 heures du matin dans une ambiance de «bonne camaraderie», comme l'écrira Churchill dans ses *Mémoires de guerre* (tome 2 : 1941-1945, éd. Tallandier, 2010), elle ne peut masquer l'humiliation que vient de subir le Vieux Lion. La conférence alliée qui s'est ouverte trois jours plus tôt à l'ambassade soviétique de Téhéran a tourné à l'avantage du maître du Kremlin. Avec la complicité du président des Etats-Unis, Staline a imposé l'ouverture d'un second front. Une décision réclamée avec insistance dès l'été 1941 par l'état-major soviétique, mais également, plus récemment, par le renseignement militaire américain. Churchill, qui préconisait plutôt des attaques en Méditerranée dans le sillage du débarquement en Italie, se rallie bon gré mal gré à cette stratégie.

DEUX PAQUEBOTS DE CROISIÈRE SONT RÉQUISITIONNÉS

Au sortir de Téhéran, le débarquement en Normandie change donc de statut. Après avoir été différée à plusieurs reprises, l'opération Overlord est désormais érigée en priorité numéro un de l'année 1944. Staline, qui insiste pour que l'opération soit déclenchée au mois de mai, obtient qu'un commandant en chef soit désigné sans délai. C'est chose faite le 6 décembre 1943 lorsque Roosevelt nomme le général Eisenhower à la tête du Supreme Headquarters Allied Expeditionary Force (SHAEF), le grand quartier général des forces expéditionnaires alliées. Ce militaire, qui plaidait inlassablement depuis février 1942 pour un débarquement à l'ouest de l'Europe, va maintenant devoir l'organiser en quelques mois.

En attendant le Jour J, des centaines de milliers de soldats américains sont envoyés en Grande-Bretagne. Repeints en gris, les luxueux paquebots de croisière *Queen Mary* et *Queen Elizabeth* sont réaménagés afin de pouvoir transporter 15 000 hommes chacun. Au fil des traversées successives, les effectifs augmentent rapidement. En mars 1943, seuls 59 000 soldats américains sont encasernés sur le sol britannique, mais ils sont en décembre de la même année déjà plus de 768 000. En mai 1944, 20 divisions de combats et plus de 100 groupes aériens sont arrivés, formant une armée de 1,5 million d'hommes !

Il faut également, tout au long de cette période, acheminer d'impressionnantes cargaisons de matériel. Sous la protection de destroyers, une armada de cargos se livre à un incessant va-et-vient entre les Etats-Unis et les ports anglais, déversant par milliers avions, camions, Jeeps, chars, armes et caisses de munitions : au total, plus de 6 millions de tonnes de matériel. Des centaines de trains et des dizaines de milliers de véhicules emportent cet arsenal vers les différents entrepôts. De quoi saturer des mois durant les lignes de chemins de fer et les routes de Grande-Bretagne...

SURVEILLANCE : MÊME LE GÉNÉRAL DE GAULLE EST SOUMIS À LA CENSURE

Dans cet effort de guerre sans précédent, l'industrie anglaise n'est pas en reste. Ainsi, les usines aéronautiques, malgré des méthodes parfois obsolètes, produisent en 1944 plus de 26 400 avions Meteor, Mosquito et autres Spitfire, dont les moteurs sortent des ateliers Rolls-Royce. Dans les chantiers navals, près de 20 000 ouvriers sont affectés à la construction de 146 caissons de 60 mètres de long, 17 mètres de large et 18 mètres de haut. Ces «boîtes», baptisées «Phoenix», composeront les futurs ports artificiels «Mulberries», indispensables aux Alliés puisqu'ils ont prévu de débarquer loin des grands ports français, solidement défendus par la Kriegsmarine. Leur réalisation est segmentée et décentralisée dans une multitude de lieux. Ici sont montées des poutres métalliques ; là sont coulées des tonnes de béton. L'assemblage final se faisant à Sesley Bill, dans le Sussex.

L'obsession est né pas éveiller les soupçons des Allemands... Eisenhower sait que la mobilisation des hommes et du matériel de guerre ne suffit pas à la réussite : il faut avant tout protéger le secret des opérations. Très vite, la préservation d'Overlord tourne à l'obsession. Si, à son arrivée à la mi-janvier 1944, Eisenhower a résidé dans le centre de Londres, le commandant suprême décide, dès mars 1944, de s'installer avec ses collaborateurs (750 officiers et pas moins de 6 000 hommes) à Bushy Park, au sud-ouest de la ville, par crainte d'espions éventuels. Un soupçon peut-être fondé : on sait aujourd'hui que, pendant la guerre, certains diplomates de pays neutres, comme l'attaché naval suédois Johan Gabriel Oxenstierna, ont vu leurs rapports détournés vers l'Abwehr, le service secret de la Wehrmacht. Et la capitale grouille alors de têtes couronnées en exil qui, fortes de leur rang, exigent de savoir ce qui se prépare, sans que l'on sache très bien quelle est leur position face au nazisme...

LA GRANDE-BRETAGNE DEVIENT PEU À PEU UN ÉTAT POLICIER

Convaincu que son déménagement à Bushey Park n'est pas suffisant, Eisenhower exige que Churchill renforce les mesures de sécurité déjà existantes dans tout le pays. Partout des affiches de propagande appellent à la discréction. Les Anglais sont invités à se méfier... C'est utile, mais insuffisant face à l'enjeu. A situation exceptionnelle, mesure exceptionnelle : Churchill décide de mettre en place un régime réduisant les libertés fondamentales. Déjà soumise au rationnement alimentaire, la Grande-Bretagne devient peu à peu un Etat policier. Tous les militaires sont placés sous très

haute surveillance. Quel que soit leur grade, les 3 millions de soldats (britanniques, américains, canadiens et autres) présents en Angleterre au printemps 1944 voient leur courrier ouvert. Les lettres en provenance de l'étranger sont systématiquement retardées et dépouillées. Quant aux communications téléphoniques, elles sont massivement écoutes. Téléphoner ou se rendre à l'étranger devient impossible.

Les diplomates ne sont pas épargnés par cet arsenal sécuritaire : à compter du 18 avril 1944, seuls les messages diplomatiques émis par les Américains et les Russes sont libres. Ceux des autres Alliés sont soumis à la censure. Même le général de Gaulle doit s'exécuter... Quant aux relations avec la République d'Irlande – devenue un repaire d'agents nazis du fait de son statut de pays neutre –, elles sont gelées dès le 14 mars. Le pays est même soumis à un sévère blocus maritime et aérien. Le contrôle de la presse est, lui aussi, nettement renforcé. Les journalistes sont par-

fois associés, officieusement, à l'effort de guerre. Ainsi, les chroniqueurs de la BBC invitent leurs auditeurs à participer à un concours de photos de vacances : il leur est demandé d'envoyer leurs plus beaux clichés de France réalisés les années précédentes, sans savoir que le quartier général allié (SHAEF) va se servir de ces innocentes images (et notamment celles des plages) afin d'affiner sa connaissance des rivages normands.

Cette attention de tous les instants n'empêche pas plusieurs accrocs. Ainsi, fin mars 1944, un paquet parvient au centre de tri militaire de Chicago. Accidentallement ouvert, il laisse apparaître des documents top secret en provenance du SHAEF. L'expéditeur, un certain sergent Kane, a tout bonnement interverti le paquet destiné à sa sœur, vivant à Chicago, et celui à l'attention de la Division du matériel du commandement supérieur. Toutes les personnes ayant vu les papiers sont placées sous surveillance. ●●●



Début 1944, afin d'accréditer l'hypothèse d'un débarquement dans le Pas-de-Calais, des tanks Sherman en caoutchouc sont installés dans les champs du sud-est de l'Angleterre. L'état-major embauche même des décorateurs de théâtre pour parfaire la mise en scène.

Rue des Archives

••• Quant à Kane, son origine allemande le soumet à une enquête pointilleuse et il est consigné chez lui jusqu'après le Jour J. Les services de sécurité du SHAEF connaissent d'autres sueurs froides quand ils apprennent que divers officiers du commandement suprême ont livré quelques confidences dans des soirées arrosées. C'est le cas du major-général Miller. Le 18 avril, ce proche d'Eisenhower assiste au gala des infirmières de la Croix-Rouge, à Londres. Quelques verres aidant, il déclare que tout ira mieux à la mi-juin après le Débarquement... La bourde alcoolisée de ce haut gradé ne tarde pas à remonter à l'état-major et Miller est immédiatement renvoyé aux Etats-Unis puis rétrogradé au grade de colonel.

DES CODES CACHÉS DANS LES MOTS CROISÉS DU *DAILY TELEGRAPH* ?

Plus grave, le 21 mai 1944, un membre du haut commandement de la marine, le capitaine Miles, lâche dans un pub de Portsmouth où la bière coule à flots des détails sur le Débarquement désormais imminent. Furieux, Eisenhower explose : «Je descendrais volontiers le responsable moi-même !» (anecdote citée par Anthony Cave Brown dans *La Guerre secrète*, éd. Pygmalion, 1989). Le capitaine échappera au châtiment de «Ike», mais sera néanmoins limogé sur-le-champ... Effroi encore, lorsque dans cette même période, un officier britannique égaré son porte-documents dans lequel se trouve le plan de communication radio pour le Jour J, ses réseaux et ses codes. La stupeur est de courte durée : un chauffeur de taxi rapporte à Scotland Yard les précieux papiers... ainsi que la bouteille d'alcool vide que l'officier a abandonné dans sa voiture. Mais l'affaire qui suscite le plus d'angoisse dans les états-majors reste le mystère des mots croisés en mai 1944, à quelques jours du Débarquement : un officier supérieur du SHAEF découvre plusieurs jours de suite dans les grilles de jeu du *Daily Telegraph* les noms de code du D-Day : Utah, Omaha, Overlord, Mulberry, Neptune... L'instituteur à la retraite qui fournissait le journal en mots croisés est longuement interrogé, en vain. Cet incroyable mystère ne sera jamais élucidé.

Si la protection des secrets du Jour J est un axe majeur de l'opération, l'intoxication de l'ennemi est une autre priorité. Parallèlement aux préparatifs se met ainsi en place l'une des plus grandes campagnes de diversion de l'Histoire : l'opération «Fortitude». Elle débute en avril 1943 par une première expérience couronnée de succès, quand un sous-marin britannique dépose au large de l'Espagne le corps d'un officier anglais censé s'être noyé à la suite d'une avarie aérienne. Le cadavre est porteur de faux documents évoquant une grande opération alliée en Sardaigne et en Grèce, opération imaginaire qui sert à masquer le débarquement de Sicile, bien réel celui-là, et qui aura lieu en juillet 1943. La manœuvre ayant utilement désorienté les Allemands, Churchill en tire la leçon suivante, qu'il expliquera à ses homologues, à Téhéran : «En temps de guerre, la vérité est si précieuse qu'elle doit être escortée par une garde de mensonges.» Dès lors, les états-majors américain, britannique et soviétique multiplient les fuites et bribes d'informations prétendument confidentielles indiquant qu'ils vont envahir la Norvège en mai 1944, puis le Danemark. De quoi re-

DÉSINFORMATION : LES ALLIÉS FONT CROIRE QU'ILS VONT ENVAHIR LA NORVÈGE ET LE DANEMARK

tenir les 27 divisions allemandes stationnées en Scandinavie. Le plan «Fortitude» vise également à faire avaler par Berlin une autre fable, celle d'attaques anglo-russe en Roumanie et anglaise en Grèce. Elles seraient suivies d'une grande offensive soviétique fin juin, puis d'un débarquement dans le Pas-de-Calais fin juillet 1944.

Pour accréditer la véracité de «Fortitude», plusieurs agents doubles sont mis à contribution, dont un personnage fascinant : Juan Pujol, espion opérant sous le pseudonyme de «Garbo». Avec un incroyable talent, ce Catalan, recruté par l'Abwehr, le service secret de la Wehrmacht, prétend à ses officiers traitants allemands être à la tête d'un réseau de 27 correspondants disséminés en Angleterre. Grâce à ces informateurs imaginaires, Garbo inonde ses supérieurs allemands de rapports et de messages – entièrement faux, car cet agent double travaille en réalité pour les services secrets anglais. Considéré par Berlin comme son meilleur espion en Angleterre, Garbo réussira à persuader les plus hautes autorités du Reich que le débarquement de Normandie n'est qu'une manœuvre de diversion destinée à masquer la véritable attaque à venir, dans le Pas-de-Calais. Un enfumage réalisé de main de maître : Hitler sera si convaincu par les informations de Garbo qu'il lui décernera la Croix de fer en gage de sa gratitude...

Parallèlement au travail de Garbo, rien n'est négligé par l'état-major pour accréditer l'hypothèse d'un débarquement dans le Pas-de-Calais. Dans le Kent, en face de Calais, des infrastructures fantômes sont créées. Elles sont notamment censées accueillir, en vue de l'invasion, le I^e groupe d'armée US, une section militaire... qui n'existe pas ! Des décorateurs de cinéma érigent de multiples installations militaires... en carton-pâte. Des centaines de canons en bois aggloméré sont fabriqués puis impeccamment alignés. Le fabricant de pneus Dunlop produit des tanks, des camions et des Jeeps... gonflables. Peints aux couleurs de l'US Army, ces centaines de véhicules en caoutchouc sont installés dans les champs du Kent, offerts en pâture aux objectifs des éventuels avions de reconnaissance. Des traces de chenilles sont même laissées par de vrais blindés ! Entre Yarmouth et Folkestone, plus de 400 fausses barges de débarquement, toutes conçues en toile dans les studios de cinéma de Shepperton, sont amarrées et prêtées à l'invasion fictive. Pour tromper l'ennemi, du fuel est répandu dans l'eau... A Douvres, un gigantesque bassin pétrolier de 5 kilomètres carrés parachève ce gigantesque décor. Pour finir



OPÉRATION TIGER

UNE SIMPLE RÉPÉTITION QUI TOURNE AU DRAME

Nous sommes dans la nuit du 27 au 28 avril 1944. Les troupes américaines s'apprêtent à simuler un débarquement sur les plages de Slapton Sands, tout près de la base navale britannique de Dartmouth, dans le Devon. Cette partie du littoral sud-ouest de l'Angleterre n'a pas été choisie par hasard : elle ressemble à s'y méprendre aux plages normandes. Cette nuit-là, 30 000 hommes sont mobilisés pour l'ultime répétition de l'attaque d'Utah Beach.

L'exercice grandeur nature, qui répond au nom de code d'opération Tiger, se veut le plus réaliste possible. En pleine Manche, 200 bateaux prennent part à la manœuvre, dont huit LST, d'imposants navires à fond plat. A bord de chacun d'eux, une quinzaine de chars amphibies Sherman et des centaines de soldats. Quand soudain, à 2 h 20, l'imperméable se produit : neuf vedettes de la Kriegsmarine venues de Cherbourg crachent des torpilles. Trois LST sont touchés. Les munitions explosent, le carburant s'enflamme. Deux des trois barges sombrent. Des soldats périssextent, brûlés vifs. D'autres, mal formés à l'utilisation des gilets de sauvetage, se noient.

Le raid a duré moins de 15 minutes mais le bilan est lourd : 749 tués et disparus, plus de 300 blessés. Manquent aussi à l'appel une dizaine d'officiers estampillés «Bigot». Ces gradés, seuls habilités à détenir des documents confidentiels sur le Jour J, sont-ils morts lors de l'attaque allemande ? Ou bien ont-ils été faits prisonniers ? Auquel cas ils risquent de révéler sous la torture les phases clés de l'opération Overlord... Alors que les Britanniques critiquent de manière à peine voilée la légèreté des Américains, qui n'ont

pas prévu d'entourer Tiger d'une escadre de protection, les services secrets apprennent qu'une des vedettes allemandes est revenue sur place et a ratissé la zone. Les stratégies alliées sont saisies d'effroi. Faut-il reporter, voire annuler le Débarquement ? Dans l'urgence, on ordonne de retourner sur les lieux de l'attaque. Il faut sans délai repêcher et identifier les cadavres flottants, qu'ils soient entiers ou déchiquetés. Trouver les «Bigot» manquants relève de l'urgence absolue. Des hommes-grenouilles inspectent l'épave des deux LST. Des dizaines de corps bloqués par les chars ou dans les compartiments sont remontés. Les «Bigot» sont finalement identifiés. L'Amirauté finit par conclure que les Allemands n'ont pas fait de prisonniers. Il n'y a donc pas lieu de modifier les plans du Jour J. Eisenhower impose néanmoins le silence absolu sur le drame. Pas question de démoraliser les troupes.

En secret, les morts sont enterrés à la hâte dans une fosse commune creusée au bulldozer dans un champ du Devon. Quant aux survivants, ils sont placés en quarantaine, menacés de cour martiale au cas où ils éventeraient cette bavure. L'attaque d'Utah Beach se fit comme prévu le 6 juin 1944. Ironie de l'histoire : ce jour-là, les pertes américaines furent nettement inférieures à celles enregistrées lors de l'exercice. Ce n'est qu'en 1984 que l'opération Tiger fut officiellement reconnue par l'armée américaine et les archives enfin déclassifiées. On apprit alors que cinq semaines après le Débarquement, les victimes de Slapton Sands avaient été ajoutées au nombre des soldats tombés lors de la bataille de Normandie. J.-J. A.

de convaincre les Allemands de l'importance stratégique du lieu, le roi d'Angleterre, Eisenhower et Montgomery inspectent le site. Et lorsque les batteries allemandes le bombardent depuis le Cap Gris-Nez, des artificiers simulent des gigantesques incendies... à l'aide de fusées éclairantes.

Le sud-est de l'Angleterre est alors censé abriter la plus grande concentration militaire du pays. Pour donner corps à cette légende, la presse est mise à contribution : dans les colonnes des journaux locaux, des pasteurs, ulcérés par le relâchement des mœurs, se plaignent début 1944 des innombrables préservatifs usagés qui polluent les abords des bases. Des courriers inventés de toutes pièces pour faire croire à la présence massive de soldats américains, forcément lubriques... Jusqu'au bout, les Allemands seront bernés. Quand des convois de matériel militaire, parfois longs de 160 kilomètres, commencent à converger vers les points d'embarquements du sud-ouest de l'Angleterre à partir du 18 mai, l'Abwehr croit encore à une manœuvre de diversion. Certes, le maréchal von Rundstedt, commandant en chef des armées allemandes à l'Ouest, déduit des attaques aériennes alliées sur les ouvrages d'art de la Seine qu'un débarquement en Normandie est possible, mais lui aussi croit avant tout à une manœuvre destinée à dissimuler l'invasion du Pas-de-Calais.

Le maréchal Rommel, lui, a tout compris... L'ancien chef de l'Afrika Korps pressent que l'attaque alliée sera unique et qu'elle se produira en baie de Seine ou de Somme. Il devine même que l'offensive aérienne se déroulera au clair de lune et le débarquement par mer à l'aube, juste après la marée basse. Mais il prêche dans le désert. Seul contre tous – et surtout contre le Führer – Rommel se bat pour obtenir des renforts. Certain que les mauvaises conditions météo ne permettront pas aux Anglo-Américains de débarquer le 5 et le 6 juin, il part pour l'Allemagne fêter l'anniversaire de sa femme mais aussi rendre visite à Hitler à Berchtesgaden, espérant obtenir des divisions de Panzer qu'il réclame. Peine perdue. «Fortitude» a marché.

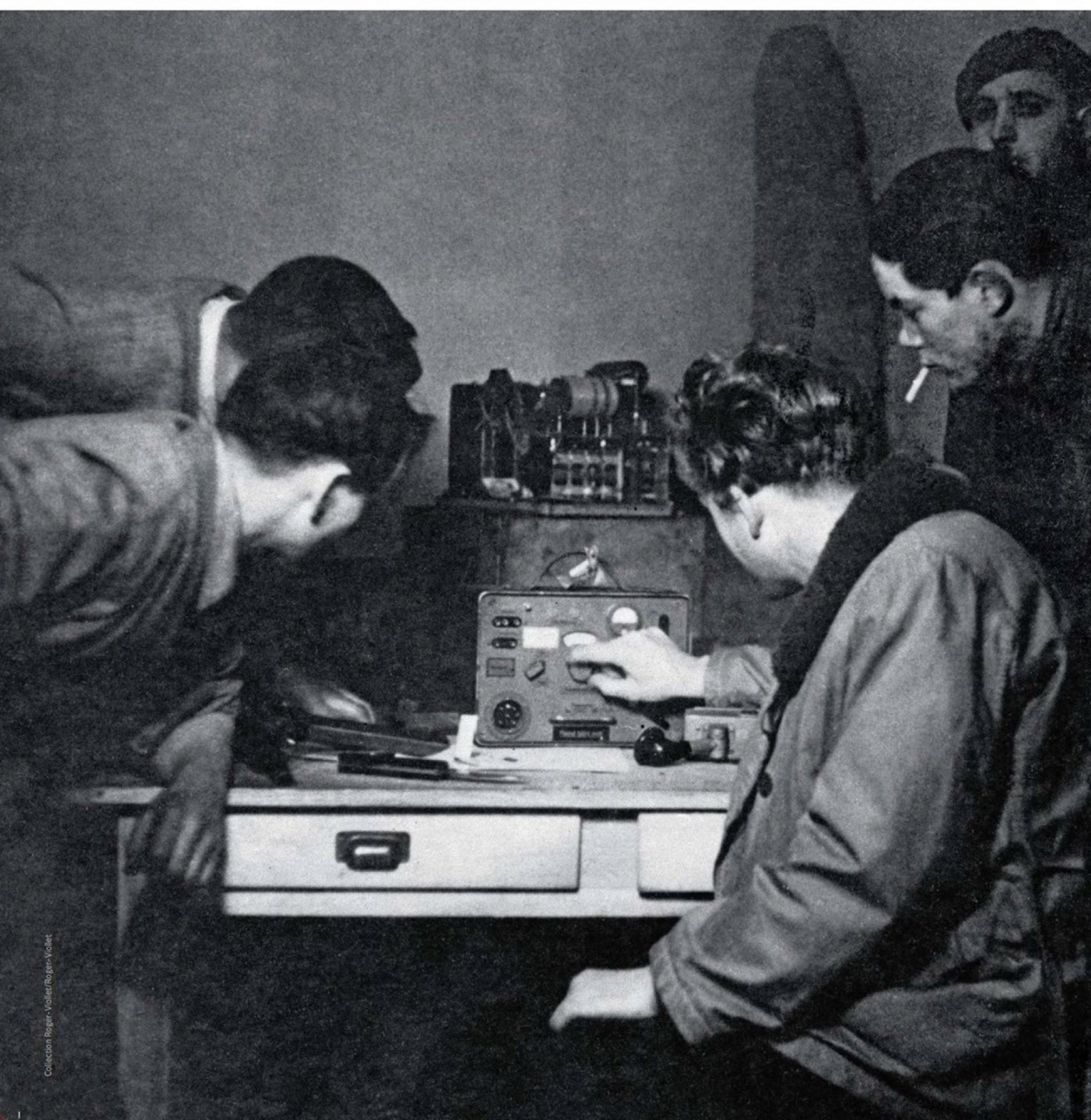
JUSQU'AU 6 JUIN, UN AGENT DOUBLE RÉUSSIT À DUPER HITLER

Le 6 juin, le Débarquement ne met pas fin au travail de l'infatigable Garbo. Afin de conforter sa position auprès de Berlin, le Catalán est autorisé à expédier à partir de 2 h 30 des messages prévenant les Allemands que le Débarquement va commencer et qu'il aura lieu en Normandie. Des éléments que l'officier traitant de Garbo ne découvre qu'à 8 h 30. Devant cette négligence, Garbo feint une explosion de colère. «Si ce n'était ma foi dans le Führer et l'importance vitale de ma mission, j'abandonnerais mon travail aujourd'hui...», écrit-il à son supérieur allemand. Lequel ne tarde pas à se confondre en excuses et à saluer «la valeur du travail splendide» de Garbo. «Je vous prie instamment de rester avec nous», insiste même l'officier de l'Abwehr (cité par Anthony Cave Brown dans son livre *La Guerre secrète*). Le 6 juin dans l'après-midi, Garbo envoie donc des précisions, soi-disant glanées par ses agents au fil de la journée : l'invasion de la Normandie n'est qu'un leurre. Elle sera suivie par une invasion massive dans le Pas-de-Calais... qu'Hitler attendra encore pendant de longues journées. ■

JEAN-JACQUES ALLEVI

LES PRÉPARATIFS

QUEL FUT LE RÔLE



DE LA RÉSISTANCE ?



Après la guerre, l'action de «l'armée des ombres» a fait l'objet de controverses. Le décryptage d'un historien en cinq questions.

QUELS ÉTAIENT LES EFFECTIFS DES MAQUIS ?

Combien étaient-ils, les soldats de l'ombre ? Il existe un chiffre officiel : après guerre, 270 000 cartes de combattants ont été délivrées par l'Etat à des Français ayant combattu ou œuvré de loin ou de près pour l'ensemble des organisations de la Résistance (les services rendus dans la Résistance devaient avoir duré au moins trois mois, avant le 6 juin 1944, et être appuyés par deux témoignages circonstanciés pour être homologués). Cependant, il est difficile d'évaluer réellement le nombre de résistants sur le sol français au fil de la guerre. Ne serait-ce qu'à cause de la clandestinité de leur action, mais aussi parce que ce chiffre a évolué au cours du conflit. Il y avait quelques milliers de résistants pionniers à la fin de 1940, souvent isolés. En 1942, on compte des dizaines de milliers de résistants organisés, c'est-à-dire appartenant à un groupe structuré. Ces effectifs vont augmenter de façon spectaculaire en février 1943, après l'instauration du STO (Service du travail obligatoire). A partir de cette date, les jeunes nés entre 1920 et 1922 sont contraints de travailler pour l'occupant. Nombre d'entre eux préfèrent alors entrer dans la clandestinité plutôt que de partir en Allemagne. Des étrangers réfugiés en France avant la guerre ont également été intégrés dans les rangs résistants.

Certains de ces combattants se regroupent dans de grands maquis, comme, par exemple, celui du Vercors, celui de Saint-Marcel dans le Morbihan ou encore celui du Corps franc Pommiès dans le Sud-Ouest. D'autres s'engagent dans des formations plus modestes et, tout en continuant à mener une vie civile, participent à des opérations ponctuelles. A partir de la mi-1943, tous ces mouvements, souvent inorganisés et insuffisamment structurés pour mener une action efficace, sont réunis et coordonnés par le Conseil national de la Résistance, dont le premier président sera Jean Moulin. Deux philosophies prédominent cependant au sein de la Résistance intérieure : selon la première, défendue notamment par les communistes, •••

INITIATION À LA RADIO CLANDESTINE

Trois mois étaient nécessaires pour former un «pianiste», nom de code des opérateurs radios dans le maquis.

LES PRÉPARATIFS





361

**LE MAQUIS
PREND
LES ARMES**

Le Sten était un pistolet-mitrailleur léger et facilement démontable. Parachuté en masse par les Britanniques au printemps et à l'été 1944, il est devenu le symbole de la Résistance.

INFORMER, C'EST AUSSI RÉSISTER

Rue du Mail, à Paris, le 21 août 1944, une femme distribue des tracts appelant les Parisiens à l'insurrection contre l'occupant.

••• l'action immédiate contre l'ennemi ne peut pas s'arrêter avec le Débarquement : le mouvement doit prendre une part active aux combats afin de préparer l'avenir de la France. Pour la seconde, le Débarquement et la libération du territoire doivent être une affaire de spécialistes des opérations militaires, autrement dit les gaullistes d'Alger et les Anglo-Américains. Cette stratégie est défendue par l'Organisation de la Résistance armée (ORA).

DE QUELLES ARMES DISPOSAIENT-ILS ?

Blindés et avions jouent un rôle primordial dans la Seconde Guerre mondiale qui est avant tout un conflit moderne et technologique. La Résistance ne peut donc y exercer qu'une influence mineure. Elle rend cependant service aux forces alliées en les renseignant sur les positions des défenses allemandes dans les villes françaises occupées et sur le Mur de l'Atlantique, d'une part. Et en multipliant les sabotages, d'autre part.

Avant le Débarquement de Normandie, des plans sont préparés, en accord avec les Alliés, pour saboter les voies ferrées et les voies de communication. Ces actions compliquent énormément la tâche du Reich. Par ailleurs, elles permettent d'éviter des bombardements supplémentaires sur les populations civiles françaises et privent donc les occupants et le régime de Vichy d'un argument de propagande contre les Alliés. Après le 6 juin 1944, les Forces françaises vont encore jouer un autre rôle. Elles se lancent en effet dans un harcèlement des troupes allemandes, ce qui va contribuer à les épuiser.

Mais pour se battre, les maquisards manquent souvent d'équipement. Lucie Aubrac, dans son livre *La Résistance expliquée à mes petits-enfants* (éd. du Seuil, 2004) affirme que les maquisards ont «contribué avec peu d'armes à vaincre l'occupant». Le Special Operations Executive (SOE, Direction des opérations spéciales), un service secret créé par Churchill pour aider les mouvements de résistance dans les pays d'Europe, procède à des parachutages d'armes

et de munitions, parmi lesquelles le Sten, l'arme emblématique des maquisards, reconnaissable à sa crosse tubulaire et son long chargeur sur le côté. Ce pistolet-mitrailleur de fabrication anglaise, démontable en quatre parties, peut facilement être dissimulé. Il est très efficace en combat rapproché. En revanche, produit massivement et très rapidement, il peut s'enrayer facilement au moment de tirer. Les Alliés expédient aussi des radios, des pansements, de l'encre et du papier pour les imprimeries clandestines... Mais ces ravitaillements arrivent au compte-gouttes. En 1943, 4 498 containers et 937 paquets sont largués. L'année suivante, les livraisons s'intensifient : 66 532 containers et 19 208 paquets. En outre, ce matériel ne parvient pas toujours aux destinataires. Les largages s'effectuent dans des conditions de visibilité difficiles, de nuit, dans le brouillard, pour éviter la défense antiaérienne allemande. Aussi, les pilotes alliés larguent-ils parfois leur cargaison au mauvais endroit, permettant alors aux Allemands de mettre la main dessus. Parfois, il arrive aussi que les parachutages atterrissent dans un lieu inaccessible ou que les résistants, prévenus trop tardivement par les messages codés de la BBC, ne parviennent pas à s'organiser pour réceptionner le soutien.



COMMENT L'ÉTAT-MAJOR ALLIÉ CONSIDÉRAIT-IL LES MAQUISARDS ?

Le 3 juin 1944, le général Koenig devient le coordonnateur des FFI (Forces françaises de l'intérieur). Il est reconnu en juillet par les forces spéciales anglaises du SOE et par les Américains de l'OSS (Bureau des services stratégiques, agence américaine créée en 1942 pour collecter des informations et mener des actions clandestines). Les FFI sont alors considérées comme une armée régulière. Pourtant, malgré des actes parfois très courageux de la part des résistants, certains généraux américains ne les voient pas comme de vrais soldats, capables de les aider sur le terrain. Au mieux, les résistants sont envisagés comme d'utiles saboteurs dans l'optique des débarquements de Normandie et de Provence. Pourtant, des généraux, tel Patton, vont reconnaître leur rôle dans la protection des voies de communication et des arrières des troupes américaines. Patton déclarera même qu'en Bretagne le «soutien de la Résistance a été inappréhensible».

Contrairement à cette région où les FFI et des troupes anglo-américaines attaquent ensemble les occupants, la coopération avec les Alliés est inexistante dans le sud-ouest du pays. Toutes les régions sont ensuite concernées dans la dernière phase de la Libération, par le travail conjoint entre Alliés et FFI. Grâce à la Résistance, les troupes britanniques et américaines se déplacent dans un environnement où la population ne leur est pas hostile, car préparée à les recevoir grâce à la propagande. De même, les habitants aident les libérateurs à se déplacer facilement dans un contexte géographique qui leur est inconnu.

QUEL FUT LEUR IMPACT DANS LA LIBÉRATION ?

Au soir du 6 juin 1944, le général de Gaulle en appelle à la mobilisation nationale. Des milliers de jeunes montent aux maquis : 3 000 dans le Vercors et 7 000 vers Saint-Marcel, dans le Morbihan. Durant l'été 1944, les résistants respectent les ordres des Alliés en sabotant des infrastructures et en se lançant dans des actions de guérilla. Ces opérations sont importantes et entament en partie le potentiel logistique de l'ennemi.

A la mi-août, les Allemands se replient dans le Sud-Ouest où ils risquent d'être pris dans un étau. Sans aide extérieure, les FFI s'emparent de plusieurs garnisons comme Brive ou Limoges. A Issoudun (Indre) et à Autun (Saône-et-Loire), des colonnes allemandes se rendent, épisées par le harcèlement des résistants, en septembre 1944. Au sud encore, après le débarquement de Provence, les Alliés se servent des résistants français pour orienter les troupes dans le couloir rhodanien. Des attaques à répétition épisent les unités allemandes, permettant, par exemple, de libérer Grenoble le 22 août, avec deux mois d'avance sur les prévisions. Dans les Alpes, les maquisards obligent la garnison d'Annecy à capituler.

Quand les armées de Normandie et de Provence font leur jonction, le 12 septembre, les FFI n'ont plus de rôle à jouer et sont alors, pour beaucoup, intégrées aux armées alliées ou à la 2^e DB du général Leclerc. Du 6 juin au 12 septembre 1944, les résistants participent à la libération des

5/6^e du territoire hexagonal avec ou sans l'aide des Alliés. En conclusion, le rôle militaire de la Résistance dans la libération de la France doit être apprécié avec nuance : si elle eut un rôle d'appoint, si elle fut un soutien non négligeable, la Résistance ne peut cependant pas prétendre se placer au premier plan. Avec ou sans elle, les armées alliées auraient fini par être victorieuses. Mais en prenant une part active aux combats et en payant sa part du prix du sang lors de la Libération, la Résistance a contribué à faire figurer la France au nombre des vainqueurs.

A-T-ON EXAGÉRÉ LEUR IMPORTANCE ?

Nombre de maquisards, après la guerre, ont utilisé l'épopée comme un moyen de conquête politique. La mémoire résistante a eu du mal à se construire de façon cohérente, confrontée aux interprétations des gaullistes et des communistes pour l'essentiel. Chaque camp, pendant la Guerre froide, a instrumentalisé la Résistance. Dans les années 1970, le mythe d'une France unanimement résistante est resté tenace, appuyé sur les nombreux récits de témoins. Cela occulte une palette de comportements plus complexes, faite de compromissions, d'attentisme massif, de pétainisme, d'actes de collaboration et d'attitudes résistantes très minoritaires.

Il faut attendre une vingtaine d'années, et l'ouverture d'archives jusque-là inexploitées, pour qu'une nouvelle génération d'historiens nuance les versions officielles. Ou les remette en cause, comme le récit de l'assaut des Glières, considéré jusque-là comme la «grande bataille de la Résistance». En mars 1944, sur un plateau enneigé de Haute-Savoie, 500 résistants retranchés auraient tenu tête durant deux semaines à 1 200 Allemands, tuant 400 ennemis et blessant 300 autres. Lorsque les résistants décidèrent d'évacuer le plateau, une centaine d'entre eux auraient été abattus ou arrêtés et déportés. En 1992, Alain Dalotel expliquait déjà qu'il n'y avait pas eu de grande bataille, le chef des Glières ayant ordonné un repli général (*Le Maquis des Glières*, éd. Plon). En 2007, l'historien allemand Peter Lieb révélait que les pertes de la Wehrmacht ne s'élevaient en fait qu'à quatre morts et cinq blessés. Avant que l'ouvrage de Claude Barbier, *Le Maquis des Glières, mythe et réalité* (éd. Perrin, coédité par le ministère de la Défense, 2014) n'enfonce le clou : selon ce livre, les forces de la Wehrmacht ne dépassaient pas la cinquantaine d'hommes, et la bataille héroïque n'a jamais existé. Il s'agissait d'une «reconnaissance offensive» qui fit deux tués et un blessé parmi les maquisards.

Ces révélations ont provoqué la colère d'associations de résistants qui ne souhaitaient pas voir remettre en cause les récits construits après la guerre. Assurément, d'autres travaux seront nécessaires pour finir de mesurer l'importance des résistants dans la Libération de la France et apaiser le débat sur les distorsions entre mémoire et Histoire. Il faut accepter de porter un regard froid sur l'histoire de la Résistance même s'il s'agit de minorer parfois certaines actions qui ont été enjolivées par la suite. ■

ERIC ALARY

L'auteur est historien, spécialiste de la Seconde Guerre mondiale. Il vient de publier une Nouvelle histoire de l'Occupation (éd. Perrin, 2019).

Le Higgins Boat fut l'une des armes maîtresses des Alliés, et sans lui, l'histoire du Débarquement eut sans doute été tout autre. Ce bateau n'a pourtant rien de spectaculaire : c'est une barge plate (11 mètres de long) et étroite (3 mètres de large environ). Trente-six soldats y tiennent, debout ou assis, en plus de l'équipage, composé d'un mitrailleur et de deux matelots. Déposée à quelques kilomètres du rivage par un navire, cette péniche peut affronter une mer agitée, aborder la côte à vive allure, se poser directement sur le rivage et débarquer les assaillants en moins de quatre minutes, grâce à sa rampe amovible située à la proue. Le jour J, durant les trois premières marées, 130 000 hommes sont ainsi lâchés sur les plages de Normandie. Près de 1 500 Higgins Boats assurent l'essentiel du transport des troupes, entre le rivage et les navires positionnés au large.

L'idée de génie des Alliés consiste, en cette occasion, à envahir le continent par ses plages, et non pas par ses ports, beaucoup trop faciles à défendre. Une stratégie inédite dans l'histoire militaire maritime. Encore a-t-il fallu concevoir des péniches adaptées à une telle entreprise, les produire en masse et en un temps record. Et cela n'a pas été l'œuvre d'un général, ni d'un chef d'Etat, mais celle d'un industriel de La Nouvelle-Orléans, Andrew Higgins. Selon le général Eisenhower, cité par un historien américain, «c'est cet homme qui a gagné la guerre»... Pour le chef supérieur des forces alliées, si Higgins «n'avait pas conçu ces bateaux, nous n'aurions jamais pu débarquer sur des plages [...] et toute notre stratégie aurait été différente». Cet hommage posthume constitue une belle revanche, pour un entrepreneur dont les relations avec l'état-major américain furent loin d'être évidentes avant le Débarquement. Pour imposer son ingénieux bateau, l'homme du Sud dut batailler contre des ennemis invisibles mais redoutables : l'incompétence et le favoritisme qui régnait au sein de la bureaucratie militaire de Washington.

Né en 1886 dans le Nebraska, Higgins est un descendant d'immigrants irlandais et un self-made-man, tout à fait étranger à l'élite de la côte est américaine. Solidement bâti, fort en gueule et bon buveur de whisky, il est décrit par le magazine *Life* comme un homme possédant «la rugosité des premiers Américains qui immigraient vers l'Ouest... Un homme ressemblant à un chef d'entreprise classique comme un gars des commandos ressemble à un sergent planqué dans un bureau». Peu doué à l'école, Higgins ne prolonge pas ses études mais a le don du business. Il devient gérant d'une société à l'âge de 24 ans et crée sa première entreprise à 36 ans. Il fait dans l'import-export de bois tout d'abord, avant d'acquérir une flotte de voiliers. Entre 1923 et 1929, il commence à concevoir des bateaux à moteur destinés à naviguer sur des eaux peu profondes. Il crée l'Eureka, un modèle destiné aux trappeurs et aux foreurs de pétrole qui s'aventurent dans les zones marécageuses du delta •••

UN HOMME D'AFFAIRES DE GENIE

Industriel autodidacte, Andrew Higgins fait fortune dans les années 1920 en créant un bateau capable de naviguer dans les marécages du Mississippi. Cette embarcation lui inspirera la barge du Débarquement.

Andrew Higgins

UN HÉROS PRESQUE OUBLIÉ

Ce petit chef d'entreprise de La Nouvelle-Orléans sut convaincre l'armée américaine d'adopter ses péniches pour le Débarquement.



Higgins Industries. «In Service to America: 10,000 Higgins Boats.» New Orleans, 1944. David R. McGuire Memorial Collection, Louisiana Research Collection

••• du Mississippi, au milieu des bancs de sable et des roseaux sauvages. Higgins et ses ingénieurs s'inspirent des formes de la baleine pour gagner en aérodynamisme. L'Eureka se perfectionne pendant une dizaine d'années. Rapide, maniable, l'embarcation est également très résistante : sur des photographies d'époque, on la voit capable de bondir par-dessus des bancs de sable. Plus spectaculaire encore, grâce à la puissance de son moteur et à la légèreté de sa coque, elle pouvait se hisser sur les berges des lacs et, à reculons, en redescendre... Ce bateau, premier grand succès technique et commercial d'Andrew Higgins, sera l'ancêtre des péniches du Débarquement.

On le décrit comme un homme «très désagréable, qui met tout le monde sur les nerfs»

A la fin des années 1930, l'Eureka est vendu à travers tout le continent américain. Les gardes-côtes l'utilisent pour patrouiller dans le golfe du Mexique. Il attire également l'attention de l'US Marine. Ce corps d'armée est alors le seul à pratiquer des opérations de débarquement. Equipés de bateaux lourds et lents, les Marines souhaitent se doter d'un appareil spécifiquement conçu pour l'assaut de plages. C'est à leur demande qu'en 1935, le Bureau de construction et de réparation de l'US Navy s'emploie à développer un modèle original. Higgins, persuadé d'être plus performant, écrit malicieusement aux ingénieurs de la Navy pour les décourager de poursuivre leurs recherches : «Nous avons conçu, perfectionné et construit le meilleur type de bateau pour répondre à vos objectifs.» En 1941, l'industriel se rend à Washington pour observer les plans de l'embarcation dessinée par le Bureau de la Navy et se permet de griffonner des commentaires sur le plan : «C'est pouilleux, ce bateau est minable...» Et il signe de ses initiales. Le chroniqueur Drew Pearson le croquera à cette époque dans la presse comme un personnage «très désagréable, qui aime à insulter les amiraux par courrier, qui met tout le monde sur les nerfs, mais qui est aussi un véritable génie pour concevoir de petits bateaux»...

Dans la compétition qui l'oppose au modèle de la Navy, l'Eureka tient largement la corde. Pourtant, les Marines lui reprochent un défaut majeur : le débarquement des soldats s'y fait par les côtés, ce qui expose les soldats au feu ennemi. La solution est trouvée en 1937, lorsque l'US Marine confie à Higgins et aux ingénieurs de la Navy une précieuse photographie. Il s'agit d'un bateau japonais déposant des véhicules sur une plage, grâce à une rampe d'ouverture située à l'avant. La Navy manque clairement le coche : «C'est l'idée d'un crétin de Chinois», commente l'un de ses officiers. Higgins, lui, transforme l'essai. Il imagine la rampe de débarquement à la proue de l'Eureka et, en un mois, ses tests permettent de valider le concept. Le Higgins Boat est né. Son nom technique : le LCVP, pour «Landing Craft Vehicle & Personnel» (engin de débarquement pour véhicules et fantassins).

Malgré le concept, qui séduit les Marines, le projet patine, bloqué par le Bureau naval. Pour faire avancer ses affaires, Higgins n'hésite pas à dénoncer la position ambiguë de la Navy, à la fois concepteur et client sur le marché des bateaux de guerre. Il se plaint auprès du sénateur Harry Truman, en

charge d'un comité d'enquête sur les dépenses et sur la corruption de l'administration militaire. «J'ai été un combattant – et je suis avant tout un Américain – et je ne cherche pas à faire du profit. Tout ce que je veux, comme mes employés, c'est servir mon pays, or la Navy a toujours refusé de me donner la possibilité de coopérer ou de servir...» Et il poursuit : «Je veux bien [...] construire un de leurs bateaux, et à mes frais, pour leur montrer à quel point il serait catastrophique, instable, et impossible à conduire.»

L'argument porte, et Truman impose une compétition à la Navy : un prototype de son bateau devra se mesurer à celui d'Higgins, à la loyale. La confrontation se déroule en mai 1942, près de Norfolk en Virginie. Ce jour-là, il fait froid et le temps est couvert. La mer, relativement agitée, est balayée par de fortes rafales de vent. Les deux navires s'élancent. Ils voguent tout d'abord à la même allure, en direction du large. Mais une fois arrivé en pleine mer, le bateau de la Navy, lourd de 30 tonnes, est chahuté par les vagues. Il s'enfonce, prend l'eau. A plusieurs reprises, l'équipage doit pomper, interrompant la course. Puis c'est le roulis, terrible, et les officiers qui observent la scène croient le bâtiment perdu. Il rentrera finalement au port, in extremis, mais pour la Navy, l'humiliation est considérable. D'autant que, dans le même temps, la barge d'Andrew Higgins parade sur les flots. Son parcours est un sans-faute. En septembre 1942, Washington passe enfin commande à Higgins Industries pour la construction de bâtiments de débarquement. L'industriel inaugure de nouvelles usines. Il a même droit à une visite du président des Etats-Unis. Mais ce qu'Higgins ignore, c'est que le Bureau de la Navy poursuit ses manœuvres. En mars 1943, durant une nuit d'exercice où sont testées des barges conçues par le Bureau naval, l'une d'entre elles s'échoue sur un banc de sable. Ses troupes débarquent, et, dans l'obscurité, elles pensent prendre pied sur le rivage. Il y a des courants, les hommes sont lourdement équipés : quatorze d'entre eux se noient. Apprenant la nouvelle, Higgins est furieux et dénonce, une fois de plus, le Bureau : ses officiers, accuse-t-il, portent «le sang de jeunes Américains sur leurs mains». Il faut attendre mai 1943 pour que le Bureau abandonne la partie et passe commande de 2 000 barges à Higgins.

Pour ce dernier, le vrai travail commence. La Maison Blanche a tranché en faveur d'un débarquement, mais ses dirigeants politiques et militaires doutent de la capacité de l'industrie navale à suivre le rythme imposé. Higgins doit maintenant construire des bateaux à toute allure et en quantités astronomiques. A partir du printemps 1943, ses usines de La Nouvelle-Orléans, relèvent magistralement le défi, produisant 700 navires de tous types chaque mois. Le principal centre de fabrication, baptisé «Michaud», est vaste comme douze stades de football : on y emploie 20 000 ouvriers et la chaîne de montage fonctionne 24 heures sur 24. Higgins Industries est alors considéré comme un modèle de productivité et d'efficacité. Fondé sur la motivation et sur de bonnes paies, son modèle industriel est aussi celui de l'égalité entre les employés. Blancs, noirs, femmes, handicapés : aucune ségrégation, payes identiques pour tous. A l'époque, c'est proprement révolutionnaire. Le patron, proche des démocrates, organise aussi des spectacles, des activités sportives, des soi-

HITLER SE DÉCHAÎNE CONTRE HIGGINS, CE «NOUVEAU NOË» AU SERVICE DES JUIFS...



LE COMPTE À REBOURS EST LANCÉ !

Après avoir reçu commande de l'Etat américain, en mai 1943, Andrew Higgins a dû faire fonctionner ses usines 24 heures sur 24 pour livrer les péniches du Débarquement. 20 000 ouvriers y travaillaient.

rées dansantes. Il propose même des crèches à ses employés. Higgins, qui soutiendra le futur président Truman après la guerre, n'est pas un simple businessman, il est un homme de convictions. Dans un discours daté de février 1943, il imagine, pour le futur, une Amérique plus prospère, et plus égalitaire avec de «super lignes de chemin de fer», de «super autoroutes, d'excellentes écoles professionnelles et la fin des bidonvilles». Pour lui, l'industrie n'est qu'un outil au service de la société américaine et de ses valeurs. Non sans idéalisme, il conclut son discours par ces mots : «Hitler et son gang ont mis en scène l'enfer de la guerre. Ils souhaitent la mort de la liberté et l'esclavage de l'humanité. Nous, nous n'avons pas voulu ce scénario, mais avec l'aide de Dieu, et grâce à notre détermination, et à notre sacrifice, nous en écrirons le dernier acte, hissant le drapeau de la victoire pour la liberté, la justice et l'égalité entre tous les hommes.» Figure montante de l'industrie américaine, figure charismatique également, Higgins fait la une de la presse nationale, mais devient aussi la cible de la presse nazie.

Un article allemand l'accuse de vouloir coloniser l'Amérique du Sud avec l'aide de Walt Disney...

En mai 1943, le journal allemand *Völkischer Beobachter* lui consacre un reportage. Il donne le point de vue d'Adolf Hitler lui-même, qui serait au courant des activités de ce «nouveau Noé». Les barges et leurs rampes amovibles sont soupçonnées d'être utilisées pour pénétrer les jungles d'Amérique du Sud afin d'y faire du commerce et peupler le continent de juifs. Selon l'article allemand, Higgins serait associé à Roosevelt et à Walt Disney dans ce projet d'empire sud-américain, bientôt couvert de synagogues. La presse américaine réfute de manière cinglante ce portrait délirant : «Les Higgins Boats, désormais connus dans le

monde entier, ne seront pas utilisés pour la colonisation sioniste de l'Amérique du Sud, comme le clame le journal de Hitler», écrit alors le chroniqueur Gladstone Williams. Il ajoute : «L'Allemagne sera le mont Ararat sur lequel (ils) viendront se poser, lors de l'invasion finale qui sera le pré-lude à la paix.» A la veille du Débarquement, le modeste entrepreneur de La Nouvelle-Orléans est devenu un industriel majeur de l'Amérique en guerre. Le 23 juillet 1944, ses usines célèbrent la fabrication du 10 000^e bateau destiné à l'US Navy. Pourtant ce triomphe sera de courte durée. L'après-guerre ressemble, pour Higgins Industries, à une vertigineuse dégringolade. En 1948, l'entreprise, qui a employé jusqu'à 20 000 ouvriers et payé des dizaines de millions de dollars de salaires mensuels, n'emploie plus que 75 malheureux travailleurs. La guerre est finie et l'entreprise, qui n'a plus aucun débouché, est incapable de se reconvertis. Andrew Higgins, lui, ne survivra pas longtemps à ses usines : il succombe d'une maladie de l'estomac en 1952, à l'âge de 65 ans. Aujourd'hui, soixante-quinze ans plus tard, on ne trouve plus aucune trace de cette aventure à La Nouvelle-Orléans : plus d'usines, plus de bureaux, pas une plaque, pas une statue au nom de Higgins. Le souvenir du constructeur des bateaux du Débarquement a bel et bien disparu, comme il est absent de la plupart des livres consacrés au Jour J. Selon Jerry Strahan, qui lui a consacré un livre, c'est encore une fois la Navy, la vieille ennemie de Higgins qui a causé sa perte, même par-delà la mort : «Les historiens américains, juge-t-il, ceux qui ont écrit l'Histoire après la guerre, ont à peine mentionné Higgins, car, s'ils avaient parlé de ses succès, ils auraient aussi dû mentionner les échecs du Bureau naval. Il était plus simple d'éviter les controverses et de mettre en valeur les héros et les succès de la Navy».

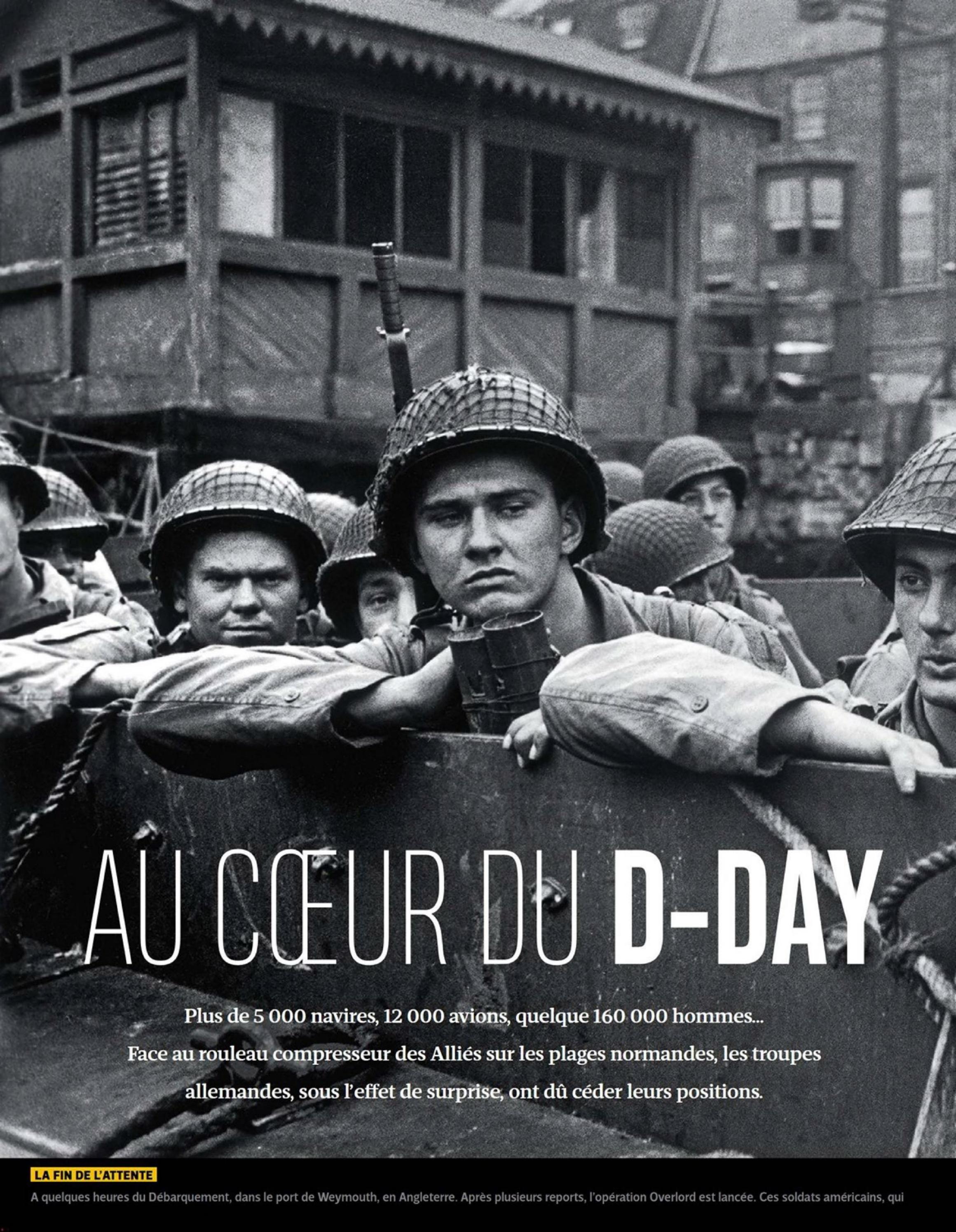
DAVID BORNSTEIN



Après le 6 juin 1944, les soldats alliés continueront d'affluer sur la côte normande. Le 1^{er} août, ils seront 1,5 million à participer aux combats.

L'OFFENSIVE

Tout ne se déroula pas comme prévu dans la nuit du 5 au 6 juin. Certains objectifs ne furent pas atteints, des bombardements ratèrent leurs cibles... Des erreurs qui eurent parfois des conséquences dramatiques, comme à Omaha Beach où le Débarquement tourna au carnage (p. 70). Mais l'opération fut un succès. Les défenses côtières allemandes furent balayées en quelques heures. Pourtant, à Berlin, Hitler ne semblait pas conscient de la gravité de la situation. Il restait persuadé que les Alliés arriveraient dans le Pas-de-Calais (p. 78). La Wehrmacht opposa néanmoins une forte résistance à l'intérieur des terres normandes. Ce n'est que le 21 août, après s'être fait piéger dans la poche de Falaise, qu'elle entama son repli (p. 83).



AU CŒUR DU D-DAY

Plus de 5 000 navires, 12 000 avions, quelque 160 000 hommes...

Face au rouleau compresseur des Alliés sur les plages normandes, les troupes allemandes, sous l'effet de surprise, ont dû céder leurs positions.

LA FIN DE L'ATTENTE

A quelques heures du Débarquement, dans le port de Weymouth, en Angleterre. Après plusieurs reports, l'opération Overlord est lancée. Ces soldats américains, qui



Robert Capa/Magnum Photos

s'entraînent sur le territoire britannique depuis six mois, viennent de découvrir leur objectif : la Normandie. L'état-major a gardé le secret jusqu'au bout.



UNE INTERVENTION MINUTÉE

5 juin, 23 heures. Sur la base RAF Harwell en Angleterre, ces quatre officiers parachutistes britanniques synchronisent leurs montres avant d'embarquer à bord de leurs



bimoteurs. Leurs unités d'éclaireurs, des *pathfinders*, seront chargées de sécuriser les zones de parachutages. Ils seront les premiers à toucher le sol français.



Everett Collection/Aurimages

UN APPUI VENU DU CIEL

Sur les ailes de ce bombardier sont peintes les «bandes d'invasion» qui évitaient aux positions alliées de se tromper de cible. Douze mille appareils participèrent au D-Day.



DPA/Abacapress

LE DÉBARQUEMENT COMMENCE !

A l'aube du 6 juin, une première vague de vingt barges dépose 620 soldats de la 4^e division d'infanterie US sur Utah Beach. Ils seront au total 23 000 à accoster dans la journée.



OMAHA LA SANGLANTE

Déportées par les courants marins, les barges se retrouvent face aux batteries allemandes. L'opération tourne au carnage. Sous un déluge de feu, les soldats doivent



parfois parcourir 500 mètres à découvert avant d'atteindre la plage. Dès les cinq premières minutes, près de 90 % des hommes seront tués ou blessés.



Magnum Photos/Photographs by Robert Capa©2001 Cornell Capa

UN CLICHE ENTRÉ DANS L'HISTOIRE

Immortalisé par Robert Capa, ce soldat parviendra à atteindre la plage d'Omaha. Beaucoup n'auront pas cette chance et périront noyés, emportés par le poids de leur équipement.



Everett Collection/Aurimages



DÉBARQUER AU PLUS VITE

Le 5^e corps américain arrive sur Omaha depuis un LCI (Landing Craft Infantry).

Conçus pour acheminer 200 soldats, ces engins accostaient une fois la plage sécurisée.



DES BLESSÉS PAR MILLIERS

A Colleville-sur-mer (Calvados), les blessés d'Omaha, soignés à la hâte, s'entassent le long de la plage en attendant leur évacuation vers des navires-hôpitaux.



LE CAUCHEMAR DES SURVIVANTS

Trois mille tués, disparus ou blessés seront à déplorer ce 6 juin 1944 à Omaha Beach. Sur une plage jonchée de débris et des corps déchiquetés de leurs compagnons



L'OFFENSIVE



PREMIÈRE ÉTAPE RÉUSSIE

Au soir du 6 juin, 132 000 soldats ont débarqué sur les plages normandes. Parmi eux, on compte 5 000 victimes (blessés, tués ou disparus). Un chiffre en deçà des



prévisions de l'état-major. En ordre de marche, les fantassins, soutenus par l'aviation, peuvent maintenant progresser vers l'intérieur du territoire normand.

L'OFFENSIVE



SAINT-LÔ DOIT TOMBER !

Fin juin, dans la campagne normande, ces soldats américains en tenue de camouflage guettent l'ennemi qui tient les collines au nord de Saint-Lô. Les ordres du général



Bradley sont clairs : il faut prendre la position coûte que coûte pour remonter ensuite vers le Cotentin et le port de Cherbourg. Saint-Lô tombera le 26 juillet.



UNE LOGISTIQUE IMPRESSIONNANTE

Une fois les défenses allemandes anéanties, l'afflux de troupes et de matériel peut débuter. La bataille qui se prépare pour la libération de la France va nécessiter des



quantités considérables de carburant, d'armes, de munitions... Ici, sur Omaha, 34 250 hommes et 2 870 véhicules sont débarqués dans la journée du 6 juin.



LE MARTYRE DES NORMANDS

Le 16 juin 1944, des paras de la 82^e division aéroportée américaine progressent dans les rues de Saint-Sauveur-le-Vicomte (Cotentin), passage obligé pour rejoindre



Cherbourg. Ils doivent déloger la 91^e division d'infanterie allemande. Les Normands paieront un lourd tribut à la libération de leur région : 20 000 civils tués.

LE 6 JUIN 1944

HEURE PAR HEURE

00|16

LES BRITANNIQUES SAUTENT SUR PEGASUS BRIDGE

gés de sécuriser, sur le flanc est du Débarquement, l'estuaire de l'Orne, au nord de Caen. Ils doivent notamment prendre deux ponts, l'un sur le canal de Caen, à Bénouville, l'autre sur l'Orne, à Ranville. Une fois aux mains des Alliés, ces ponts serviront de voie de passage aux troupes arrivant à l'aube sur la plage de Sword Beach. L'opération, baptisée «Deadstick», est confiée à des soldats de la 6^e Airborne britannique, une division aéroportée de 5 250 hommes placée sous la direction du général Gale. L'assaut a été minutieusement préparé. Des répétitions générales ont eu lieu en mars et avril sur des répliques des ponts, en Angleterre...

Tout commence par une opération de diversion. Le lundi 5 juin, à minuit, trois parachutistes sautent d'un avion au-dessus du Cotentin. Dans un champ près de Saint-Lô, ils installent des amplificateurs diffusant des enregistrements de détonations, de tirs de mortiers, de jurons... Cette manœuvre – comme d'autres opérations de leurre – est destinée à cap-

Dans la nuit du 5 au 6 juin, après un retard de 24 heures, le général Eisenhower lance enfin l'opération Overlord ! Les commandos parachutistes et aéroportés ouvrent le bal à minuit. Parmi eux, les Britanniques sont char-

ter l'attention des sentinelles allemandes déployées dans la région. Quelques minutes plus tard, les hommes de la 6^e Airborne entrent en action. Parmi eux, mains et visages camouflés, les 181 parachutistes de la compagnie D du major John Howard grimpent à bord de six planeurs Horsa, tractés par des bombardiers Halifax. La météo est favorable mais la luminosité faible : des nuages masquent la pleine lune. Sur l'un des planeurs, on distingue tout de même cette phrase adressée aux Allemands : «La Manche vous a stoppés, elle ne nous stoppera pas.»

Lâchés au-dessus de Cabourg, les trois premiers planeurs descendent rapidement dans le vacarme des canons de la Flak (la défense antiaérienne allemande), tandis que les bombardiers qui les ont tractés vont, pour donner le change, faire semblant d'attaquer une cible au sud de Caen. Le largage est impeccable : à 0h16, le planeur du major Howard touche le sol mais s'encastre dans la première rangée de barbelés située à l'entrée du pont de Bénouville. Les deux autres planeurs tombent à 50 mètres de là, sur l'autre rive. Les gardes allemands sont vite maîtrisés ou s'enfuient. L'assaut est bref et victorieux : les Britanniques parviennent à s'emparer du pont et à neutraliser les charges explosives qu'y avaient posées les Allemands. Mais hélas, cette opération est fatale au lieutenant Botheridge, touché au cou par une des mitrailleuses postées au bord du pont. C'est le premier soldat britannique tué le 6 juin...

Le largage des trois planeurs suivants est beaucoup plus approximatif : un seul se pose à proximité immédiate de sa cible. Le deuxième atterrit à 1,5 kilomètre, le troisième à 10 kilomètres au nord : son pilote a confondu le canal de Caen et l'Orne avec deux cours d'eau parallèles. Malgré cela, le deuxième pont est également vite sécurisé – les gardes qui le défendent prennent la fuite. Les deux ouvrages ont été conquis en moins d'un quart d'heure et avec des pertes modérées (2 morts, 14 blessés). Encore faut-il les tenir, car les Allemands, qui connaissent l'importance stratégique de ces ouvrages, ne vont pas manquer de contre-attaquer.

Trente minutes plus tard, comme prévu, 250 avions alliés larguent des parachutistes. Mais les pilotes ont mal visé : les bataillons sont dispersés sur un large périmètre et peinent à se regrouper au milieu d'Allemands désormais en alerte. Pour le commando d'Howard, isolé, une longue nuit commence. Pendant des heures, les patrouilles allemandes et les bataillons de parachutistes vont se battre dans Ranville. A 10 heures, le danger vient du ciel : un Junker 88 de la Wehrmacht approche. Il largue une bombe qui tombe sur le pont, ricoche et tombe à l'eau... sans exploser.

Enfin, vers 13 heures, la 1^{re} brigade spéciale écossaise arrive. Elle a débarqué sur Sword Beach et vient opérer la jonction avec les parachutistes. Pantalon de velours, col roulé blanc et carabine de chasse sur l'épaule, lord Lovat, qui dirige la brigade, ouvre la marche... avec son joueur de cornemuse personnel. La légende (racontée par le célèbre film *Le Jour le plus long*) veut que ce dernier ait traversé le pont en jouant. Mais le joueur de cornemuse racontera ultérieurement, avec un humour typiquement britannique, qu'à l'allure à laquelle il courait, pour éviter les tirs ennemis, il aurait été bien en peine de jouer. Après avoir félicité les hommes d'Howard, lord Lovat, de son

côté, s'excusera solennellement pour avoir dépassé l'horaire prévu dans leur plan... de deux minutes trente.

Bientôt, le pont de Bénouville est rebaptisé «Pegasus Bridge», d'après l'insigne des troupes aéroportées qui l'ont libéré. Plus tard, celui de Ranville deviendra «Horsa Bridge», hommage aux planeurs anglais qui ont fait le succès de l'opération. Dans l'après-midi, le général Gale, lui aussi débarqué par planeur, installe son poste de commandement au château de Heaume, à Ranville. Le soir même, la livraison d'armes lourdes renforce considérablement ses positions. Même si la situation reste précaire face à la puissance de feu de la 21^e Panzer Division, les Alliés ont conquis leurs objectifs stratégiques sur le flanc est du Débarquement.

04 00

SAINTE-MÈRE-ÉGLISE EST LA PREMIÈRE VILLE LIBÉRÉE

doit détruire la batterie de Saint-Martin-de-Varreville et tenir les chemins surélevés partant d'Utah. Traversant la vallée de la Douve, inondée par les Allemands, ils ouvrent la voie vers Cherbourg dont le port est essentiel aux Alliés. La 82^e division aéroportée doit, de son côté, s'emparer de deux ponts, en faire sauter deux autres et surtout prendre Sainte-Mère-Église, axe de communication vital en arrière d'Utah Beach.

Le 5 juin, peu avant minuit, des parachutistes jouant le rôle d'éclaireurs touchent le sol normand. Aussitôt, ils balisent les zones sur lesquelles seront larguées les deux divisions, réparties à bord de 800 avions, qui vont survoler le Cotentin entre 1 heure et 3 heures. Mais une épaisse couche nuageuse conjuguée aux tirs de la Flak (la DCA allemande) désorganise les formations aériennes. Des avions sont touchés, d'autres perdent le cap. En prime, les éclaireurs n'ont pas eu le temps de préparer toutes les zones de largage. Résultat : certains des 13 200 soldats largués atterrissent à plus de 20 kilomètres de l'endroit prévu – ils mettront plusieurs jours à rejoindre leur unité. Alertés par les moteurs d'avions à basse altitude, les soldats allemands font aussi beaucoup de dégâts. Les corolles des parachutes leur offrent des cibles de choix. Nombre d'Américains sont abattus. D'autres se noient dans les secteurs inondés, emportés par les 40 kilos de leur équipement. Mille cinq cents hommes de la 101^e sont tués ou faits prisonniers. Soixante pour cent du matériel lourd est perdu.



Les commandos américains, parachutés aussi dans la nuit du 5 au 6 juin, sont chargés de sécuriser le flanc ouest d'Overlord, l'arrière-pays des plages d'Omaha et Utah où vont débarquer les GI's. La 101^e division aéroportée

Parmi tous les parachutistes largués, certains tombent directement sur la cible de l'assaut, Sainte-Mère-Eglise. La population les découvre, stupéfaite, dans le ciel, malgré le couvre-feu. Les habitants ont en effet été réquisitionnés quelques heures plus tôt pour éteindre un incendie qui s'est déclaré en ville. Les gardes allemands tuent nombre des assaillants, mais pas tous. John Steele – que le cinéaste Darryl F. Zanuck immortalisera dans sa très hollywoodienne célébration du *Jour le plus long* en 1962 – finit sa descente sur le clocher de l'église, auquel s'accroche son parachute. De sorte qu'il reste suspendu dans le vide. Pendant ce temps, dans les alentours, les parachutistes rescapés se rassemblent lentement en se repérant les uns les autres grâce au bruit de crécelles métalliques qu'ils actionnent entre leurs doigts. Les officiers forment des groupes de fortune avec les hommes qu'ils trouvent. Ainsi, avec 90 soldats, le lieutenant-colonel Krause parvient à verrouiller les accès de Sainte-Mère Eglise, et à l'investir vers 4 heures. Voilà la première ville de France tombée aux mains des Alliés. Après une contre-attaque allemande infructueuse, Sainte-Mère-Eglise est complètement sécurisée avant l'aube – et le malheureux John Steele peut enfin être libéré... Une trentaine de soldats allemands ont été faits prisonniers. La population incrédule sort des abris pour célébrer ses libérateurs. Mais elle va encore souffrir pendant deux jours, pilonnée par l'artillerie allemande qui fera de nombreux morts civils et militaires.

Dans les environs, peu à peu, la guérilla des parachutistes porte ses fruits. Les Américains neutralisent plusieurs batteries. A côté de Sainte-Mère-Eglise, ils occupent bientôt Saint-Martin-de-Varreville, dont les canons ont été détruits par les bombardements, puis s'emparent du pont de la Fièvre et de l'écluse de la Barquette sur la Douve, deux axes cruciaux reliant leurs positions à Omaha et Carentan. Mais c'est avec les troupes débarquées sur Utah, plus près, que le contact s'opère vers 13 heures. Au soir du 6 juin, seul un quart des troupes parachutées occupe les positions prévues – il leur faudra cinq jours pour se réorganiser complètement. Et les pertes sont élevées, quoiqu'inférieures aux prévisions de l'état-major. Les 82^e et 101^e divisions cumulent 338 tués, 884 blessés et 1 996 disparus, dont beaucoup ne seront jamais retrouvés. Mais, malgré les contre-attaques, le flanc ouest d'Overlord est tenu. Avec le ravitaillement en matériel lourd, il va vite devenir imperméable. Les Alliés disposent maintenant d'un point d'ancrage solide dans le Cotentin. Cherbourg sera le prochain objectif du corps expéditionnaire.

04 30

À MERVILLE, LES CANONS ALLEMANDS SONT NEUTRALISÉS

Merville, n'est pas neutralisée dans la nuit, ses canons causeront un massacre dans leurs rangs. La batterie est composée de quatre casemates bétonnées construites en 1942 au cœur du Mur de l'Atlantique. Cent trente artilleurs allemands en défendent l'abord. Dans le plus grand secret et à plus de 400 kilomètres à vol d'oiseau de là, des parachutistes anglais se sont entraînés méthodiquement à leur ***

Cette opération est vitale. Trente mille soldats britanniques – et 177 fusiliers marins français – doivent se jeter, dès l'aube, à l'assaut du secteur de Sword Beach. Si la batterie allemande installée dans l'arrière-pays, à

••• donner l'assaut. Grâce à des photos aériennes, une réplique de la batterie de Merville – mais aussi des barbelés épais de 5 mètres, des fossés antichars et des champs de mines qui l'entourent – a été construite à l'ouest de Londres, sur une colline appelée Wallbury Hill. Inlassablement, le scénario de l'attaque a été répété, jusqu'à ce qu'il s'enchaîne parfaitement : à 1 heure, 600 hommes du 9^e bataillon de parachutistes britanniques, épaulés par une compagnie de parachutistes canadiens, doivent être largués dans la région, avec des Jeeps, des mitrailleuses et des mortiers, dépêchés à bord de planeurs. Une fois le bataillon réuni, il fera marche vers la batterie. A 4 h 30, trois planeurs s'écraseront entre les casemates pour faire diversion. Au même moment, le bataillon lancera l'attaque décisive. Telles sont les grandes lignes de l'opération, mais elle est bien plus sophistiquée encore : en tout, onze groupes d'hommes, avec chacun ses propres tâches, se coordonneront pour réaliser l'assaut.

Tout est donc prévu dans les moindres détails... mais à l'amorce de l'opération, le plan du lieutenant-colonel Otway, chef de l'opération, vole en éclats. A cause du vent, de la fumée des bombardements alliés et des tirs de la DCA allemande, le parachutage est désastreux. Largués à 1 heure du matin, les hommes du 9^e bataillon de parachutistes se perdent loin de la zone d'un kilomètre carré prévue pour leur atterrissage. Certains se noient dans les marais, d'autres touchent terre à plusieurs dizaines de kilomètres de la batterie. Les planeurs qui transportent les mitrailleuses et les Jeeps s'écrasent au sol. La majeure partie du matériel est perdue. L'opération manque même de perdre son chef : le lieutenant-colonel Otway tombe avec deux autres paras à 350 mètres de sa cible, dans la cour d'une ferme occupée par un poste de commandement allemand. Alertées, les sentinelles ouvrent le feu. A ce moment, comme le raconte l'historien Pierre Montagnon dans son livre *Histoire des commandos : 1944-1945* (éditions Pygmalion), un des Britanniques fait preuve d'un étonnant à-propos : «Il lance une brique qui fracasse une fenêtre. Les Allemands croient qu'il s'agit d'une grenade et s'abritent, arrêtant leurs tirs. Les trois Anglais en profitent pour filer.»

Avec ses deux complices, Otway rejoint le point de ralliement, mais les nouvelles qui l'attendent sont décourageantes. Seuls 150 parachutistes répondent à l'appel. A 2 h 15, le groupe se met en route vers le village voisin de la batterie et attend l'arrivée des planeurs. Mais là encore, rien ne se passe comme prévu. L'un des trois engins a dû faire un atterrissage forcé en Angleterre. Quant aux deux autres, ils arrivent bien à 4 h 30, mais tombent à plusieurs centaines de mètres de la batterie. Tant pis : alors que les soldats allemands donnent l'alerte, Otway lance l'assaut. Des rangers sautent sur des mines, d'autres tombent sous le feu d'une mitrailleuse allemande, mais vague après vague, sans s'occuper des blessés ni des morts, les rangers approchent des casemates et visent le point faible de leur carapace : les tuyaux d'aération. En y lançant des grenades, ils pourront atteindre les Allemands dans leur tanière. Sous les explosions, enfin, les casemates cèdent. Vingt-deux soldats allemands ont succombé, les autres sont en fuite. Du côté britannique, 70 parachutistes sont hors de combat. Reste une mission à accomplir : prévenir le croiseur *Arethusa* que l'opération a réussi, car il a pour ordre, sans cela, de bombarder la batterie de Merville à 5 h 30. Là encore, on fait avec les moyens du bord. Une fusée jaune est

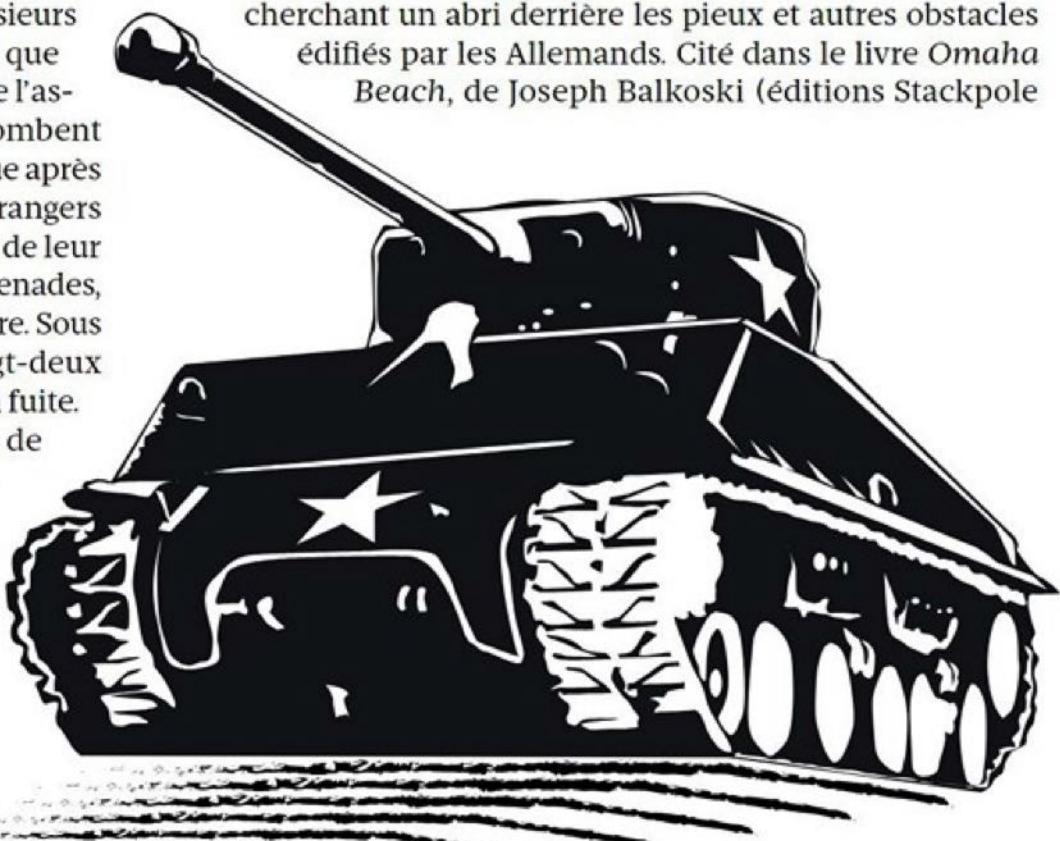
tirée. Par chance, elle sera repérée par un avion allié, qui pourra répercuter la nouvelle. Pour plus de précaution, un officier de liaison, Jimmy Loring, lâche un pigeon voyageur, qui vole à tire d'aile à travers la Manche pour porter l'heureuse nouvelle au commandement anglais...

0635 SUR OMAHA BEACH, UN TERRIBLE BAIN DE SANG

A l'est, à l'aube, les Britanniques et les Canadiens ont débarqué sur les plages Juno, Sword et Gold. A l'ouest, les compatriotes américains ont touché eux le rivage d'Utah Beach. Mais c'est bien ici, à Omaha Beach, que l'enfer a choisi de s'incarner le 6 juin 1944. Ce jour-là, le soleil se lève juste avant 6 heures. Le temps est gris, la visibilité faible. Les bombardiers alliés qui ont approché des côtes larguent 13 000 bombes sur elles. Mais gênés par le brouillard, et craignant de toucher les leurs, les aviateurs frappent trop à l'intérieur des terres. Alors que les Américains les imaginent écrasés sous des tonnes de terre, les Allemands sont juste sonnés.

Une épaisse fumée masque la côte quand arrivent les barges du premier assaut. Pour être hors de portée des batteries allemandes, les navires alliés mouillent à 10 kilomètres des côtes. Du coup, les 180 embarcations ont été mises à l'eau trop au large. Plusieurs ont coulé, emportant des hommes, de nombreux chars et les plus grosses pièces d'artillerie. Vingt ans plus tard, Eisenhower déclarera à propos de ce matin-là sur Omaha : «Tout ce qui était susceptible de rater a raté.» A 6 h 30, les premières barges parvenues devant les plages tombent sur une mauvaise surprise. Déportées par le courant, elles ont accosté face aux défenses côtières. Les hommes sautent à l'eau. Ils ont 500 mètres à parcourir à découvert. Les Allemands attendent le dernier moment pour ouvrir le feu. Sur des cibles faciles, ils déversent soudain un déluge de balles. Et font un massacre. Les premières compagnies sont décimées. En cinq minutes, 90 % des hommes sont hors de combat, morts ou blessés.

Robert Capa, envoyé spécial du magazine *Life*, va photographier ici ses célèbres images du Débarquement. Un spectacle effroyable. La plage est déjà jonchée de débris de corps déchiquetés. Des petits groupes avancent en rampant sur le sable, recroquevillés sous la violence du feu, cherchant un abri derrière les pieux et autres obstacles édifiés par les Allemands. Cité dans le livre *Omaha Beach*, de Joseph Balkoski (éditions Stackpole



Books, 2006), un soldat du 116^e régiment, Felix Branham, se souvient : «J'ai sauté. J'avais de l'eau jusqu'en haut des bottes. Sur la plage, [...] des hommes saignaient à mort, rampants, gisants, partout, des tirs venant de toutes les directions. Nous avons plongé pour nous abriter derrière tout ce qui était plus gros qu'une balle de golf. Le colonel Canham, le lieutenant Cooper et le sergent Crawford nous criaient de sortir de la plage. Je me suis tourné pour dire à Gino Ferrari, "On bouge Gino !", mais avant que j'aie fini ma phrase, j'ai reçu quelque chose sur le visage. Il avait été touché à la tête et son cerveau avait giclé sur moi. J'ai avancé et la marée montait si vite que la mer l'a recouvert et emporté. Je ne pouvais plus le voir.»

Les hommes du génie subissent des pertes énormes eux aussi. Les 270 sapeurs chargés d'ouvrir seize passages pour les véhicules travaillent à découvert, sans l'appui des chars. Après une demi-heure, les survivants n'ont ouvert qu'un seul chenal. Les Allemands croient à la victoire. Mais les Américains continuent d'arriver. Les plus chanceux ont abordé dans des secteurs moins défendus. De nombreux officiers ayant été tués, les survivants s'organisent par petits groupes.

Sur le pont de l'*USS Augusta*, en milieu de matinée, le général Bradley, qui dirige le Débarquement, arbore une mine sinistre et lâche un cri en forme d'aveu : «Eh bien, savez-vous ce qui se passe ? Moi, je n'en sais rien !» (propos rapportés par Hanson Baldwin, le correspondant du *Times*). Les comptes-rendus font tous état d'une situation dramatique et de pertes énormes. Un moment, le général songe à détourner les troupes d'Omaha vers Utah et Gold, où la situation est bien meilleure. Mais il ne dispose daucun moyen pour rembarquer les 15 000 soldats déjà sur place et le risque est trop grand d'éparpiller la tête de pont (60 kilomètres séparent Utah de Gold). Une demi-heure plus tard, il apprend les premiers succès.

Vers 9 h 30, un groupe a réussi à quitter Omaha et à avancer vers l'est en direction de Port-en-Bessin et des Britanniques, distants de 16 kilomètres. A 10 heures, d'autres troupes ont effectué trois percées. Au risque d'être touchés, deux destroyers se sont approchés à moins de 1 kilomètre de la côte pour un tir de précision sur les défenses allemandes. La manœuvre est payante. A midi, les Américains occupent le haut de Vierville-sur-Mer, à l'ouest d'Omaha. Mais l'absence de radio et les épaisse haies du bocage normand gênent la coordination des unités progressant vers l'intérieur. Des fortifications résistent et sont contournées, certaines ne céderont que le lendemain. Néanmoins, les Américains avancent sur la route côtière jusqu'à Saint-Laurent-sur-Mer et Colleville-sur-Mer, où les combats feront rage toute la journée.

Pendant ce temps, à l'arrière, sur Omaha, la situation demeure confuse. Un commandant américain (toujours cité par le journaliste Hanson Baldwin) note sur son carnet : «Partout des barbelés, des mines, des tirs de mortiers, de mitrailleuses, de fusils et de canons de 88, semble-t-il. Ai prié à plusieurs reprises. Pourquoi faut-il imposer aux hommes de telles choses ?» Sur la plage, les médecins sont submergés par les centaines de blessés en attente de soins. Ils se montrent d'une efficacité remarquable. Quant aux équipes du génie, elles ont maintenant ouvert une première grande voie de dégagement, par où s'évacuent les hommes et le matériel qui continuent à affluer. Et peu à peu, le vacarme, incessant depuis l'aube, cesse. Non ravitaillés en hommes et en munitions, les Allemands se sont épuisés à endiguer le flot ininterrompu d'assaillants. Pris à revers,

leurs points fortifiés tombent l'un après l'autre. En fin d'après-midi, quelques snipers tirent encore par intermittence sur les troupes débarquant ou sur les blessés regroupés pour être évacués vers l'Angleterre. En fin de journée, le bilan est terrible. Les estimations communiquées par l'état-major font état de «3 000 pertes», cumulant les morts, les blessés et les disparus (il y a eu sans doute un quart des décès par noyade). C'est quinze fois plus qu'à Utah. Deux jours plus tard, le *Times* publiera le récit d'Hanson Baldwin sous le titre, qui restera célèbre, de *Bloody Omaha*. Au soir du 6 juin, la tête de pont d'Omaha, 9 kilomètres de long sur seulement 2 à 3 de profondeur, demeure fragile. Mais les Américains ont déjà débarqué 34 250 hommes et 2 870 véhicules. Et la percée fulgurante des jours suivants leur fera oublier un temps le cauchemar de cette plage.

07 11

LES RANGERS SOUS UNE PLUIE DE BALLES À LA POINTE DU HOC

Petite avancée des côtes du Calvados dans la Manche, l'éperon rocheux de la pointe du Hoc surplombe de 30 mètres une étroite plage de galets. Les reconnaissances aériennes alliées ont révélé que son sommet, solidement fortifié, est pourvu de puissants canons. De quoi les inquiéter : à mi-distance d'Omaha et d'Utah, cette batterie côtière menace directement les deux plages du débarquement américain. Il faut la réduire au silence. L'efficacité des bombardements aériens étant incertaine, il est décidé que la position sera prise d'assaut dès l'aube du Jour J. La mission est confiée par Eisenhower en personne au lieutenant-colonel James Earl Rudder et à son 2^e bataillon de rangers. Rudder comprend d'emblée qu'il ne s'agira pas d'une promenade de santé. Après avoir dirigé l'entraînement sur les falaises de l'île de Wight, il insiste néanmoins pour conduire personnellement l'assaut. Ses troupes devront arriver par la mer, puis se scinder pour escalader la falaise par ses deux faces, est et ouest, s'emparer des bunkers, neutraliser la garnison d'environ 200 hommes et détruire les canons. Le tout en moins de 30 minutes. S'ils ne tirent pas une fusée éclairante dans ce laps de temps, l'opération sera considérée comme perdue. Dès lors, les 500 autres rangers prévus en renfort ne seront pas envoyés à la pointe du Hoc.

Le 6 juin, avant l'aube, 15 barges transportant 225 hommes et leur matériel sont mises à l'eau. Mais le vent et les forts courants font couler immédiatement l'une d'elles – un seul occupant est repêché, ses camarades sont aspirés au fond par le poids de leur équipement. Les autres embarcations sont entraînées 2 kilomètres trop à l'est. Elles sont obligées de longer la côte pour rejoindre leur objectif. Ce n'est donc qu'à 7 h 11, avec 41 minutes de retard, que Rudder et ses hommes arrivent enfin au pied de la falaise. Ils sont accueillis par une pluie de balles. Une des barges, transportant des munitions, explose. Dans la précipitation, les rangers se concentrent tous sur la face est de la paroi rocheuse.

A l'aide de cordes et de grappins, ils escaladent la falaise. Les soldats allemands tentent de couper les cordes, mais ils sont la cible des destroyers américains... Parvenus au sommet, les rangers engagent le combat. En moins d'un quart d'heure, la batterie est conquise. Mais une cruelle déception attend les Américains : en fait de redoutables

canons, ce sont des pylônes en bois qui garnissent les plates-formes. Les Allemands ont déplacé toutes les pièces d'artillerie, installant des leurres à leur place pour tromper les avions de reconnaissance alliés.

En patrouillant à l'intérieur des terres, deux rangers trouvent enfin, au détour d'un chemin, les canons tant redoutés. Ils sont pointés sur Utah Beach, et des dizaines d'obus, par terre, attendent d'être chargés dans leur gueule... Les rangers les détruisent et rejoignent leurs camarades. Mais pour tous, le plus dur est encore à venir. La fusée n'ayant pas été tirée en temps voulu, les renforts ont été détournés sur Omaha. Le bataillon se retrouve donc isolé. A 9 heures, il repousse une première contre-attaque d'une compagnie du 916^e régiment d'infanterie allemand. Rudder lance un appel radio : «Sommes à pointe du Hoc. Mission accomplie. Munitions et renforts nécessaires, beaucoup de pertes.» 135 de ses 225 hommes sont en effet déjà hors de combat. On lui répond : «Bon travail ! Aucun renfort disponible.» Au soir du 6 juin, les régiments débarqués sur Omaha, bloqués par une très forte résistance allemande, bivouaquent à Vierville-sur-Mer, à 6 kilomètres de la pointe du Hoc. Encerclés, isolés, les rangers vont encore subir de fortes contre-attaques dans la nuit. Mais ils tiendront jusqu'à l'arrivée des renforts, dans l'après-midi du 7 juin. Quatre-vingts rangers auront laissé leur vie sur le petit rocher normand. Blessé lui-même deux fois, Rudder s'illustrera à nouveau dans la bataille de Bulge (Ardennes) pour devenir l'un des officiers les plus décorés des Etats-Unis.

0800

À LA PRISON DE CAEN, 87 RÉSISTANTS SONT ASSASSINÉS

ont été très actifs. La Gestapo aussi. Aidée de ses auxiliaires français, elle a arrêté plus de 200 «terroristes» au cours des six derniers mois, et les tient enfermés ici entre deux interrogatoires. Au matin du 6 juin, les prisonniers se mettent à espérer. Et si leur libération était proche ? La ville est à une douzaine de kilomètres au sud des plages du débarquement anglo-canadien, et elle représente un objectif immédiat pour les stratégies alliées. Ils ont prévu de prendre ce nœud vital, ouvrant la voie vers Paris, avant la fin du Jour J. Cette mission est confiée aux fantassins de la 3^e division britannique, qui débarqueront sur Sword Beach, et auxquels on fournira des bicyclettes pliables pour avancer au plus vite vers la ville.

Cependant, durant l'assaut du matin, les unités anglaises prennent du retard... Et à Caen, vers 8 heures, le chef de la Gestapo locale, Harald Heyns, arrive avec ses sbires à la maison d'arrêt. Il informe le capitaine Hoffmann, qui commande la prison, que les prisonniers les plus dangereux vont être exécutés sur-le-champ. Suivant la procédure habituelle, les détenus en question auraient dû être évacués vers Compiègne, puis l'Allemagne. Mais la gare de Caen a été anéantie par les bombes... Et les Allemands n'ont ni les camions ni les hommes nécessaires à leur transfert. Une liste de noms est donc dressée. Des fosses sont creusées à la hâte dans une des cours de promenade. Puis le massacre commence. Les hommes désignés sont exécutés d'une rafale de mitrailleuse et achevés

A u quartier allemand de la maison d'arrêt, les prisonniers ont entendu depuis l'aube le fracas de la canonnade sur la côte. Ils savent que le Débarquement a commencé. Au printemps, les résistants normands

d'une balle de pistolet. Vers 10 h 30, le calme revient. Puis, à 13 h 30, la ville est secouée par un bombardement aérien.

A peu près au même moment, la 3^e division britannique réalise une forte percée, sur près de 8 kilomètres de profondeur. En fin d'après-midi, elle a en vue son premier objectif : l'aérodrome de Carpiquet, à l'ouest de Caen. Mais les chars ont pris trop d'avance et n'ont plus le soutien de l'infanterie. Craignant de les perdre, l'état-major leur ordonne de se replier, alors qu'ils sont aux portes de la ville. Dont la prise est ajournée. De quelques heures, pensent les généraux alliés... Et vers 15 heures, à la prison de Caen, la tuerie reprend. D'autres noms sont cochés. En tout, 87 résistants français sont assassinés ce jour-là. Ensevelis dans les fosses, leurs corps sont recouverts de chaux. Ensuite, la prison est entièrement vidée et abandonnée et, conformément à la directive «Nacht und Nebel» («Nuit et Brouillard») de 1941, stipulant que le sort des prisonniers politiques doit rester secret, les Allemands feront ensuite disparaître les traces de leur forfait. Les archives seront détruites. Le retard dans la prise de Caen leur donnera même le temps d'envoyer à la maison d'arrêt, dans la nuit du 30 juin, un commando chargé d'exhumer les corps pour les emporter vers une destination restée à ce jour inconnue.

Les troupes alliées vont mettre en effet un mois et demi pour s'emparer de la capitale du Calvados. Au soir du 6 juin, la 3^e division d'infanterie compte 630 tués et blessés. Elle a débarqué 28 845 hommes et 2 603 véhicules mais elle est bloquée à l'est, sur l'Orne. La 12^e SS-Panzer Division s'installe à l'ouest de Caen, renforçant la 21^e, solidement positionnée au nord. Le général Montgomery, commandant en chef de l'armée britannique, se retrouve face à face avec les chars de Rommel, son ancien adversaire d'Afrique. Il lui faudra quatre offensives pour enlever entièrement, le 20 juillet, une ville qui ne sera plus alors qu'un champ de ruines. Les bombes des Anglais auront détruit Caen à 70 %, tuant plusieurs milliers de civils.

1600

LES ALLEMANDS LANCENT UNE CONTRE-ATTAQUE

Comment, de leur côté, les Allemands ont-ils vécu le D-Day ? Dans la confusion la plus totale. Dans la nuit du 5 au 6 juin, à partir de minuit, les informations sur les parachutages et les premiers assauts affluent au QG du général Von Rundstedt, le commandant en chef des armées de l'Ouest, à Saint-Germain-en-Laye. Mais les officiers peinent à en évaluer aussi bien leur ampleur que leurs objectifs. Ils doivent d'abord trier puis analyser les données nombreuses et confuses qui leur parviennent. Toute la nuit, leurs réactions sont hésitantes. A l'aube, la surprise est totale pour les garnisons du rivage normand, lorsqu'elles découvrent l'armada alliée sur la mer. Erwin Rommel, inspecteur des défenses à l'Ouest et en charge du Mur de l'Atlantique, est parti en Allemagne fêter l'anniversaire de sa femme. A 6 h 30, prévenu par Speidel, son adjoint, il prend la route en direction de la France. Il ne rejoindra son QG de la Roche-Guyon, près de Mantes, qu'à la nuit tombée. Là, toute la journée durant, ses officiers sont restés persuadés que le débarquement normand n'était qu'une diversion, masquant le «vrai» débarquement à venir dans le Pas-de-Calais. Gerd Von

Rundstedt campe lui aussi sur cette position. Il multiplie néanmoins les appels téléphoniques à Berlin pour obtenir de déplacer deux divisions blindées vers la côte. Mais à Berchtesgaden, Hitler, le chef omniscient... dort. La veille, après avoir appris la chute de Rome (libérée par les Alliés le 4 juin), il a veillé tard et s'est couché avec un somnifère. Interdiction absolue de le déranger !

Réveillé à 9 h 15, Hitler écoute les communiqués et convoque ses maréchaux Keitel et Jodl. A 14 h 30, enfin, il autorise une contre-offensive des blindés en Normandie. A 16 heures, la 21^e Panzer Division fait mouvement, après avoir péniblement rassemblé ses unités, éparpillées autour de Caen. Son commandant, Edgar Feuchtinger, dispose de 20 000 hommes, 150 chars et 24 grosses pièces d'artillerie. La division parvient d'abord à contrer les Anglais sur Sword Beach puis à lancer une attaque pour les couper des Canadiens débarqués sur Juno Beach. Un bataillon réussit même à ouvrir un corridor jusqu'à Luc-sur-Mer et quelques blindés s'y avancent, sans pouvoir se maintenir, faute d'appui aérien. La 21^e se positionne alors solidement au nord de Caen. Renforcée dès le soir du 6 juin par la 12^e SS-Panzer Division, elle va interdire l'accès de la ville aux Anglais jusqu'au 20 juillet.

La contre-attaque de la 21^e est la seule de la journée. L'essentiel des troupes reste massé au nord de la Seine, dans l'attente d'un débarquement dans le Pas-de-Calais. Quant aux régiments de renforts, mis malgré tout en marche dès le 6 juin, ils sont ralenti par les attaques des avions alliés, maîtres de l'espace aérien, et par les sabotages de la Résistance. Partie ainsi de Poitiers, la 17^e SS Panzergrenadier Division n'arrivera que cinq jours plus tard en Normandie. Ces retards et ces indécisions empêcheront les Allemands de regrouper leurs forces pour contenir le déferlement des Alliés. Quant à la 21^e Panzer Division, affaiblie par la défense de Caen, elle sera finalement anéantie en août dans la poche de Falaise.

17 00

SUR LA BBC, DE GAULLE PARLE AUX FRANÇAIS

6 au matin sur les ondes de la BBC, à destination des Français. «Je sais, déclare le chef d'état-major américain dans cet enregistrement, que je puis compter sur vous pour obéir aux ordres que je serai appelé à donner.» Cette phrase, pour de Gaulle, est rigoureusement inacceptable ! L'homme de l'appel du 18 juin 1940 et de la France libre n'admet pas que le représentant d'un pays étranger, fût-il ami, appelle ses compatriotes à se soumettre à lui. Le 5 juin, de Gaulle exige qu'Eisenhower corrige son discours. Mais le général américain refuse. C'est le clash. Les noms d'oiseaux fusent. Reçu par Churchill, de Gaulle s'exclame : «Je m'attends à ce que demain, le général Eisenhower, sur instruction du président



des Etats-Unis et d'accord avec vous-même, proclame qu'il prend la France sous son autorité. Comment voulez-vous que nous traitions sur ces bases ?» (citation extraite des *Mémoires de guerre* du général de Gaulle, tome 2, 1942-1944, éditions Presse Pocket). Churchill menace de renvoyer son hôte, «enchaîné s'il le faut», à Alger...

Mais la nuit porte conseil. De Gaulle ne peut saboter le Débarquement en s'en désolidarisant. Il enregistre donc son texte, qui passera finalement dans l'après-midi du 6 juin, sur les ondes de la BBC. Le général français a exigé et obtenu qu'il ne soit pas diffusé juste après celui du général américain comme c'était initialement prévu. Il ne veut pas apparaître inféodé à ce dernier... A 17 heures, donc, la célèbre voix, s'élève, avec des accents qui rappellent ceux du 18 juin 1940 :

«La bataille suprême est engagée ! Après tant de combats, de fureurs, de douleurs, voici venu le choc décisif, le choc tant espéré. Bien entendu, c'est la bataille de France et c'est la bataille de la France.» Churchill, en entendant ces paroles sur les ondes, oublie un instant ses griefs. Entre hommes d'Etat, le courant passe toujours... Son menton tremble, une larme coule sur sa joue. Et, comme son chef de cabinet s'étonne de cette réaction, Churchill grogne : «Vous n'avez donc aucune sensibilité ?»

21 00

MONTGOMERY PEUT ENFIN REJOINDRE LA FRANCE

Derrière Gold Beach, le village d'Arromanches est libéré en soirée. Les unités avancées sont dans les faubourgs de Bayeux. Les armées, épuisées, ont cessé de combattre, mais les avions alliés larguent des bombes

éclairantes pour surveiller les manœuvres allemandes. Eisenhower et ses généraux respirent : ils ont réussi à prendre pied sur les plages des cinq secteurs. La plupart des sorties sont dégagées, permettant d'évacuer vers l'intérieur hommes et matériel pendant que le déferlement se poursuit.

Ce soir-là, 132 000 soldats ont déjà débarqué. De quoi être optimiste. D'autant que les pertes sont bien inférieures aux prévisions : Américains, Britanniques et Canadiens cumulent 10 000 morts, disparus et blessés quand l'état-major en attendait 25 000. Bien sûr, il y a eu de la casse : la 101^e division américaine a perdu 10 % de ses 6 000 hommes, et seuls 2 500 des rescapés sont parvenus pour l'heure à se regrouper. Mais ces troupes aéroportées ont été décisives. Et, avec l'hécatombe d'Omaha, on ne compte «que» 5 000 morts sur les plages : c'est moins de 3 % des effectifs débarqués. La troupe est soulagée. On se congratule. Les Allemands, eux, auraient eu 4 000 tués dans la journée. Signe de confiance de l'état-major allié : à 21 h 30, le général Montgomery, commandant en chef des troupes terrestres, embarque à Portsmouth pour rejoindre la France.

Tout ne sera pas simple pour autant. Si les Alliés ont bien pris pied sur la «forteresse Europe», ils vont souffrir pour y avancer. La bataille de Normandie sera meurtrière et traumatisante. Mais le 21 août, elle s'achèvera par la défaite allemande de Falaise. Pour le «Reich millénaire», la fin est proche. ■

BALTHAZAR GIBIAT ET JEAN-MARIE BRETAGNE

L'OFFENSIVE



La plus grande opération d'invasion de l'Histoire débute dans la nuit du 6 juin 1944, lorsque 21 000 parachutistes sont largués dans le bocage afin de sécuriser les zones du Débarquement. A l'aube, les navires pilonnent la côte. Puis des barges déposent 132 000 hommes et des milliers de tonnes de matériel. Ils sont chargés d'anéantir les points de résistance allemands et d'aménager sur la plage des voies car-

rossables pour faire avancer troupes et véhicules. Ensuite, ils établiront la liaison avec les unités parachutistes... Cette manœuvre se déroule toute la journée et, au soir du 6 juin, l'état-major est satisfait : alors qu'il prévoyait 25 000 victimes, on n'en compte que 10 000.

Quant aux défenses allemandes, elles sont réduites au silence. Mais tout n'est pas parfait. Parmi les objectifs alliés figuraient, pour le premier jour,

la constitution d'une seule tête de pont (reliant les plages entre elles), ainsi que la prise de Caen et Bayeux. Or, si les Alliés, en fin de journée, occupent une ligne morcelée de 90 kilomètres, des brèches subsistent : il faudra attendre le 13 juin pour présenter un front uni. A J+1, les Britanniques prennent Bayeux, mais les Allemands tiennent Caen, qui tombera au bout de quatre offensives. Six semaines après la date prévue...

UTAH : OBJECTIF COTENTIN

LONGUEUR : 5 kilomètres.

COMMANDEMENT : général Barton
(Etats-Unis).

PERTES : 200 soldats (morts, disparus ou prisonniers).

OBJECTIFS DU JOUR : rejoindre les troupes parachutées près de Sainte-Mère-Eglise et préparer la remontée vers Cherbourg, dans le Cotentin. Sécuriser Utah Beach afin de disposer d'une base de repli au cas où la situation tournerait mal sur les plages du Calvados.

6 900 navires, dont
1 200 bâtiments de guerre et
5 700 bâtiments de transport
(dont 4 266 bateaux)

Général Eisenhower

Commandant suprême

Maréchal Tedder

Commandant adjoint

21^e GROUPE D'ARMÉE

Général Montgomery

Commandant en chef

des Forces terrestres alliées

2^e ARMÉE BRITANNIQUE

Général Dempsey

30^e CORPS BRITANNIQUE



25 000 hommes

1^{er} CORPS BRITANNIQUE



28 850 hommes



21 400 hommes

GOLD

JUNO

SWORD

Baie de la Seine

Villerville

Trouville

Deauville

Villers-sur-Mer

Houlgate

Dives-sur-Mer

Bayeux

Tilly-sur-Seulles

Martragny



Courseilles-sur-Mer

Asnelles



Mont-Fleury



Creully



Esquay



Longues-sur-Mer



Arromanches



716^e DI

Courseilles-sur-Mer

Saint-Aubin-sur-Mer

Langueux

Luc-sur-Mer

Lion-sur-Mer

Riva-Bella

Rade de Caen

Merlieu

Ouistreham

Pegasus Bridge

Biéville

Ranville

Varaville

Robehomme

Troarn

Dive

Cabourg

Dives-sur-Mer

Houlgate

Villerville

Trouville

Deauville

Villerville

711^e DI

21^e PZD

21^e PZD

12^e SS PZD

OMAHA : LA SANGLANTE

LONGUEUR : 6 kilomètres.
COMMANDEMENT : général Gerhardt (Etats-Unis).
PERTES : 3 000 soldats.
OBJECTIFS DU JOUR J : s'emparer de trois villages stratégiques, Verville-sur-Mer, Saint-Laurent-sur-Mer et Colleville-sur-Mer. Rejoindre les rangers de la pointe du Hoc vers la plage d'Utah et réaliser la jonction avec les Britanniques. Couper la route entre Bayeux et Isigny-sur-Mer.

GOLD : FUTUR PORT ALLIÉ

LONGUEUR : 5 kilomètres.
COMMANDEMENT : général Graham (Grande-Bretagne).
PERTES : 413 soldats.
OBJECTIFS DU JOUR J : s'établir sur les falaises d'Arromanches et s'emparer de la ville afin d'y construire ensuite le premier «Mulberry» (port artificiel) capable d'accueillir l'armada alliée. S'emparer de la batterie d'artillerie de Longues-sur-Mer, ainsi que des villes de Bayeux et de Port-en-Bessin.

JUNO : LA REVANCHE

LONGUEUR : 10 kilomètres.
COMMANDEMENT : général Keller (Canada).
PERTES : 1 150 soldats.
OBJECTIFS DU JOUR J : couper la route nationale qui relie Caen à Bayeux. S'emparer de l'aéroport de Caen-Carpiquet. Mais l'objectif des troupes canadiennes est aussi symbolique : venger les compatriotes tombés lors du débarquement de Dieppe en août 1942, qui s'était soldé par un échec.

SWORD : LA ROUTE VERS CAEN

LONGUEUR : 8 kilomètres.
COMMANDEMENT : général Rennie (Grande-Bretagne) qui a intégré à ses troupes les 177 Français du commando Kieffer.
EFFECTIF : 630 soldats.
OBJECTIFS DU JOUR J : ouvrir la voie sur le petit port de Ouistreham et partir à la rescoussure de la 6^e division aéroportée près de Ranville. S'emparer en fin de journée de la ville de Caen : l'un des objectifs les plus ambitieux du D-Day.

ET À BERLIN, HITLER N'A PEUR DE RIEN...

Pressentant dès la mi-juin 1944 la catastrophe finale, Rommel demande au Führer d'arrêter la guerre. Mais ce dernier ne jure que par sa nouvelle arme fatale : le V1.

Alors que les combats font rage sur les plages de Normandie, tout semble si calme au chalet du Berghof, à 1 000 kilomètres de là. Dans la résidence secondaire d'Hitler, au cœur des Alpes bavaroises, personne n'ose réveiller le Führer pour le mettre au courant de la catastrophe. Il faudra bien lui annoncer la nouvelle, et chacun s'attend à un cataclysme, à une de ces crises de colère dont il est coutumier. Mais, surprise ! Quand enfin il ouvre les yeux, un peu après 9 heures, et qu'il est mis au courant, Hitler reste détendu, presque impassible. Pour lui, il s'agit forcément d'une diversion avant le «vrai» débarquement qui devrait avoir lieu dans le Pas-de-Calais... A 11 heures, au château de Klessheim, près de Salzbourg, où il reçoit le Premier ministre de Hongrie, il paraît même à Goebbels «extraordinairement joyeux», comme ce dernier le relatera dans son journal. Il est assuré d'anéantir les soldats débarqués. En fin d'après-midi, il donne l'autorisation de retirer deux divisions blindées aux troupes allemandes massées entre le Havre et Dunkerque – là où elles sont les plus nombreuses – pour les envoyer en Normandie. Sa consigne, datée du 6 juin, à 16 h 55, restera célèbre : «[...] la plage devra être nettoyée cette nuit au plus tard.» Il ne se doute pas qu'à la même heure, les Alliés ont déjà, sur la côte normande, trois solides têtes de pont. Sur place, le général Max Pemsel, à qui Rommel communique l'ordre d'Hitler, répond sèchement : «C'est impossible !»

Pour les combattants allemands, dès le troisième jour, l'issue de la bataille de Normandie ne fait plus de doute : «A dater du 9 juin, l'initiative appartient aux Alliés», se souviendra le général Speidel, chef d'état-major de Rommel qui a déjà compris que le Mur de l'Atlantique, tant célébré par la propagande, a été enfoncé. Sur place, le maréchal von Rundstedt, commandant en chef du front Ouest, et le maréchal Rommel, commandant du groupe d'armée B (les troupes basées entre la Hollande et la Loire), jugent alors qu'il faut rapidement changer de stratégie. Et décident de convaincre Hitler. Une rencontre est organisée le 17 juin à Margival, au nord de Soissons, dans le blockhaus qu'il a fait construire en 1940, en prévision de l'invasion de l'Angleterre. Il l'a rejoint le jour-même depuis Berchtesgaden, après une halte à Metz. Le Führer n'a déjà plus la mine réjouie qu'il avait dix jours plus tôt au Berghof. Il est pâle, l'air de n'avoir pas dormi, jouant nerveusement avec ses lunettes. Assis, voûté,

devant les maréchaux debout, Hitler leur reproche d'une voix forte le succès du débarquement allié et leur en impute la faute. Rommel, «avec une franchise impitoyable» (selon les termes de Speidel), fait observer que la lutte est sans espoir contre la supériorité alliée dans les airs, sur terre et sur mer. Selon lui, il faut renoncer à l'idée absurde de tenir chaque pouce de terrain pour rejeter les Alliés à la mer. Le maréchal propose alors de se retirer «hors de portée des canons de la flotte ennemie», d'éloigner les blindés du front pour les reformer en vue d'une bataille ultérieure. Peine perdue : Hitler ne veut pas entendre parler de repli. Pour lui, les soldats allemands ne doivent pas céder un pouce de terrain. Il en est persuadé : la nouvelle arme V1 (V comme *Vergeltung*, c'est-à-dire «représailles») lancée pour la première fois, la veille, sur Londres, «sera décisive contre la Grande-Bretagne... et amènera les Anglais à demander la paix». Mais Rommel n'y croit pas. Il prédit que le front allemand de Normandie va s'effondrer et qu'on ne pourra s'opposer à une percée alliée vers l'Allemagne.

Un des V1 lancé sur Londres dévie de sa trajectoire et tombe près d'un blockhaus où se trouve le Führer

Celui que l'on surnomme «le renard du désert» depuis ses exploits en Afrique du Nord n'est guère plus optimiste pour ce qui est de tenir sur le front russe. Il fait remarquer l'isolement politique absolu dans lequel se trouve le Reich et ose briser le plus grand des tabous : selon lui, l'Allemagne doit mettre un terme à la guerre. Hitler le coupe brutalement : «Ne vous préoccuez donc pas du cours futur de la guerre, mais plutôt de votre propre front d'invasion !» Sept heures de discussion, de hurlements, pour rien... Hitler accepte malgré tout, et avec réticence, de se rendre le surlendemain au quartier général de Rommel, à la Roche-Guyon, pour s'entretenir avec les généraux des opérations en cours en Normandie. Mais ce voyage n'aura jamais lieu.

Ce même 17 juin au soir, un V1, que l'on vient de lancer vers Londres, dévie de sa trajectoire et s'écrase près de Margival, à proximité du blockhaus où se trouve le Führer. Personne n'est tué ni blessé, mais Hitler en est tellement choqué qu'il rentre immédiatement en Allemagne. L'«arme miracle» du III^e Reich, celle qui devait permettre de gagner la guerre, vient de connaître son premier raté... Hitler n'en démord pourtant pas. Il faut jouer la montre jusqu'à ce que



Ulstein Bild/AKG

Le matin du 6 juin 1944, Hitler vient d'apprendre que les troupes alliées ont débarqué en Normandie... Il analyse la situation aux côtés du Premier ministre hongrois Döme Sztójay (assis) et de dignitaires nazis, notamment Hermann Göring (avec un manteau clair).

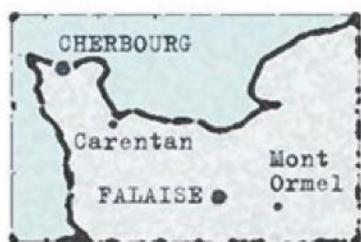
les V1 soient véritablement au point. L'effort de guerre doit se poursuivre afin que des revers, ou au moins l'enlisement, amènent les Alliés à rechercher une issue négociée. Une rupture se produira forcément entre l'Est et l'Ouest. Elle permettra alors à l'Allemagne, avec l'aide occidentale, de se retourner contre l'ennemi commun : le communisme soviétique. Hitler a raison de penser que l'alliance «contre-nature» des Occidentaux et des Soviétiques prendra fin un jour. Mais il oublie qu'ils ont, avant, à réaliser un objectif commun : l'élimination du régime nazi, irrévocablement décidée à Moscou, Londres et Washington...

Cette erreur de jugement, quelques hommes au sommet de l'Etat et de l'armée la relèvent avec une angoisse que décuple l'offensive soviétique lancée le 20 juin. Les lignes allemandes sont enfoncées. Le 4 juillet, les Russes pénètrent en Pologne et marchent sur la Prusse orientale. La nécessité d'envoyer de nouvelles troupes pour défendre le Reich à l'est compromet un peu plus la défense allemande à l'ouest, en la privant de renforts. Le 29 juin, alors que Cherbourg tombe aux mains des Alliés, Rundstedt et Rommel accourent au Berghof et demandent de nouveau à Hitler de mettre un terme à la guerre. De nouveau, le Führer agite l'argument des V1 et se perd, dit Speidel, «dans des digressions invraisemblables». Agacé, il relève Rundstedt de ses fonctions et le remplace par le maréchal von Kluge. De retour en France, le 15 juillet, ayant envoyé à Hitler une ultime et lucide semonce, Rommel confie à son chef d'état-major : «Je lui ai donné sa dernière chance. S'il ne la saisit pas, nous agirons.» Une phrase lourde d'ambiguïté... Ce «nous» désigne une nébuleuse d'opposants auquel le maréchal aurait promis d'apporter son soutien prestigieux. Préparée de longue date, l'opération Walkyrie regroupe des militaires et des civils de toute obédience, résolus à sauver ce qui peut l'être encore. L'Alle-

magne, selon eux, ne doit pas attendre que ses vainqueurs la débarrassent d'Hitler. Elle doit s'en charger elle-même, afin d'affronter avec honneur une défaite inéluctable. Le chef de ces conspirateurs, le colonel Klaus von Stauffenberg, un nazi repenti, a sur ses complices l'avantage d'être en contact direct avec Hitler. Stauffenberg est l'un des responsables de l'armée de réserve et, à ce titre, régulièrement convoqué par le Führer. Le 20 juillet, à 12 h 30, il profite de cette proximité. Au quartier général d'Hitler, à Rastenburg, en Prusse orientale, le Führer tient une réunion avec une vingtaine d'officiers. Stauffenberg dissimule une bombe à retardement sous la table et sort de la pièce. La bombe explose... mais Hitler s'en tire avec de légères blessures. Sept cents officiers sont arrêtés, 110 exécutés, Stauffenberg est abattu le soir même. Quant à Von Kluge et Rommel, qui n'ont pourtant pas participé directement à l'attentat, ils sont poussés au suicide.

«Il a fallu une bombe sous son cul pour faire entendre raison à Hitler», grommelle Goebbels, grand bénéficiaire de l'attentat manqué, au même titre que les plus ardents défenseurs du Führer (Himmler, Bormann, Speer) et les tenants d'une guerre totale. Et pourtant, sur le front de l'Ouest, la situation est plus que jamais périlleuse pour le Reich : la prise d'Avranches termine la bataille de Normandie et ouvre aux Alliés la route de Paris. Les fronts se rapprochent. Ce mois d'août, Speer demande à Hitler de lui décrire l'espace qu'il considère comme «celui qu'il faudra défendre à tout prix en Europe pour la durée de la guerre». Le Führer lui avoue pour la première fois qu'il faut sans doute renoncer aux «fantasmes des années 1940 et 1941», c'est-à-dire à l'Allemagne de l'Atlantique à l'Oural. Comme si, deux mois après, il commençait enfin à comprendre que le Débarquement avait changé le cours de la guerre. ■

JEAN-BAPTISTE MICHEL



DEUX VERROUS STRATÉGIQUES SUR LA ROUTE DES ALLIÉS

CHERBOURG UN PORT VITAL POUR LE RAVITAILLEMENT

Les Américains prennent cette place forte entre les 22 et 26 juin 1944. Mais ils mettront des semaines à réparer ses installations portuaires, sabotées par les Allemands...

Dans le plan de bataille allié, la Normandie n'est qu'une première étape. Elle constitue un marchepied, une base arrière solide depuis laquelle les Alliés vont pouvoir libérer la France, la Belgique et la Hollande puis entrer en Allemagne et, comme le disait Winston Churchill, «serrer la main des Russes, mais le plus à l'est possible.» Dans cette optique, pour pouvoir développer leur stratégie, il leur est indispensable de mettre la main sur un port en eaux profondes – lui seul leur permettra d'approvisionner durablement leurs troupes depuis l'Angleterre. Or, conquérir une telle base depuis la mer est une mission quasi impossible. Dans l'histoire militaire, les ports de grande envergure sont, le plus souvent, tombés grâce à des offensives menées depuis l'intérieur des terres, là où leurs défenses sont moindres. C'est notamment comme cela que Hong Kong et Singapour sont tombés aux mains des Japonais, à la fin 1941 et au début 1942. À l'inverse, en août 1942, la maxime de l'amiral Nelson selon laquelle «le marin qui veut combattre une forteresse est un fou» s'est encore vérifiée. Ce mois-là, une division canadienne a tenté de s'emparer du port de Dieppe par la mer et a lamentablement échoué, en perdant de très nombreux hommes. Cette opération surnommée «Jubilee» a été un fiasco complet – raison peut-être pour laquelle l'Histoire n'en a guère gardé la trace.

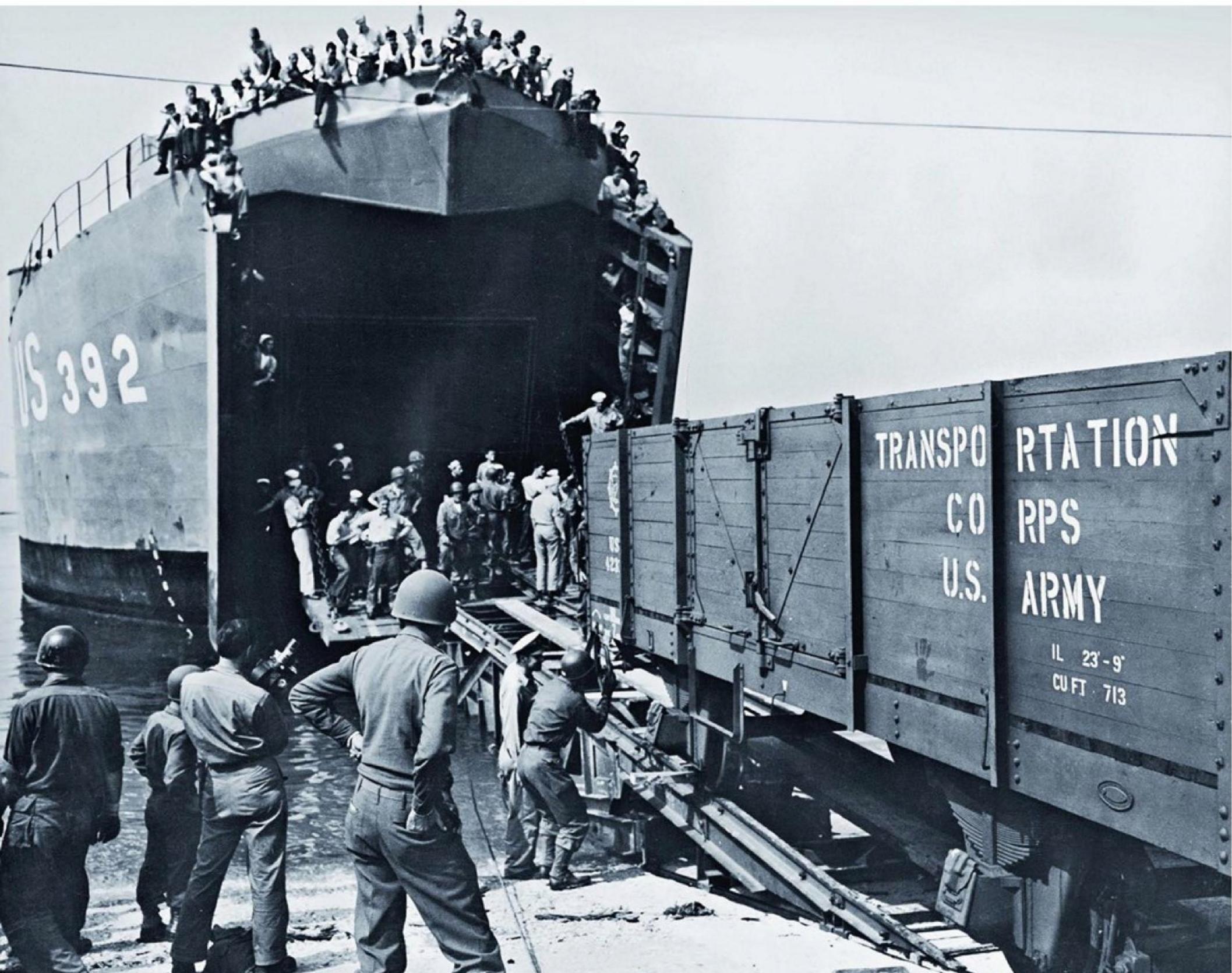
Les Alliés cherchent donc une solution à ce problème qui paraît insoluble : pour qu'une offensive se développe, il faut qu'ils disposent d'un port en terre française, mais ils ne peuvent s'en emparer que de l'intérieur – une fois donc l'offensive déployée. La première solution est technique : elle repose sur les Mulberries, ces ports artificiels et préfabriqués qu'ils vont installer au large d'Arromanches et de

Saint-Laurent-sur-Mer. Grâce à eux, les Alliés pourront lancer leurs premières forces. Ensuite, ils seront en mesure de conquérir, depuis la terre ferme, une base navale importante, dans laquelle ils débarqueront le matériel, les renforts et le carburant nécessaire à leur offensive. Les Alliés ont choisi leur cible : c'est Cherbourg, un port de commerce et militaire de tout premier ordre. Dans leurs plans, il doit tomber dans les quinze jours suivant le Débarquement.

Pour cela, il faut établir un cordon de troupes à la base du Cotentin. Elles empêcheront les forces allemandes de refluer vers Cherbourg. Ainsi isolée, la ville sera une proie plus facile pour les soldats américains. Cette mission, consistant à établir une barrière de sécurité, est confiée au 7^e corps du général Collins, constitué de troupes débarquées sur la plage d'Utah auxquelles se sont joints des parachutistes des 82^e et 101^e divisions aéroportées, largués autour de Sainte-Mère-Eglise.

La ville est défendue par de nombreuses fortifications hérissées de mitrailleuses et de pièces d'artillerie

Joseph Lawton Collins est un officier expérimenté, surnommé «Lightning Joe» (Joe l'éclair). Avec ses soldats, il s'élance depuis la ville de Carentan, libérée peu après le Débarquement, vers l'ouest, franchissant le Merderet et la Douve, deux cours d'eau entourés de zones que les Allemands ont inondées pour tenter de ralentir la progression ennemie. Le 18 juin, non loin de Barneville, l'artillerie de Collins surprend une colonne allemande composée de troupes qui tentaient de s'échapper. Celle-ci est anéantie. Bientôt, de Barneville à Isigny, le cordon sanitaire, formé par la 90^e division d'infanterie et par les 82^e et 101^e divisions aéroportées, est solide et le Cotentin est isolé du reste de la Normandie. Collins peut alors mener la seconde étape de



Ullstein Bild/AKG-Images

Les premiers convois arrivent. Le 16 juillet 1944, quatre cargos de la flotte américaine, des Liberty Ships, peuvent enfin décharger leur cargaison dans le port.

son plan avec d'autres soldats : foncer vers Cherbourg avec les 4^e, 9^e et 79^e divisions d'infanterie US, ne rencontrant qu'une faible opposition, du côté de Montebourg. Le 20 juin, les alentours de Cherbourg sont bouclés. La ville est défendue par de nombreux bunkers, casemates et fortifications hérissés de mitrailleuses et de pièces d'artillerie. Le fort du Roule est la pièce maîtresse du dispositif, quand bien même il a pour première mission de défendre, de l'autre côté, les abords maritimes.

Face aux Américains se dressent les troupes du général von Schlieben, composées en majeure partie des 709^e et 243^e divisions d'infanterie, repliées dans Cherbourg. Elles regroupent des soldats âgés et des hommes enrôlés de force, ou qui ont préféré endosser l'uniforme allemand plutôt que de mourir de faim dans des camps de prisonniers. Ils sont polonais, russes ou italiens et d'une loyauté douteuse. Von Schlieben dira après coup : «J'avais toujours douté que l'on puisse combattre des Américains, en France, avec des Russes et des Polonais sous uniforme allemand.» Ce général est chargé, selon les directives habituelles du

Führer, de se battre «jusqu'au dernier homme.» Au total, il dispose de 21 000 soldats et auxiliaires pour défendre la ville. Le 22 juin, le général Collins lance un assaut contre Cherbourg, engageant toutes ses troupes. Avec ses divisions de fortune, von Schlieben se défend pied à pied. Cependant, lentement mais sûrement, les Américains progressent. Les fantassins s'enfoncent sur près d'un kilomètre en une journée de combat. Il apparaît vite que les Allemands ne seront pas de taille à lutter longtemps. Von Schlieben, qui en a bien conscience, en fait part à Rommel et à Hitler. Il compte déjà près de 2 000 blessés dont il a le plus grand mal à s'occuper.

Au soir du 25 juin, les soldats de la 79^e division d'infanterie américaine parviennent à s'emparer du fort du Roule. Pour von Schlieben, la messe est dite. Ignorant les imprécations de ses supérieurs, il décide de capituler le 26 juin, tandis que les soldats américains de la 9^e division s'assurent le contrôle de la ville sans y rencontrer de réelle résistance. Mais un spectacle de désolation les attend. Pendant qu'ils étaient assiégés, les Allemands ont anéanti ***

••• les infrastructures portuaires de Cherbourg. Les centrales électriques alimentant les installations ont été détruites, les grues jetées dans le port, les portes des écluses dynamitées, la digue de Cherbourg crevée en plusieurs endroits. Et des navires ont été coulés dans les chenaux, après avoir été minés. Les Alliés se sont emparés de Cherbourg ? Grand bien leur fasse : le port est inutilisable !

Bien entendu, ils avaient anticipé pareilles destructions. Des équipes de plongeurs s'entraînaient depuis près d'un an dans la Tamise au périlleux exercice du déminage sous-marin. Mais l'ampleur des destructions est colossale. Au total, près de 50 navires sont coulés dans le port. Au cours des opérations de déminage qui vont se dérouler durant plusieurs mois, près de 200 mines sauteront, coulant une dizaine d'embarcations et provoquant une centaine de morts chez les marins et les hommes du génie.

Entre-temps, la situation logistique des Alliés a connu une autre mauvaise fortune. Le 19 juin, la veille de l'encerclement de Cherbourg, une tempête s'est déchaînée

hommes sont débarqués sur la plage d'Omaha, tandis que près de 100 000 blessés en sont évacués. Au total, elle reçoit quotidiennement 2 000 tonnes de matériel de plus que ce qu'espéraient débarquer les Américains à Cherbourg par jour (8 000 tonnes) dans les premières semaines suivant le jour J.

A Cherbourg, malgré tout, le trafic reprend le 4 juillet et s'intensifie à partir de la fin de ce mois. La digue principale est réparée et cinq quais de fortune sont installés. Fin octobre, le port reçoit 14 000 tonnes de matériel par jour contre 6 000 avant la guerre, et le tonnage va encore augmenter. Mais il y a mieux. En avril 1942, les Britanniques ont commencé à plancher sur une idée folle : poser un pipeline sous la Manche, qui permettrait aux Alliés, une fois la reconquête du continent entamée, de ravitailler leurs troupes en essence d'une manière bien plus commode qu'en utilisant des pétroliers. Son nom de code est PLUTO, acronyme de «Pipe Line Under The Ocean». Entre le 13 et le 21 août 1944, les tuyaux sont installés sous la Manche, jusqu'à Cherbourg, comme on avait posé les câbles sous-marins de téléphonie et de télégraphie à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e. Une fois le pipeline opérationnel, il distribuera près de 4 millions de litres de carburant par jour jusqu'au terme de la guerre (il sera démantelé fin 1945). L'essence et le matériel arrivant désormais à Cherbourg, il convient de les convoyer aux troupes de première ligne. Cela se fera via le «Red Ball Express», comme l'on surnommé les Américains. Il s'agit d'un itinéraire routier qui relie Cherbourg à Chartres et qui va être désormais réservé aux véhicules militaires, pour leur permettre de fournir les armes et tout le nécessaire aux offensives des Alliés.

Le rôle de Cherbourg déclinera à partir de la mi-novembre 1944 au profit du port d'Anvers

Litinéraire de retour, pour les camions vides, emprunte une autre route, plus au sud. Sur le principe, le «Red Ball Express» est une redite de la Voie sacrée qui alimentait Verdun en 1916 : un flux ininterrompu de camions (près de 6 000 en tout), circulant de jour comme de nuit, sur un itinéraire ultrabalisé. Les convois, composés de cinq camions, ne doivent jamais s'arrêter. Si un véhicule tombe en panne, il est laissé sur le côté. Une des équipes de dépannage, disposées tous les 50 kilomètres, viendra le réparer, et, une fois en état de marche, il se glissera dans le premier convoi venu. Au total, les conducteurs du «Red Ball Express» (des soldats noirs pour les trois quarts d'entre eux) transporteront ainsi plus de 400 000 tonnes de matériel depuis la Normandie.

Cet immense trafic va durer du mois d'août 1944 jusqu'à la mi-novembre de la même année. Après, le rôle de Cherbourg déclinera, date à laquelle les Alliés s'empareront du port d'Anvers pour ravitailler leur armée. Les troupes américaines resteront cependant sur place jusqu'au début de l'année 1946. Les rapports entre les civils et ces nouveaux «occupants» ne seront pas toujours des plus harmonieux. Entre la Libération et le départ des troupes américaines, quelques mois après la signature de l'armistice, on recense de nombreux pillages, des meurtres et des viols, souvent commis en bande par des soldats alcoolisés, faits qui seront occultés des années durant et sur lesquels les historiens tentent aujourd'hui encore, avec difficulté, de faire toute la lumière.

ANTOINE BOURGUILLEAU



AKG-Images

Lors des batailles à Cherbourg et dans le nord du Cotentin, près de 39 000 soldats du Reich se rendent aux forces alliées.

dans la Manche. Le port artificiel déployé par les Américains au large de Saint-Laurent-sur-Mer est si endommagé qu'il en devient presque inutilisable (cependant, celui des Britanniques à Arromanches tient bon). Les Alliés se retrouvent devant un problème critique. Durant quatre jours de tempête, ce sont six divisions qui se voient retardées, en plus du matériel qui n'arrive pas. Il est alors décidé qu'Omaha Beach continuera d'accueillir troupes et matériel, par le biais de barges, qui débarqueront directement sur la plage. Celle-ci, en somme, servira de port de fortune. Etonnamment, ce système improvisé va s'avérer aussi efficace que les Mulberries. Au cours des cent jours qui suivent le Débarquement, on estime qu'un million de tonnes de matériel, 100 000 véhicules et plus de 500 000

FALAISE LE PIÈGE SE REFERME SUR LES ALLEMANDS

Du 19 au 21 août 1944, une division de blindés polonais bloque le repli des armées d'Hitler. Pour les soldats de la Wehrmacht, la bataille de Normandie est perdue.



BCA/Rue des Archives

Les unités canadiennes, anglaises, américaines et polonaises ont pris les soldats allemands en tenaille. Ici, ce blessé canadien est soigné par un médecin.

Al'est de la plaine d'Argentan commencent le pays d'Auge et ses collines verdoyantes. Là, au bord de la Dives, une hauteur domine toutes les autres : le mont Ormel. C'est depuis son sommet que, en août 1944, 1 500 soldats alliés ont tenté, durant trois jours, de barrer la route à 100 000 Allemands en fuite. Ce fut l'épisode le plus sanglant de la Bataille de Normandie. Tout commence le 7 août. Sur ordre d'Hitler, les soldats allemands, qui semblaient inexorablement repoussés par les forces alliées, lancent une contre-offensive. La septième armée du Reich s'enfonce alors d'une dizaine de kilomètres dans le dispositif adverse, sans réussir à percer ses lignes. Les Alliés savent que cette attaque peut leur être fatale. Mais en faisant pivoter les forces américaines vers le nord en direction d'Argentan et en lançant les troupes canadiennes vers la ville de Falaise, ils pourraient prendre les Allemands en étau.

Le 13 août, les généraux Patton (Etats-Unis) et Cedar (Canada) ont amorcé, chacun de son côté, le mouvement d'enveloppement de l'armée ennemie, et ils ne sont plus qu'à

30 kilomètres l'un de l'autre. Mais les hésitations de l'état-major allié retardent la jonction des deux armées. Par dizaines de milliers, les soldats du Reich en profitent pour se glisser dans la brèche. Il est trop tard désormais pour boucler le dispositif sur l'axe Argentan-Falaise. La fermeture de la poche aura lieu plus à l'est, entre les villages de Trun et Chambois. Mais en attendant que ce barrage se mette en place, il faut freiner la fuite des Allemands. Une mission périlleuse, voire impossible... Ce ne sont ni les Américains, ni les Anglais ou les Canadiens qui hériteront de cette lourde tâche, mais les Polonais, soldats oubliés de cette campagne de Normandie. Car depuis la Pologne, envahie par les nazis le 1^{er} septembre 1939, des hommes ont fui pour rejoindre le gouvernement polonais libre à Londres. En 1942, en Ecosse, sous le commandement du général Stanislaw Maczek, ils ont constitué la 1^{re} division blindée polonaise. Ses 15 000 soldats, rattachés au 2^e corps d'armée canadien, ont débarqué sur les côtes normandes en juillet 1944. Ce sont eux qui sont choisis pour stopper la fuite des Allemands. Sur une carte, le général Maczek, qui dirige la division blindée, ●●●

●●● repère le mont Ormel, qui domine la plaine de la Dives. Il la baptise «Maczuga», la «Massue» en polonais. Le couloir de sortie des Allemands, un corridor d'une quinzaine de kilomètres de large, passe des deux côtés du mont. Après s'être frayé un chemin entre les colonnes allemandes, plusieurs divisions polonaises, sous les ordres du lieutenant-colonel Stefanewicz, atteignent le sommet de la colline, le matin du 19 août. Quand la brume se lève, le spectacle qui s'offre à Stefanewicz et à ses hommes a de quoi faire blêmir. Entre les deux tenailles du piège allié, des milliers de véhicules, de chars, de chevaux et de fantassins progressent sous le feu des bombardiers. Ils traversent les champs, se bousculent sur les chemins, plusieurs colonnes avançant de front. Cent mille Allemands en fuite convergent vers le mont Ormel.

Les hommes de Stefanewicz manquent de tout : essence, munitions, eau, nourriture. Le convoi qui devait les ravitailler est tombé dans une embuscade. Malgré tout, ils suivent les ordres de l'état-major : fermer la poche à tout prix et quel qu'en soit le coût. Ils seront, selon les mots du général anglais Montgomery, «le bouchon qui ferme le goulot de la bouteille». Dans la journée du 19, les tirs nourris de l'artillerie polonaise font des ravages dans les colonnes allemandes. Les voies d'accès sont encombrées des débris de la 7^e armée allemande : véhicules carbonisés, cadavres d'hommes et de chevaux mêlés, blessés agonisants. Terrorisés, hébétés, les soldats du Reich errent en tous sens. Par centaines, ils se rendent pour échapper à ce qu'ils appelleront le «couloir de la mort».

Dimanche 20 août. Avant même que le jour se lève sur la plaine de la Dives, les Polonais ont dû repousser quelques attaques menées à la baïonnette. Ils attendent avec impatience les renforts qui doivent arriver dans la journée. Mais en regardant le ciel, très nuageux, ils comprennent que les bombardiers, faute de visibilité, ne pourront pas soutenir leurs défenses. La situation vire au tragique : des divisions allemandes échappées de la poche s'apprêtent à lancer une contre-offensive pour reprendre le mont Ormel et permettre l'évacuation de la 7^e armée. Et les assaillants ne sont pas des tendres : il s'agit de la 2^e SS Panzer division Das Reich, des soldats d'élite, prêts à se sacrifier pour le Führer, ceux-là mêmes qui ont massacré les habitants d'Oradour-sur-Glane deux mois plus tôt. L'attaque débute à 8 heures, par deux assauts simultanés à l'est et à l'ouest. En une heure, ils sont repoussés par la 1^e DB. Les combats ont à peine faibli qu'aussitôt une deuxième offensive s'abat sur les hommes de Stefanewicz. C'est maintenant le 2^e corps de parachutistes qui attaque depuis le sud du mont Ormel. Les canons polonais font un véritable massacre dans les rangs des assaillants. Ceux qui passent le mur de feu donnent l'assaut à l'arme blanche. Pour eux aussi, les munitions sont comptées. Sur l'autre versant, la division Das Reich repart à l'offensive. Concentrés sur leur défense sud, les soldats de Maczek se font déborder. Le manoir de Boisjou, où ils ont établi leur hôpital de campagne et gardent les prisonniers, est pris d'assaut. Blindés et infanterie surgissent

des bois et pilonnent le bâtiment. Les prisonniers affolés courrent se réfugier dans les tranchées de protection où s'entassent déjà des civils qui n'ont pas été évacués. Un blindé réussit une percée et arrive à moins de 100 mètres de l'hôpital... avant d'exploser, touché par un canon antichar. Après ce combat d'apocalypse, les Polonais tiennent toujours le mont Ormel et harcèlent les colonnes qui tentent de fuir par le «couloir de la mort».

Sur tous les flancs, les attaques se succèdent. Les parois les plus abruptes de la colline sont escaladées par des SS qui se hissent à mains nues, s'accrochent aux buissons, sous les tirs des mitrailleuses polonaises. D'autres soldats allemands veulent se rendre, ils agitent des mouchoirs blancs, mais ils sont fauchés... Les tirs ne viennent pas des Polonais, mais des SS eux-mêmes qui refusent la reddition de leurs compatriotes. Le chaos est total, les munitions s'épuisent, il faut que les renforts arrivent au plus vite. Mais toujours rien du côté des Alliés : à l'ouest, les Canadiens sont aux prises avec la 9^e SS Panzer division. De leur côté, les Américains subissent une contre-attaque dans Chambois. Les Polonais de la 1^e DB ne peuvent compter que sur eux-mêmes.

19 heures. La fureur de l'attaque est à son comble. L'ennemi est décidé à reprendre le mont Ormel coûte que coûte. A l'ouest, la colline passe aux Allemands, les Polonais sont désormais directement exposés au feu des canons ennemis. Les assaillants s'engouffrent dans les positions polonaises, grimpent sur les chars Sherman pour jeter des grenades à l'intérieur. Les artilleurs polonais tirent en tous sens. «Je ne comprends plus rien. Où sommes-nous ? Où sont-ils, eux ? En vérité, je sais : eux sont devant. Nous, derrière. Ensuite, c'est le contraire. Partout, des

explosions, et partout du sang», raconte le sous-lieutenant Tadeusz Krzyzaniak dans un témoignage confié au journaliste et historien Eddy Florentin pour son livre *Stalingrad en Normandie* (éd. Presses de la Cité, 1994).

Le sang, la peur, les cris. Et toujours le même mot d'ordre : garder la poche fermée. Faute de renfort, la radio encourage les soldats à distance. Inlassablement, la voix du PC répète : «Vous devez tenir !» Mais comment ? Il y a 700 prisonniers pour 110 Polonais valides, et un millier de blessés qu'on ne peut évacuer. L'odeur des cadavres empuantit l'atmosphère. Dans la soirée, Stefanewicz s'adresse aux siens : «Messieurs, tout est perdu, je ne crois pas que les Canadiens puissent venir à notre secours. Nous n'avons plus que 110 hommes valides. Plus de vivres. Très peu de munitions. Battez-vous quand même ! Cette nuit, nous mourrons pour la Pologne et pour la civilisation !» Personne ne dort. Les SS s'infiltrent dans les lignes et viennent débusquer les Polonais dans leurs trous : «Ils se jettent sur nous en hurlant. Ils n'ont plus de munitions : nous non plus !» relate, toujours dans le livre d'Eddy Florentin, le caporal-chef Jerzy Wozniesko.

Au matin du 21, le cauchemar continue. Avant l'aube, un parachutage de munitions a lieu... mais 4 kilomètres trop à l'ouest. Dans un effort désespéré, les Polonais repoussent les

FAUTE DE MUNITIONS, LES ADVERSAIRES SE BATTENT AU CORPS À CORPS

attaques. Pour économiser les munitions, on laisse les Allemands s'approcher avant de tirer à bout portant. Les SS lancent des attaques suicides. Des lignes entières avancent sur les fusils polonais en chantant *Deutschland über Alles* puis tombent fauchées par les balles. Ils meurent par centaines. A Boisjos, les défenseurs n'ont que des fusils pour lutter contre les chars. «Plus que quatre heures de munitions», entend-on crier dans les rangs. C'est désormais au corps à corps que les adversaires se battent. Des soldats s'écroulent de fatigue. Les autres tiennent, coûte que coûte.

10 h 30. L'espoir ? Les chars canadiens sont à proximité. Mais entre eux et le mont Ormel se trouve un bois grouillant d'Allemands. Un peloton polonais lance alors une

C'est «le début de la fin de la guerre», selon les termes du général Montgomery. Au final, 50 000 Allemands ont été faits prisonniers et 12 000 sont tombés au combat. 40 000 auront réussi à s'échapper du «couloir de la mort», le piège ne s'étant pas refermé assez vite. Un sujet qui restera longtemps polémique chez les Alliés, Eisenhower accusant Montgomery de tergiversations. Le spectacle que découvrent les Canadiens est saisissant. La colline est ravagée, jonchée de débris et de cadavres. Ils y posent un écriteau : «A Polish Battlefield» («un champ de bataille polonais»). «On pouvait avancer sur des centaines de mètres sans interruption, en ne marchant littéralement que sur des chairs mortes et pourrissantes», décrira Eisenhower après s'être rendu sur les lieux. Pendant



Le 21 août 1944, Américains et Canadiens opèrent la jonction, refermant ainsi la poche de Falaise. Mais 40 000 Allemands se sont enfuis de la souricière.

charge à la baïonnette pour déloger l'ennemi. «Naprzód !» («En avant !»). Les balles sifflent autour d'eux. Un lieutenant tombe, atteint à la tête. A travers le bois, la furia polonaise transperce les positions ennemis. Avant de se heurter à une colonne de Sherman canadiens... qui la prend pour cible ! Finalement, les Polonais sont identifiés. Il est midi, la jonction est opérée après trois jours de combat. On rit, on pleure, on s'embrasse, on trinque aussi... «Les soldats racontent de longues histoires en polonais aux Canadiens qui n'en comprennent pas un mot, mais rient quand même aux éclats !» se souvient le Québécois Pierre Sévigny (dans le livre d'Eddy Florentin). La bataille pour la poche de Falaise est terminée.

qu'en Normandie, les soldats polonais deviennent des héros, l'insurrection de leurs compatriotes contre le régime nazi est écrasée à Varsovie dans l'indifférence générale.

Début 1945, Moscou chasse les troupes allemandes de Pologne... mais abat sa main de fer sur le pays. Déchus de leur nationalité par les communistes, car ils n'adhèrent pas au nouveau régime, ces combattants prendront le chemin de l'exil. Et les Alliés refuseront aux survivants de la 1^{re} DB de participer à la parade de la victoire organisée à Londres en 1945 après la capitulation de l'Allemagne nazie. De peur de froisser les Soviétiques. ■

VALÉRIE KUBIAK

L'OFFENSIVE

EN PROVENCE,



L'AUTRE DÉBARQUEMENT



Au matin du 15 août 1944, les troupes alliées, composées pour moitié de soldats français, prennent pied entre Toulon et Cannes. Elles sont chargées de libérer la Provence puis de faire la jonction avec les unités venues de Normandie. L'opération Dragoon est lancée !

Le chasseur est affamé», «Nancy a le torticolis», «le bourdonnement assourdi», «la burette coule». Ce 14 août 1944, à l'écoute de ces messages personnels diffusés par la BBC, les chefs des maquis de Provence comprennent que l'opération de très grande ampleur qu'ils attendent est désormais imminente. Chacune de ces phrases enfantines contient en effet une consigne précise qu'ils doivent répercuter sans délai aux différents groupes de résistants de la région : saboter les voies ferrées et les routes, couper les lignes de télécommunication, paralyser les blindés et enfin déclencher une guérilla généralisée.

Ce que ces combattants de l'ombre ignorent, c'est que l'opération Dragoon (Dragon), dont ils ne connaissent rien, doit débuter dès le 15 août, c'est-à-dire le lendemain. Placé sous le commandement du général américain Alexander Patch, ce nouveau débarquement a été préparé dans le plus grand secret. Malgré l'opposition de Churchill, qui aurait préféré une attaque en Méditerranée orientale, l'invasion de la Provence a été imposée par Roosevelt, avec le soutien de Staline, et élaborée à partir d'octobre 1943.

L'opération Dragoon se veut le complément d'Overlord. Les troupes débarquées en Provence doivent remonter vers la vallée du Rhône pour rejoindre celles arrivées sur les côtes normandes. Les stratégies américains espèrent contraindre ainsi la Wehrmacht à un repli général de ses unités – notamment celles stationnées dans le Sud-Ouest – de peur qu'elles soient encerclées. Mais avant de se mettre en route, les troupes de Dragoon ont à remplir deux objectifs dans le Sud-Est : la prise de la forteresse de Toulon et la libération de Marseille, dont les équipements portuaires sont cruciaux pour l'acheminement du matériel de guerre. Sur un point, Dragoon s'annonce très différent d'Overlord. En effet, cette fois, quatre divisions françaises sont ■■■

**Après Overlord,
les plages du Var**
Des hommes de
la 36^e division
d'infanterie améri-
caine viennent
de débarquer,
le 15 août, sur
la plage du Dra-
mont, à quelques
kilomètres de
Saint-Raphaël.

••• intégrées au dispositif d'attaque. Alors qu'en Normandie, les Américains, les Canadiens et les Anglais fournissaient l'immense majorité des troupes, en Provence, le rapport s'inverse : sur les quelque 500 000 hommes mobilisés, 256 000 sont des Français, commandés par le général Jean de Lattre de Tassigny.

Mais cette armée nationale renaissante, baptisée «département d'armée B» depuis janvier 1944, est un corps hétéroclite qui mêle des soldats aux origines variées et aux engagements diamétralement opposés. Les plus nombreux sont les anciens de l'armée d'Afrique. Stationnée outre-mer, celle-ci a survécu à la débâcle. Majoritairement fidèles à Vichy, ses 127 000

militaires ont d'abord combattu quelques jours, au nom de la politique de Collaboration, les Anglais et les Américains débarqués en Algérie et au Maroc le 8 novembre 1942. Puis, après l'invasion de la zone non-occupée par les Allemands, ils se sont rangés du côté des Alliés jusqu'à devenir «l'épine dorsale de la nouvelle armée de la Libération», comme le résume l'historien Robert Paxton (dans *L'Armée de Vichy*, éd. Tallandier, 2004).

Les 20 000 combattants des Forces françaises libres (FFL) sont l'autre composante majeure de l'armée B. Depuis l'été 1940, à l'appel de de Gaulle, les Français libres ont lutté, seuls ou avec les Britanniques, sur différents théâtres d'opérations, en Afrique orientale, en Afrique du Nord ou au Levant. Parfois même face aux soldats vichystes, comme ce fut le cas en Syrie en juin 1941. Alors, pour bon nombre de FFL, l'armée d'Afrique demeure, malgré son ralliement, un repaire de traîtres. De leur côté, les anciens officiers vichystes nourrissent une certaine jalousie pour ces gaullistes arrogants.

Dans les rangs de l'armée française, on compte 110 000 «indigènes» enrôlés par les FFL en Afrique

Hétérogène, l'armée B l'est aussi parce qu'elle comporte en son sein quelque 110 000 «indigènes», comme on le dit alors. Certains d'entre eux – environ 15 000 – ont été enrôlés par les FFL en Afrique occidentale et en Afrique équatoriale. Mais en grande majorité, ce sont des Maghrébins versés dans l'armée d'Afrique. Enfin, dans les rangs de cette armée nouvelle se côtoient aussi des évadés de France, des Corsos engagés après la libération de leur île en 1943, des républicains espagnols et des anciens des Brigades internationales. Sans oublier quelque 5 000 auxiliaires féminines.

Ce qui unit ces troupes de bric et de broc, en ce débarquement du 15 août 1944, c'est la volonté de libérer le territoire national. Le scénario qui va se mettre en place sur les côtes de Provence ressemble à celui qui s'est déroulé en Normandie. D'abord, dans la nuit, un commando est envoyé pour désarmer une batterie postée au cap Nègre, près du Lavandou, dans le Var. Ce sont des soldats français. Puis, des parachutistes anglais et américains, mais aussi



Adieu à l'ordre ancien. Saint-Tropez est libéré le 15 août, et dès le 16, les soldats français s'attaquent aux symboles de la Collaboration, déboulonnant ici une plaque de rue au nom du maréchal Pétain.

des centaines de canons et de Jeeps, sont largués entre Le Muy et Roquebrune. Quand le jour se lève, les quelque mille navires de l'armada alliée sont en position. Les installations défensives allemandes, préalablement bombardées par plusieurs centaines de bombardiers B-26, sont maintenant sous le feu incessant de 400 canons de marine. En quelques dizaines de minutes, 16 000 obus pleuvent sur la côte. Le débarquement proprement dit débute à 8 heures sur les plages, entre Cavalaire et Anthéor. L'artillerie allemande riposte et coule plusieurs barge de débarquement. Les combats font rage. Mais les soldats du 6^e corps d'armée américain et les éléments de la 1^{re} division blindée

française prennent le dessus presque partout. Tout au long de la journée, les camions amphibiens Duck font la navette entre les barges et les plages. Au soir du 15 août, malgré les 1 000 morts déjà enregistrés dans les rangs alliés, les objectifs dépassent déjà les prévisions : 60 000 hommes, 6 000 véhicules et 50 000 tonnes de fret ont été débarqués.

Le lendemain, à 17 heures, c'est au tour du gros des troupes françaises (1^{re} division des Français libres, 3^e division d'infanterie algérienne, 9^e division d'infanterie coloniale, 4^e division d'infanterie marocaine de montagne, etc.) de prendre pied entre Cavalaire et Saint-Tropez. A peine descendus sur le sable, des soldats s'agenouillent, embrassent le sol et entonnent la Marseillaise. La guerre est pourtant loin d'être terminée. Des avions de la Luftwaffe mitraillent les libérateurs. Toutefois, il faut à peine deux jours aux Franco-américains pour contrôler une zone profonde de 30 kilomètres. A Pampelonne, les unités du génie aménagent en un temps record un aérodrome que le secrétaire d'Etat américain à la Marine, James Forrestal, s'empresse de venir visiter. Plus loin dans l'arrière-pays, les résistants des Forces françaises de l'intérieur (FFI) et ceux de l'Organisation de résistance de l'armée (ORA) sont à pied d'œuvre pour guider les unités blindées américaines de reconnaissance.

Partout, les Allemands sont bousculés. Ils rendent les armes, parfois sans combattre. De Lattre estime qu'il ne faut pas perdre une minute. Il convainc les Américains d'attaquer Toulon par surprise. «Il faut saisir l'adversaire à la gorge et lui donner un coup de poignard dans le flanc», juge le commandant en chef de l'armée B (cité par François Broche dans *L'Armée française sous l'Occupation*, éd. Presses de la Cité, 2003). Le général de Larminat, ancien chef d'état-major des FFL, désormais à la tête du 2^e corps d'armée, et le général de Monsabert, ex-cadre de l'armée d'Afrique, rallié tardivement à de Gaulle, sont chargés de faire tomber la citadelle. Sur place, pas moins de 25 000 soldats allemands et 250 canons attendent les Français de pied ferme. Le 19 août, les spahis algériens partent en reconnaissance. Ils sont guidés par des FFI et des FTP (Francs-tireurs et partisans), armés de fusils et de pistolets-mitrailleurs Sten.

Le lendemain, les tirailleurs algériens, épaulés par les maquisards, contournent la ville par l'ouest. Les affrontements sont d'une rare violence dans les faubourgs. Les avant-gardes françaises s'approchent quand même de l'hôpital Sainte-Anne. Le lieutenant Djebaïli réussit à hisser le drapeau français place de la Liberté. Les combats, auxquels participent largement les tirailleurs sénégalais, prennent encore plus d'une semaine, mais le 27 août, l'amiral Ruhfus commandant la base navale se rend. Avec dix jours d'avance sur le calendrier, Toulon est libéré par l'armée B et les résistants. Une victoire commune que de Lattre juge décisive pour l'avenir : «Elle apporte la promesse», dit-il, de ce qui sera bientôt une nouvelle armée, unissant résistants et soldats...

De son côté, Monsabert n'a pas attendu la chute de Toulon pour foncer vers Marseille. Le plus grand port de toute l'Europe occidentale a des allures de camp retranché, protégé par de puissantes unités défensives installées à Aubagne. Quand le 21 août, les chars français tentent de s'emparer de cette ville, ils sont ainsi sévèrement repoussés par l'artillerie allemande. C'est alors aux «goumiers» (fantassins) marocains de passer à l'action. A la grenade, au couteau et à la baïonnette, ces experts du combat au corps à corps viennent à bout du verrou allemand. Cependant, au centre-ville de Marseille, les résistants sont passés de la guérilla à la guerre ouverte. Dans les rues dévastées par les combats, des voitures équipées de haut-parleurs lancent des appels à l'insurrection.

Le 28 août, à Marseille, les Allemands capitulent après avoir fait sauter plusieurs installations portuaires

Les FFI, les FTP et les combattants des milices socialistes – un millier d'hommes – contrôlent des quartiers entiers où ils ont dressé des barricades. Alors que les Allemands sont toujours là, le préfet est arrêté et l'administration vichyssoise balayée. Le 23 août, les soldats de Monsabert s'emparent des faubourgs nord et est. Les Allemands qui sont retranchés dans les forts Saint-Jean et Saint-Nicolas font pleuvoir des obus sur le quartier de la cathédrale. Sur la Canebière, FFI et soldats allemands échangent des coups de feu.

La colline de Notre-Dame-de-la Garde, qui domine la ville, devient l'objectif prioritaire de Monsabert. Mais la seule voie d'accès, le boulevard Gazzino, est sous la mitraille allemande. La solution vient des FFI. Le 25 août, ils guident les goumiers marocains et les tirailleurs algériens vers la porte cochère d'un immeuble qu'ils connaissent. Et, dissimulé au fond de la cour, un escalier permet de grimper... vers la colline. Quelques heures plus tard, le drapeau tricolore flotte enfin sur la «Bonne Mère». La garnison allemande du parc Borély se rend. Le 28 août, les Allemands capitulent après avoir fait sauter plusieurs installations portuaires. Fort de



Du soleil d'Afrique à celui de Provence. Ces Français du 5^e régiment de chasseurs d'Afrique, membres de l'armée du général de Lattre de Tassigny, patrouillent dans le Var, à bord de leur char léger Stuart.

officiers réguliers voient les maquisards comme des militants révolutionnaires plus que comme des soldats.

«Les résistants s'imaginent volontiers comme une armée de citoyens en armes, sur le modèle des soldats de Valmy sauve la patrie en danger contre les forces de la contre-Révolution, matrice d'une nation régénérée. Dans ces conditions, les intégrer dans la "vieille" armée qui a traversé la III^e République, le désastre de la campagne de France et l'armistice, et qui débarque à peine renouvelée, sur la côte provençale, est d'emblée problématique», explique la chercheuse Claire Miot dans un article consacré à l'armée B (*L'Armée de Lattre de Tassigny, symbole de la reconstitution de l'armée française ?*, sur le site Internet du Centre d'histoire sociale des mondes contemporains). C'est pourtant le pari de de Gaulle et de Lattre. Ce dernier, au long de ces semaines, prend soin de ménager les FFI, ne manquant pas une occasion de rendre un hommage appuyé aux résistants. Fin tacticien, il sait bien qu'il en va de la reconstitution de l'armée française, initiée par de Gaulle. Le 28 août, le chef du Gouvernement provisoire de la République française (GPRF) a annoncé l'intégration des FFI et la dissolution de leurs états-majors. Il s'agit pour de Gaulle d'amalgamer la résistance intérieure à l'armée régulière. La mesure permet d'accroître les effectifs au moment où les soldats d'Afrique noire sont mis au repos, mais elle a aussi pour objet d'encadrer très strictement des milliers de combattants jugés trop proches du parti communiste et d'éliminer ainsi un danger potentiel d'insurrection. Cette décision permet de rallier d'abord les FFI du Sud-Est, avant de voir affluer ceux de tout le pays. Au moment de passer à l'offensive en Alsace et sur le territoire du Reich nazi, 86 000 FFI auront été intégrés à l'armée B – devenue, le 19 septembre 1944, la 1^{re} armée française. Ainsi, de Gaulle réussit son pari de recréer une armée homogène, à partir de composantes diverses et parfois même antagonistes. Un tour de force qui rappelle celui qu'il opère sur le plan civil, en réunissant toutes les composantes politiques de la nation au sein de la Résistance, puis, après la Libération, dans le même gouvernement.

■ JEAN-JACQUES ALLEVI

ces succès fulgurants, de Lattre obtient le 29 août des Américains que son armée puisse participer à la libération de Lyon, la capitale de la Résistance. Comme ils l'ont déjà fait avec les troupes américaines qui sont entrées dans Grenoble dès le 22 août, les FFI accompagnent et appuient solidement les soldats français tout au long de leur progression dans la vallée du Rhône. Leur ardeur impressionne certains officiers, pourtant enclins à douter de l'utilité militaire des résistants. Mais les relations entre les uns et les autres ne sont pas toujours radieuses. Les FFI n'hésitent pas à qualifier de «fasciste» cette armée héritière, pour une bonne part, de celle d'Afrique, qui est venue bien tard au combat contre l'occupant. Et de leur côté, les



26 août 1944. La capitale vient d'être libérée. Des centaines de milliers de Parisiens se pressent sur les Champs-Elysées pour acclamer de Gaulle.

LA LIBÉRATION

Les premières villes de Normandie furent libérées dans les jours qui suivirent l'arrivée des soldats alliés sur les plages, à commencer par Bayeux, le 7 juin 1944. Vinrent ensuite le port de Cherbourg, le 26 juin, Caen, le 20 juillet, Alençon, le 12 août... Puis après la Normandie, les autres régions céderent une à une sous la poussée des troupes victorieuses à partir de la fin août. Partout, les libérateurs furent accueillis en héros (p. 92). La France pouvait enfin se relever. Un homme incarna cette volonté de reconstruction : le général de Gaulle. S'opposant aux Américains qui prévoyaient d'établir leur administration sur le territoire, le chef de la France libre imposa sa voix. Le 3 juin 1944, déjà, depuis Alger, il avait instauré le Gouvernement provisoire de la République française (p. 106).



ENFIN LIBRES !

A l'été 1944, les Allemands refluent vers le Rhin.

Derrière eux, le pays se réveille, les Français laissent éclater leur joie et peuvent enfin penser aux lendemains.

Le récit en images de ces moments d'espoir retrouvé.



DES CONVOIS TANT ATTENDUS

Nous sommes en juin 1944. Quelques jours plus tôt, ces soldats américains ont débarqué sur les plages. Ils progressent maintenant vers l'intérieur du territoire. Après quatre ans d'occupation allemande, les visages s'éclairent à nouveau. Le long des routes, les mêmes scènes d'allégresse se répètent. Mais il ne s'agit souvent que d'une trêve entre deux batailles. La libération de la Normandie ne s'achèvera que le 21 août, laissant un goût amer, avec un grand nombre de villes et de villages détruits et des dizaines de milliers de victimes.

**DE GAULLE
REPREND LA MAIN**

Objectif prioritaire des Alliés, Bayeux est libéré dès le 7 juin. Le 14 juin, le général de Gaulle, de retour d'exil, entre dans la ville aux côtés de Pierre Viénot (à droite), ambassadeur de la France libre auprès du gouvernement britannique. L'accueil est triomphal : des milliers de personnes se pressent sur son passage. Le discours qu'il prononce ce jour-là affirme l'autorité du gouvernement provisoire de la France sur les territoires libérés. Un camouflet pour les Américains qui souhaitaient y établir une administration militaire.





**SUR UN AIR
DE BAL MUSETTE**

Le 26 juin 1944, après trois semaines de combats, les Alliés ont pris Cherbourg, qui est donc le premier port français libéré du joug allemand. Pour fêter cette victoire, un grand bal y est organisé le 14 juillet. Durant les années d'Occupation, les célébrations de la fête nationale étaient interdites. Les soldats de l'armée américaine se mêlent à la foule et dansent avec les Françaises, comme en témoigne ce cliché réalisé par un GI's tandis que la bataille de Normandie fait rage.









PARIS RETROUVE SES COULEURS

Heureuse surprise pour les Parisiens : la première unité alliée à entrer dans la ville sera française !

Après de sévères combats en banlieue, la 2^e division blindée du général Leclerc, constituée entre autres des Espagnols de la «Nueve» (9^e compagnie), arrive aux portes de la capitale dans la soirée du 24 août. Un soutien vital pour la population qui s'est soulevée contre l'occupant dès le 10 août. Le 25 août, à 13 heures, le général Von Choltitz signe la reddition de ses troupes, que Leclerc ira remettre au général de Gaulle, place de l'Etoile.





UNE FÊTE QUI SERA ÉPHÉMÈRE

C'est une foule en liesse qui se rassemble le 26 août 1944 sur les Champs-Elysées pour accueillir le général de Gaulle. Dans toute la capitale, les cloches des églises sonnent à l'unisson. Elles parviennent à peine à couvrir le chant de la *Marseillaise*. Mais la joie sera de courte durée. A 23 heures, les sirènes retentissent. Environ cent cinquante avions de la Luftwaffe sont à l'approche. Ils vont bombarder la ville, qui sera toute la nuit en proie aux flammes. Le bilan sera lourd : 189 morts et 890 blessés.





UN BAISER POUR UNE PROMESSE

Cette étreinte entre une Alsacienne en costume traditionnel et un soldat de la 2^e DB revêt un caractère symbolique. Strasbourg, après avoir subi pendant l'Occupation une politique intensive de germanisation (interdiction de la langue française, enrôlements de force dans la Wehrmacht), revient dans le giron de la patrie le 23 novembre 1944. Quatre ans plus tôt, à Koufra, en Libye, les troupes du général Leclerc avaient prêté serment de ne déposer les armes qu'une fois la capitale alsacienne libérée. Ils ont tenu leur promesse.





SUR LE BANC DES ACCUSÉS

Le procès de Philippe Pétain devant la Haute Cour de Justice de Paris s'ouvre dans un climat électrique le 23 juillet 1945. Accusé de complot contre la France et d'intelligence avec l'ennemi, le maréchal, âgé alors de 89 ans, se contente d'une brève intervention, puis se mure dans le silence, laissant ses trois avocats le défendre (ici, le bâtonnier Fernand Payen). Après un mois d'audience, il sera condamné à mort, peine commuée en détention à perpétuité.



Paolo Verzoni/Agence Vu

L'ENTRETIEN

François Delpla

Cet historien est l'auteur notamment d'*Hitler : 30 janvier 1933, la véritable histoire*, (éditions Pascal Galodé, 2013) et de *Ils ont libéré la France* (éditions Archipel, 2014). Son dernier ouvrage, *Hitler et Pétain* (Nouveau monde Editions), est paru en 2018.

“
**DÈS 1943,
LE PROGRAMME
DE L'APRÈS-GUERRE
ÉTAIT TRACÉ**
”

Qu'allait devenir la France après la Libération ? Un protectorat américain ? Un pays livré au chaos ? Ce spécialiste de la Seconde Guerre mondiale nous raconte comment ces périls furent évités.



GEO Histoire : Pendant la guerre, différentes forces prétendaient représenter la France combattante. Il y avait d'un côté les résistants de l'intérieur et de Londres, derrière de Gaulle, et de l'autre, les hommes de Giraud soutenus par les Américains qui avaient débarqué à Alger. Comment s'est fait l'amalgame entre ces deux courants rivaux ?

François Delpla : En juin 1943, après de longues négociations, de Gaulle et Giraud se sont mis d'accord pour créer le Comité français de Libération nationale (CFLN), composé d'autant de giraudistes que de gaullistes. De Gaulle et Giraud, par ailleurs, en sont co-présidents. Cette instance, représentant le nouvel Etat français, a pour vocation de remplacer Pétain dès la libération du sol national. Mais en quelques semaines, le général de Gaulle va évincer Giraud et s'imposer comme le patron du Comité français de Libération nationale. Pour ce faire, il débauche un certain nombre de personnes venues dans le Comité sous l'égide de Giraud, notamment Jean Monnet, qui tient lieu de ministre de l'Economie dans le CFLN, et Maurice Couve de Murville, qui en est le spécialiste financier.

Le Comité français de Libération nationale ne représente pas seul l'Etat français en devenir. Il est secondé par une assemblée consultative, instituée en septembre 1943, à Alger. Même si, comme son nom l'indique, elle n'a pas de pouvoir de décision, elle a un rôle symbolique très fort car elle est composée, d'une part, d'anciens parlementaires et, d'autre part, de délégués des mouvements de la Résistance. Donc, elle réalise l'union entre la III^e République et les gens qui ont résisté à Pétain. En fait, elle représente la France entière, ou presque : seuls les gens qui ont accompagné pendant toute la guerre le régime de Pétain n'y ont évidemment pas droit de cité.

De Gaulle va apprendre, pour une part, son métier de chef d'Etat en discutant avec cette assemblée, en négociant avec elle. Même s'il a le pouvoir de ne pas tenir compte de ses avis, il s'efforce de le faire, notamment pourachever d'effacer la réputation de général fasciste et cagoulard qu'il a encore auprès du président américain Franklin Roosevelt, notamment parce qu'il n'a jamais été légitimé par des élections.

Les Américains avaient prévu de mettre en place une administration militaire en France

Précisément, en mettant en place ces institutions, de Gaulle cherche-t-il à poser une alternative à une administration américaine de la France après la Libération ?

Certainement. A mesure que le conflit avance, il devient évident que les Américains vont piloter la libération de la France. Et ils ont prévu d'y mettre en place une administration militaire. Ils ont même formé et entraîné des gens pour ça. Dès 1943, des officiers américains francophones sont recrutés pour effectuer des stages, au cours desquels ils vont apprendre, à l'aide des guides Michelin, à devenir sous-préfet de Gap ou de Castelnau-d'Asse. Ça n'est un mystère pour personne. Je ne pense pas que cela enthousiasmait Giraud, mais il n'était pas homme à s'y opposer bec et ongles. En revanche, une fois débarrassé de ce dernier, c'est ce que de Gaulle va faire. En substance, il dit aux Américains : l'administration du pays, ce sont nos affaires de Français et nous sommes assez grands pour nous en occuper. Moi-même, à Alger, comme vous le voyez, je me prépare à y faire face, en recrutant tous les fonctionnaires nécessaires et les compétences adéquates.

En 1943, à Alger, les travaux de l'Assemblée consultative portent sur quoi ?

Sur tout. Cela ressemble autant que possible au travail normal d'un parlement. Ainsi, des projets de lois sont présentés à l'Assemblée consultative, par exemple sur le vote des femmes. Elle en débat et les adopte ou pas, même si, juridiquement, il suffit d'un décret du CFLN pour que ces textes entrent en vigueur. L'Assemblée consultative va continuer ses travaux

en 1944 et même après la Libération. Quand le gouvernement s'installe à Paris juste après le départ des Allemands, au début du mois de septembre 1944, l'Assemblée suit quelques jours plus tard et s'installe au Palais du Luxembourg. Elle s'arrêtera de fonctionner en août 1945.

Le CFLN n'est pas seul à construire l'avenir politique de la France...

Sur le plan intérieur, le Conseil national de la Résistance, qui représente les principaux mouvements (en liaison avec le CFLN), travaille aussi dans ce sens. Lorsqu'il dirigeait le CNR, avant son arrestation, Jean Moulin a mis en place plusieurs comités chargés de faire des propositions pour l'administration et le gouvernement futurs de la France. Il a notamment créé le Comité général d'études, une structure qui comprend des juristes très compétents. Ils vont préparer un grand nombre de propositions, qui se retrouveront dans les cartons du CFLN à Alger. Et qui inspireront aussi le fameux programme du Conseil national de la Résistance, adopté le 15 mars 1944.

Est-ce qu'on peut parler de ce programme ? D'où viennent ses projets, par exemple celui concernant la Sécurité sociale ?

Ce programme est un compromis entre toutes les tendances de la Résistance. C'est ce sur quoi elles ont pu s'accorder. Le poids du parti communiste et des syndicats y est très important. Les groupements de résistance orientés à droite, voire très à droite, sont résignés devant ces mesures, ils ne songent même pas à s'y opposer. Par exemple, tout le monde est bien conscient que la mise en place de la Sécurité sociale s'impose. Un tel type de consensus n'est pas nouveau, car à certains moments, les réformes sont mûres, et tout le monde en a conscience. C'est ainsi, par exemple, que les congés payés ont été votés à l'unanimité en 1936, par la gauche comme par la droite.

•••

••• Et les nationalisations ?

Dans la France résistante, ce sont les socialistes qui y sont favorables, encore plus que les communistes qui jugent cette mesure trop «tiède» puisqu'ils sont pour la révolution. Mais ils s'y rallient. Quant aux forces de droite, elles savent bien que le patronat ne s'est pas très bien conduit pendant la guerre, qu'il a beaucoup collaboré, beaucoup fabriqué d'armes pour les Allemands, donc elles font profil bas. Et puis les nationalisations apparaissent à tous comme un instrument idéal dans la main du futur gouvernement qui aura en charge la reconstruction du pays.

Il existe donc un programme politique conçu dès 1944 et prêt à être appliqué après la Libération. En est-il de même d'un point de vue judiciaire ? Autrement dit, l'épuration a-t-elle aussi été préparée par la France combattante alors même que la guerre n'était pas finie ?

Oui. Son principe a été inscrit noir sur blanc dès le 18 août 1943, dans une première ordonnance du CFLN. Il est ensuite précisé dans une deuxième ordonnance du 26 juin 1944, puis une troisième du 26 août de la même année, au lendemain de la libération de Paris. La première ordonnance met surtout en place un principe. Elle précise qu'il faut poursuivre les gens les plus coupables et qu'il faut le faire dès la Libération, sans tarder. Cette épuration aura pour charge de rendre justice aux particuliers qui ont été dénoncés, arrêtés par des miliciens, exécutés sommairement, etc. Mais au-delà de cette mission, je pense que, dans l'esprit de de Gaulle, il s'agit surtout de condamner Vichy pour intelligence avec l'ennemi. Pour de Gaulle, l'épuration doit avant tout frapper les hommes politiques, et de préférence les plus élevés d'entre eux.

L'idée de limiter l'épuration vise-t-elle à conserver une administration en état de marche, à ne pas la décapiter ?

Bien entendu. De Gaulle ne va pas punir l'administration entière ! D'autant qu'il a souvent donné des directives pour qu'elle reste en place. Il y a un exemple significatif que donne l'historienne Claude d'Abzac dans son livre *L'Armée de l'air des années noires* (éd. Economica, 1998). Il y avait pendant la guerre, sur le terri-

Durant la guerre,
le général de
Gaulle a toujours
joué avec
plusieurs coups
d'avance

toire national, des bases aériennes militaires, qui fonctionnaient sous contrôle allemand, mais avec des officiers français, chargés notamment de faire fonctionner des radars, de prévoir les bombardements... Ces officiers français étaient souvent patriotes et essayaient de savoir ce que de Gaulle attendait d'eux. Et ce dernier leur fit répondre : vous restez en place. Dans l'avenir, j'aurai besoin d'aérodromes qui fonctionnent. Donc, il était interdit à ces gens de prendre le maquis, d'aller faire joujou avec des armes légères, alors qu'ils pouvaient être plus utiles autrement. Et ça, ça valait pour la plupart des fonctionnaires de Vichy. L'idée, c'était : utilisez, dans la mesure de vos moyens, vos postes pour préparer la Libération, poursuivez les résistants le plus mollement possible, mais n'abandonnez pas vos responsabilités pour aller jouer les boy-scouts, ce n'est pas pour ça qu'on a le plus besoin de vous.

Autre mesure importante, préparée longtemps avant la Libération : la création des commissaires de la République. De quoi s'agit-il ?

C'est Michel Debré, alors résistant (et qui deviendra bien plus tard le père de la Constitution de 1958), qui s'est occupé de ça. Pendant la guerre, il fait partie du Comité général d'études initié par Jean Moulin, et il élabore des listes de personnes qui pourront être commissaires de la République, en remplacement des préfets de région institués par Vichy. Il dresse aussi la liste des futurs préfets ou sous-préfets qui seront subordonnés aux commissaires de la République. Bref, il établit tout un organigramme qui est envoyé

ensuite à Alger pour ratification. Et ce travail s'avérera ensuite crucial. Le 14 juin 1944, quand il arrive en Normandie après le Débarquement, de Gaulle visite un certain nombre de villages et de petites villes. Sa visite la plus importante a lieu à Bayeux. Là, tout de suite, à la sous-préfecture de la ville, il installe un commissaire de la République qui remplace le préfet de région de Vichy. Ce commissaire de la République s'appelle François Coulet, c'est un cadre important de la France libre. Dans les jours suivants, les Américains s'aperçoivent que toute la population va voir Coulet et que personne, en revanche, ne s'intéresse au sous-préfet américain, formé au cours d'un stage dans l'Indiana ou l'Illinois !

Ce voyage à Bayeux est très important vis-à-vis des Américains, de Roosevelt. Le 3 juin 1944, trois jours avant le Débarquement, le CFLN a décidé de changer de nom, avec le soutien de l'assemblée consultative. Il s'appelle désormais le GPRF, Gouvernement provisoire de la République française. Mais les trois grands alliés refusent d'abord de reconnaître sa légitimité. Cependant, devant la maîtrise dont fait preuve de Gaulle à partir de la Libération, Roosevelt va changer d'avis. Cette maîtrise s'affirme dans le métier gouvernemental, mais aussi sur les territoires que le général contrôle avec ses commissaires de la République. A ce moment-là, cela deviendrait ridicule de ne pas le reconnaître... Et en octobre 1944, Roosevelt capitule. Il avait juré sur ce qu'il avait de plus sacré que jamais il ne reconnaîtrait un gouvernement français qui ne serait pas démocratiquement élu. C'était sa philosophie, sa ligne de conduite. Mais il finit par admettre la légitimité de de Gaulle.

Dans votre livre, on a le sentiment que de Gaulle prend conscience que la partie est gagnée pour lui à Bayeux, le 14 juin 1944.

Oui, tout à fait. Il pouvait se demander comment il serait accueilli par des populations endoctrinées par Pétain. Or, à Bayeux, l'accueil a été chaleureux.



www.bridgemanimages.com

Janvier 1943, à Casablanca. Roosevelt (au fond à gauche) et Churchill (à droite) préparent l'après-guerre en présence de Giraud et de Gaulle (au premier plan).

Le général De Gaulle lance : la partie est gagnée, on va y arriver...

Oui, il dit au général Béthouart qui l'accompagne : nous avons ici des amis, nous pourrons y prendre notre retraite !

Il avait la hantise d'une administration américaine sur le pays. Craignait-il aussi que les communistes cherchent à le diriger ?

On a souvent avancé qu'il y avait eu une lutte entre de Gaulle et les communistes et qu'il leur avait damé le pion. En fait, je pense qu'on serait plus dans le vrai en disant que de Gaulle voulait lutter contre le désordre, en instituant une administration recon-

nue qui rendrait caduques les autorités issues de la Résistance, tout en leur permettant de se couler dans les institutions nouvelles.

Contrairement à d'autres pays, la France a échappé à la guerre civile après sa libération. Est-ce qu'il y a eu cette inquiétude-là chez de Gaulle ?
Elle a plané, sans doute, mais je ne pense pas que de Gaulle l'ait réellement éprouvée. Il a toujours joué avec plusieurs coups d'avance.

Il y avait quand même des milices patriotiques issues de la clandestinité et qui restaient actives, des

anciens résistants qui se retrouvaient en armes dans le pays...

C'est évident que du désordre, il y en a eu, et des juridictions autoproclamées, des exécutions sommaires, des règlements de compte. C'est inévitable, et c'est une grosse performance qu'il y en ait eu aussi peu, parce qu'il y avait un pouvoir qui était quand même reconnu par l'ensemble des forces politiques, à commencer par le parti communiste. Donc, à partir de ce moment-là, les excités dans leur coin, de quelque idéologie qu'ils se réclament, ne pouvaient pas aller bien loin. ■

**PROPOS RECUEILLIS PAR
JEAN-MARIE BRETAGNE ET CYRIL GUINET**



Chaque année, les commémorations du D-Day attirent les touristes. Ici, en 2014, à Utah Beach, une petite fille habillée à la mode de 1944.

75 ANS APRÈS

Impossible d'oublier l'été 1944 lorsque l'on sillonne la côte normande entre Barfleur et Cabourg. Le paysage reste meurtri par l'empreinte des combats qui s'y sont déroulés : blockhaus à l'abandon, cratères creusés par les bombes, cimetières militaires à perte de vue... (p. 120). Mais les traces les plus vivaces sont inscrites dans la mémoire de ceux qui, enfants, ont vécu ces heures sombres à la Libération. Ils nous racontent leur joie de voir les Alliés débarquer, mais aussi les souffrances dont ils ont été les témoins (p. 112). Leur parole dépeint avec force l'histoire, longtemps occultée, du calvaire des civils dans la région (p. 118). En juin 2019, dans les départements de la Manche et du Calvados, des dizaines de commémorations et d'animations rendront hommage aux acteurs du D-Day (p. 132).

DES CIVILS PRIS AU CŒUR DES COMBATS

Le calvaire des Normands durant la Seconde Guerre mondiale est resté longtemps méconnu. Des témoins nous ont confié leurs souvenirs...

PAR LÉO PAJON ET VALÉRIE KUBIAK (INTERVIEWS) ET OLIVIA GAY (PHOTOS)

HENRI-JEAN RENAUD Sainte-Mère-Eglise

“À 9 ANS, J’AI VU MES PREMIERS CADAVRES”

Le 5 juin, un peu avant minuit, ça frappe à la porte. Un pompier avertit mon père : « Monsieur le maire, il y a le feu derrière l'église. » Il doit aller voir. Nous restons, mes deux frères, ma mère, la bonne et moi à l'abri, dans la partie la plus solide de la maison. Rapidement, des centaines d'avions passent au-dessus de nous dans un incroyable vacarme. Puis il y a des tirs de mitrailleuses très proches.

Avec ma mère, nous récitons en boucle des « Je Vous salue Marie », et entre deux prières, je jette un coup d'œil à la fenêtre. Je vois des parachutes s'ouvrir dans le ciel. A son retour, mon père annonce : « C'est le Débarquement ! » Les parachutistes auraient dû tomber à 2 kilomètres, mais on les a largués chez nous, à Sainte-Mère-Eglise, en pleine garnison ennemie ! Avec la lumière de l'incendie, ils constituaient une cible facile. Les combats, opposant une centaine d'hommes de part et d'autre, ont duré jusqu'à trois heures du matin.

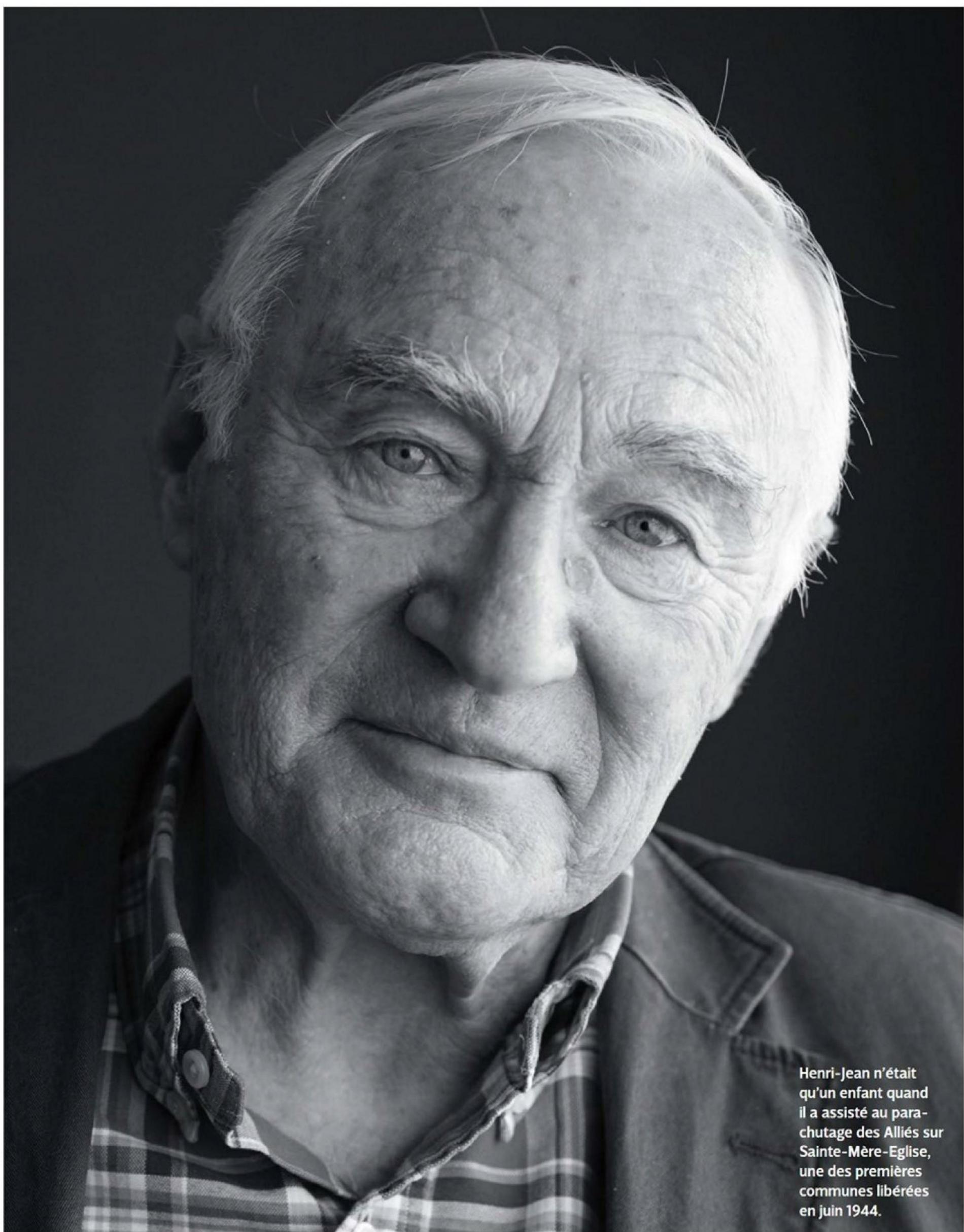
Devant leur maison endommagée lors des combats, Henri-Jean (à gauche) et sa famille partagent un repas avec les libérateurs américains.

Puis le silence est revenu, et nous sommes repartis dormir tant bien que mal. A l'aurore, devant la porte, on voyait des ombres se déplacer. C'était les Américains ! Certains villageois ont sorti des drapeaux français, mais ça n'a pas été l'effusion : les Alliés restaient sur le qui-vive, craignant qu'il y ait des Allemands parmi nous.

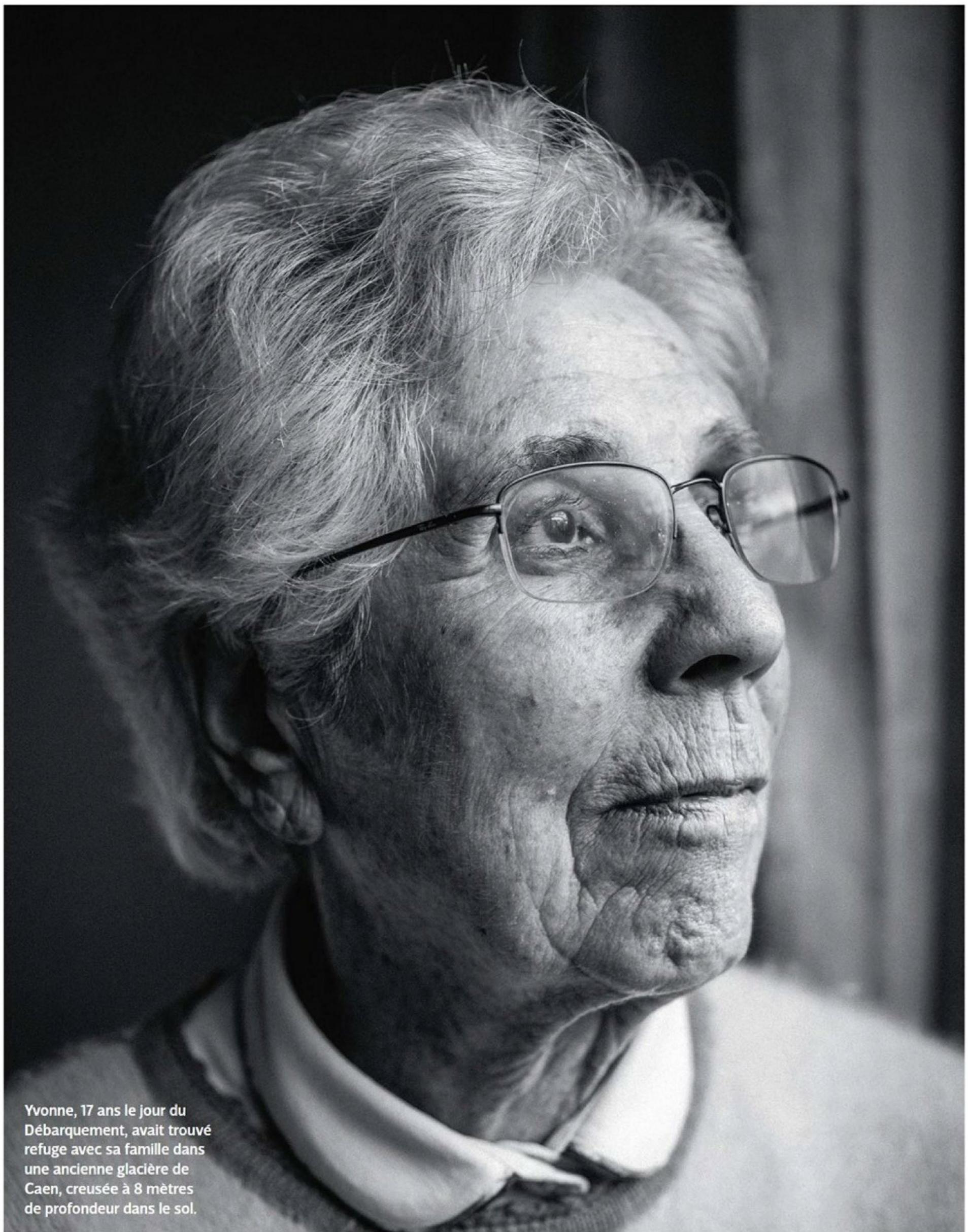
J'ai accompagné mon père jusqu'à une maison incendiée. C'est sur la place, à 9 ans, que j'ai vu mon premier mort. Un soldat allemand. Puis un parachutiste tombé dans un arbre, qui

pendait à un mètre du sol et me semblait immense. Un autre gisait sur le sol à plat ventre... Sur le moment, je n'étais pas très impressionné. L'émotion est venue après, lorsqu'en vieillissant, j'ai repensé aux événements. Ce 75^e anniversaire me remplit de nostalgie et même d'un peu de tristesse. J'ai accueilli des dizaines de vétérans en Normandie, où ils revenaient régulièrement comme les oiseaux migrateurs. Mais cette année ce sera pour moi la fin et je ne reverrai plus les héros de ma jeunesse. ■





Henri-Jean n'était qu'un enfant quand il a assisté au parachutage des Alliés sur Sainte-Mère-Eglise, une des premières communes libérées en juin 1944.



Yvonne, 17 ans le jour du Débarquement, avait trouvé refuge avec sa famille dans une ancienne glacière de Caen, creusée à 8 mètres de profondeur dans le sol.



Cette page du magazine anglais *Illustrated* du 5 août 1944, conservée précieusement par Yvonne, raconte comment près de 20 000 Normands se réfugient dans des caves afin de se protéger des bombardements.

YVONNE TROLEZ Caen

“NOUS AVONS VÉCU DEUX MOIS SOUS TERRE”

Avant le Débarquement, mon père avait dit qu'on pourrait se réfugier, en cas de danger, dans ce que nous appelions notre «cave». Il s'agissait en fait d'une ancienne glacière située 32, rue d'Authie, à Caen. On descendait par un escalier pour déboucher, à 8 mètres de profondeur, sur une sorte de salle en pierre, avec un puits central où était conservée la glace jusqu'au milieu du XIX^e siècle.

Nous nous y sommes installés dès le 7 juin, en apportant des vieux matelas, des tables, des chaises... Nous avons été rejoints par des voisins, puis d'autres personnes prévenues par le bouche-à-oreille. De sorte que certaines nuits, près de 80 réfugiés se rassemblaient là, sur des paillasses, dans cette cavité qui faisait 4 mètres de haut, éclairée à la bougie

et aux lampes acétylène. Certaines personnes ne quittaient quasiment pas la glacière. Sortir de là, pour se ravitailler par exemple, c'était risquer la mort. Une mère a ainsi été tuée, alors qu'elle était partie préparer un repas dans sa cuisine. Nous avons recueilli son petit garçon.

Pour faire ses besoins, il fallait se débrouiller : monter au jardin ou utiliser des seaux hygiéniques. Une nuit, une voisine s'est trompée et a fait pipi dans un seau... qui contenait des œufs ! Les enfants, eux, faisaient un peu n'importe où, du coup, notre refuge ne sentait pas toujours très bon. Il y avait d'autres désagréments... Les petits faisaient beaucoup de bruit, car ils ne pouvaient pas se défouler dehors. Nous vivions dans une promiscuité incroyable : les soirs d'affluence, nous dormions

tête-bêche, les uns contre les autres. Bref, ce n'était pas toujours facile, mais c'était toujours plus rassurant que de rester dans nos maisons. Il n'y a que lors des grands bombardements du début juillet que nous avons craint pour nos vies. Les murs de la glacière ont commencé à trembler. Les enfants se sont rapprochés de leurs parents, les jeunes couples se sont pris la main... Nous restions tous en silence, nous attendant au pire.

Les Canadiens nous ont finalement libérés le 9 juillet. Mais à partir de là, les Allemands, qui voulaient reprendre la ville, se sont mis à nous bombarder à leur tour ! Et la plupart des gens sont restés à l'abri dans la glacière jusqu'à ce que Caen soit totalement débarrassé de soldats ennemis, à la mi-août. ■

COLETTE MARIN-CATHERINE Bretteville-l'Orgueilleuse**"J'AI FLANCHÉ À L'AMPUTATION D'UN PETIT GARÇON"**

En juin 1944, dans mon village de Bretteville-l'Orgueilleuse, des combats opposaient les Canadiens [la 3^e division d'infanterie débarquée à Juno] aux Allemands [la 12^e Division SS «Hitlerjugend» qui bloquait la route de Caen, ndlr]. J'ai décidé de me mettre au service des Alliés pour des opérations de repérage.

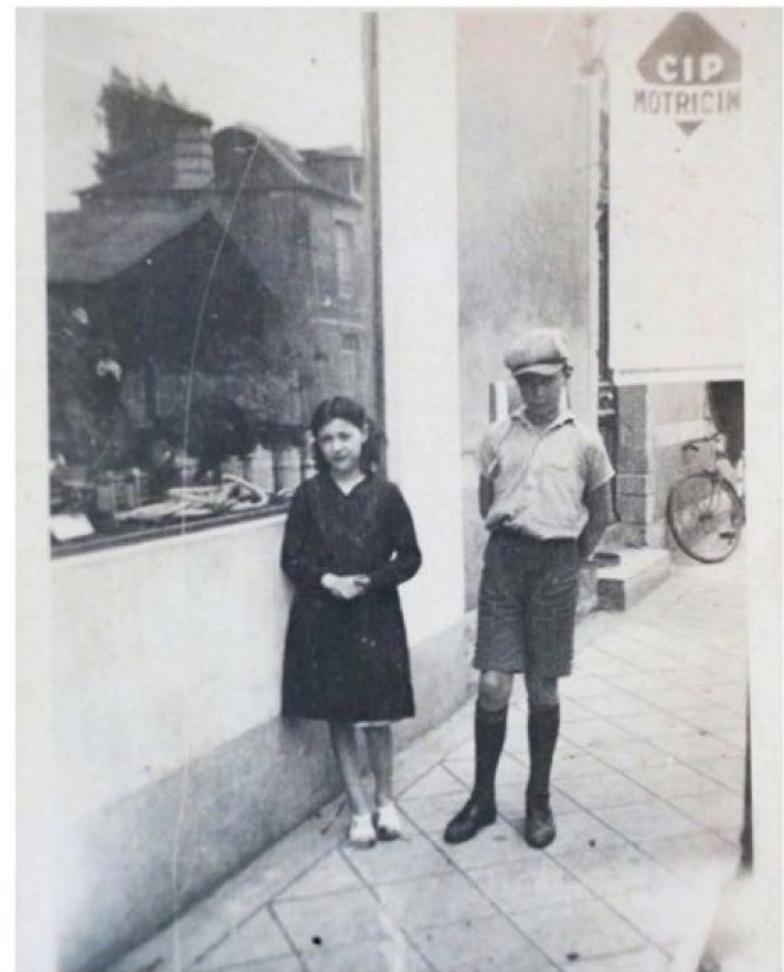
Par la suite, avec un médecin militaire, nous sommes allés chercher les blessés dans le village voisin de Norrey-en-Bessin. Il y avait parmi eux des personnes âgées, des enfants... qui avaient été touchés par des attaques à la grenade. Un officier nous a demandé de les évacuer vers Bayeux parce qu'une nouvelle contre-offensive de blindés allemands était imminente. Nous les avons chargés sur deux charrettes à bras. Nous

n'étions que deux : un vieux monsieur et moi. J'avais 15 ans et demi, mais j'étais forte comme un homme. Mesurant déjà 1,70 mètre, j'étais capable de porter un corps de 70 kilos. Nous avons mis deux jours pour parcourir les 14 kilomètres qui nous séparaient de Bayeux.

A notre arrivée à l'hôpital militaire Robert Lion, devant l'afflux de blessés, j'ai été immédiatement mobilisée, sans que personne n'ait le temps de me demander mon âge ou mes diplômes. Je n'avais pas peur du sang, et c'est sans état d'âme que j'ai assumé les corvées les moins ragoûtantes – comme faire la toilette d'un amputé – ou les plus difficiles – nourrir un brûlé du visage. Mais j'ai flanché le jour de l'amputation d'un petit garçon : quand j'ai vu le sang couler,

je suis devenue blême et j'ai filé m'asseoir. Une infirmière un peu baroudeuse, que nous avions surnommée Tartine, a évalué mon «état»... et m'a asséné une formidable paire de claques pour me convaincre «gentiment» de reprendre le travail. Après ça, je me suis retrouvée affublée du titre invraisemblable d'infirmière-major. Les mois ont passé et, début septembre, l'hôpital de campagne a suivi l'avancée des troupes alliées. Jusque-là j'avais été bénévole. J'ai décidé de m'engager militairement. Mais j'ai été refusée parce que trop jeune... Ils venaient seulement de s'en apercevoir ! Voilà. Le lendemain j'étais une civile comme les autres, sans métier, sans diplôme, sans travail. J'ai aujourd'hui 90 ans et des souvenirs plein la tête. ■

Sur cette photo, prise en 1942 dans les rues de Bretteville-l'Orgueilleuse, Colette est accompagnée de son frère Jean-Pierre. Elle est âgée de 13 ans. Deux ans plus tard, leur village sera pris sous les feux des combats.





Issue d'une famille de résistants, Colette était âgée de 15 ans quand elle fut mobilisée comme infirmière à l'hôpital militaire de Bayeux, en juin 1944.

LA NORMANDIE, UNE RÉGION SACRIFIÉE

20 000 victimes civiles, 150 000 exilés, des villes et des villages détruits : les populations ont payé au prix fort les premières heures de la libération de la France.

Dans la nuit du 5 au 6 juin 1944, Antoine Magonet, 18 ans, dort chez ses parents, à Honfleur. Un grondement puissant le réveille. La suite, il la raconte à l'époque dans son journal : « Je vais voir dehors où ça peut bien se passer. Stupéfaction, au nord, vers la côte de Cabourg, jusqu'au bout de l'ouest, tout est en feu ! Et le tonnerre gronde, et cela continue sans cesse. Je reste interdit à regarder, à entendre, à sentir les odeurs indéfinissables que le vent de la mer apporte jusqu'à moi. [...] Ce ne peut être que le Débarquement. »

Cet été-là, les Normands pensaient que l'arrivée des Alliés était imminente. Il y avait des indices : la fréquence des raids sur des positions stratégiques allemandes, la fébrilité des occupants... Cependant, nul ne savait où et quand les combats allaient se déclencher. C'est le 5 juin, à partir de 23 h 30, que les habitants du littoral entendent les premières frappes : des bombardiers attaquent les batteries d'artillerie entre Cherbourg et Le Havre, puis les appareils de l'US Air Force pilonnent les plages du Calvados, entre Isigny-sur-Mer et Ouistreham. Cette même nuit, des civils aperçoivent les premiers soldats alliés. Treize mille parachutistes américains ont été largués au sud-est de la Manche, mais souvent, à cause de la DCA ou du manque de visibilité, à des dizaines de kilomètres de leur objectif. Egarés, certains tambourinent aux portes des maisons pour retrouver leur chemin. Pour la plupart des Normands, tout commence dans la journée du 6 juin. Saint-Lô, Coutances, Pont-l'Évêque, Vire et Lisieux sont la cible d'attaques aériennes alliées. Les bombardiers frappent à l'aveugle, touchant des maisons et leurs habitants. Vers 13 h 30, le centre-ville de Caen est pulvérisé... alors que les pilotes visaient les quatre ponts de la cité. Interrogés en 2014, des témoins se souviennent : « Cette première attaque offrait un spectacle effroyable, raconte Pierre-Yves Ozouf, 14 ans à l'époque, qui habitait dans le quartier de la Butte, au sud de Caen. Le ciel était rouge au-dessus des maisons en flammes et chargé de plus d'un millier d'avions. Les bombes tombaient de tous les côtés. Nous avons trouvé refuge dans une tranchée creusée par un voisin. Et nous sommes restés pendant plusieurs heures dans ce trou de 2,50 mètres de profondeur, abrités sous des traverses de chemin de fer, sans savoir si nous en sortirions vivants. »

Pour tenter d'épargner les populations lors des opérations suivantes, les Alliés lancent des tracts au-dessus des villes dès le 7 juin : « Partez sur le champ ! Vous n'avez pas une minute à perdre ! », peut-on lire sur ces papiers. Mais dispersés par le vent, ils atteignent rarement leurs destinataires et nombre d'habitants meurent sous les décombres. Le jour le plus long, pour les Normands, est hélas le plus tragique et son bilan est effroyable : on compte 3 000 victimes civiles lors des attaques des 6 et 7 juin.

Dans les semaines qui suivent, les Normands apprennent à vivre sous ce déluge de fer et de feu. Pour se protéger, ils s'abritent dans des caves. Certains Caennais se cachent dans les carrières situées tout autour de la ville. « Environ 20 000 civils sont passés par ces vastes galeries souterraines d'où était extraite la pierre de Caen, explique Laurent Dujardin, historien et spéléologue, auteur de *Les réfugiés dans les carrières pendant la bataille de Caen* (éd. Ouest-France, 2009). La plus importante, à Fleury-sur-Orne, a abrité jusqu'à 12 000 personnes simultanément. Les gens y vivaient souvent entassés les uns sur les autres en effectuant de rares sorties pour se ravitailler. »

Les Alliés restent méfiants ; ils redoutent la présence de collaborateurs parmi la population

Le Débarquement achevé, la Normandie se transforme en un vaste champ de bataille. La population locale est prise en tenailles entre les deux armées. En juillet, au plus fort des combats, deux millions de soldats se font face dans la Manche et le Calvados, soit deux fois plus que le nombre d'habitants de ces départements. Les photographies de guerre de l'époque, rattachées aux armées, ont montré à longueur de pellicules des soldats alliés acclamés par la foule, accueillis à bras ouverts par des paysans normands offrant un verre de calva ou une bolée de cidre. Ces scènes de liesse ont réellement existé dans certaines villes, mais la réalité, sur l'ensemble de la région, est plus contrastée. Le sentiment qui domine est la méfiance. Les Alliés restent sur leurs gardes : ils redoutent la présence de collaborateurs parmi la population. Et celle-ci est prise entre deux feux, car les Allemands, eux, craignent et traquent les résistants. Ils sont pourtant peu nombreux. Les Forces françaises de l'intérieur (FFI) de Basse-Normandie ne comptent que quelques cen-



Robert Capa/International Center of Photography/Magnum Photos

Le 15 juin 1944, deux femmes traversent Pont-l'Abbé (Manche), détruit trois jours plus tôt, emportant leurs affaires dans une brouette.

taines d'hommes mal armés. Ils parviennent néanmoins à retarder l'arrivée des renforts allemands en sabotant les voies de chemin de fer, les routes, les lignes téléphoniques. Les résistants servent aussi d'agents de renseignement. «Dans un café, un soir, nous avons entendu des ouvriers du STO parler d'un tunnel qu'ils creusaient pour les Allemands, au nord de la ville, se souvient André Heintz, alors jeune résistant à Caen. Il s'agissait d'un refuge pour l'état-major ennemi. En buvant, les gens parlent beaucoup... Nous avons pu envoyer le plan détaillé du souterrain aux Alliés.»

Pendant l'été 1944, la répression allemande s'intensifie et fait 600 victimes chez les Bas-Normands. Certains épisodes tragiques sont restés dans les mémoires. Le 6 juin, quelque 80 prisonniers de la maison d'arrêt de Caen (dont beaucoup sont détenus pour faits de résistance) sont fusillés dans la cour de l'établissement. Des dizaines de civils sont aussi massacrés durant le mois de juin par la 12^e division blindée de la Waffen SS. Ces représailles paraissent d'autant plus brutales aux Normands qu'ils vivaient depuis quatre ans en plus ou moins bonne entente avec l'occupant. «Certains Allemands étaient logés chez l'habitant, se souvient Raymonde Ozouf, qui avait 13 ans en 1944 et habitait le bourg d'Iffs, au sud de Caen. Je ne dirais pas qu'il y avait de l'amitié, mais quatre ans de coexistence avaient créé une forme de lien. Début juin, quand un Allemand a été fauché par une bombe, près de l'église, notre curé a béni son corps. Il a même été enterré dans le village.»

Certains citadins refusent de fuir les bombardements et les combats. Ils s'organisent pour faire face aux attaques. Plusieurs groupes se mettent en place : la défense passive, les équipes d'urgence de la Croix-Rouge et les équipes nationales, créées en 1942 par le Commissariat à la jeunesse. André Trolez, 16 ans à l'époque, appartient à cette dernière formation. «Nous faisions tous plus ou moins la même chose : prêter main-forte aux pompiers, déblayer, récupérer les blessés. On a frôlé la mort plusieurs fois, mais l'habitude faisait qu'on n'avait pas peur.» La plupart des Normands sont néanmoins contraints à l'exode. Les Allemands, qui ne souhaitent pas que les civils entravent leurs opérations, procèdent à des expulsions musclées. «Nous voulions rester à Caen, se souvient Pierre-Yves Ozouf. Mais le 11 juillet, les SS sont venus tambouriner à la porte, armes à la

main. "Weg ! Raus !" ("Dégarez ! Dehors !")... Il n'y avait pas à discuter, on avait trente minutes pour dégager.»

Quelque 150 000 personnes, hommes, femmes et enfants, partent ainsi sur les routes. Les premiers mouvements datent du 6 juin. Ils s'accélèrent dans la Manche à partir du 9 juillet, puis se poursuivent dans l'Orne et le Calvados. Globalement, les populations fuient les combats en direction du sud, parcourant jusqu'à 25 kilomètres par jour. Les familles trouvent refuge en Mayenne et en Ille-et-Vilaine, mais certaines iront beaucoup plus loin, jusqu'en Auvergne. Elles emportent le strict minimum : matelas, couvertures, nourriture... On ne s'encombre pas des bêtes, lâchées dans les champs. Seuls les chevaux sont mis à contribution pour tirer les charrettes. Les réfugiés partent à pied, poussant des landaus ou des vélos surchargés. Sur la route, au moindre bruit de moteur, ils se jettent dans les fossés. Durant leur parcours, ils s'abritent dans des locaux municipaux aménagés en dortoirs, parfois dans des granges ou dorment à la belle étoile.

La fin de la bataille de Normandie, le 21 août, annonce pour beaucoup le retour au pays. Les exilés profitent souvent d'une Jeep, d'un camion allié pour revenir chez eux... et découvrent des contrées dévastées. Des troupeaux décimés gisent dans les champs, des maisons sont réduites en cendres. Nombreux sont les Normands qui ne retrouvent pas leurs habitations, les autres ont parfois de mauvaises surprises. Comme Colette Marin-Catherine, qui avait 15 ans en 1944 et avait quitté sa demeure familiale de Bretteville-l'Orgueilleuse (Calvados). «Lorsque nous sommes rentrées à la maison avec ma mère, raconte-t-elle, nous avons découvert qu'on nous avait tout volé. Pire ! Une famille était installée chez nous. Ils refusaient de partir, prétextant qu'ils ne savaient pas si nous étions les vrais propriétaires. Il a fallu aller chercher le gendarme qui nous connaissait.»

En Normandie, un musée rend enfin hommage aux victimes civiles en France

A ces pertes matérielles s'ajoutent les deuils. Le Centre de recherche d'histoire quantitative, une unité du CNRS spécialisée dans l'établissement des données chiffrées historiques, dénombre 19 890 morts du côté des civils, pour leur majorité tués par les bombardements aériens alliés avant et pendant la bataille de Normandie. Mais une fois les Allemands refoulés, les souffrances ne prendront pas fin tout de suite. La région continuera pendant de longs mois à payer le prix de la Libération : des enfants meurent en jouant avec les armes abandonnées par les belligérants, des agriculteurs sautent sur les mines lorsqu'ils reprennent le travail au champ... Près de soixante quinze ans après les combats, le calvaire des Normands reste un épisode méconnu de la Seconde Guerre mondiale. «Jusqu'en 2004, les chercheurs se sont focalisés sur les faits militaires de la guerre, souligne Christophe Prime, historien au Mémorial de Caen, co-auteur du *Dictionnaire du Débarquement* (éd. Ouest-France, 2011). Il a fallu attendre le soixantième anniversaire pour qu'on s'intéresse de près au sort des civils.» Depuis, un musée leur a été dédié, témoignant de leur quotidien, et ce n'est pas un hasard s'il est situé sur le théâtre de la dernière opération de la bataille de Normandie. Le Mémorial des civils a, en effet, ouvert ses portes en 2016, à Falaise. Il s'ajoute à la tombe de la victime civile inconnue, qui rend hommage à leur martyre, dans l'enceinte du château de Caen. ■

LÉO PAJON



Frederick Glover,
vétéran britannique
du 9^e bataillon para-
chutiste, se recueille
sur le site où son avion
s'est écrasé le 6 juin
1944, près de Sword
Beach. Il avait 18 ans...



LIEUX DE MÉMOIRE

Falaises trouées par les bombes, blockhaus envahis de ronces ou épaves militaires qui se dévoilent à marée basse : les côtes normandes portent encore les stigmates du Débarquement. De précieux vestiges qu'il s'agit aujourd'hui de protéger contre les dégradations et l'oubli.

75 ANS APRÈS



OMAHA BEACH

Un monument cher aux Américains

Sur la plage d'Omaha, le sable chargé de fragments d'obus fut longtemps le seul signe apparent du Débarquement. Jusqu'à ce que soit installée, en 2004, cette sculpture monumentale de l'artiste Anilore Banon. Baptisée «Les Braves», elle dresse ses voiles métalliques face aux vagues, pour inviter le promeneur à se souvenir du sacrifice des GI's tombés ici pour libérer la France. Initialement conçu comme une installation éphémère, le mémorial bénéficia d'un tel engouement auprès du public (notamment des Américains) qu'il ne fut finalement jamais démantelé.

75 ANS APRÈS





ARROMANCHES

Le puzzle épars du port artificiel

Face à la station balnéaire d'Arromanches, chaque marée basse dévoile les vestiges d'un chef-d'œuvre d'ingénierie militaire : le port artificiel Mulberry, imaginé par les Britanniques pour permettre l'approvisionnement allié après le Débarquement. Faisant partie de ce dispositif, des énormes flotteurs (au premier plan) soutenaient des chaussées flottantes destinées à acheminer le matériel depuis le port. A l'horizon, on aperçoit une partie des 115 caissons Phoenix, immenses ouvrages en béton qui servaient de brise-lames. Sous l'effet de la houle et des tempêtes, ils se désagrègent peu à peu, faisant craindre au maire de la ville leur disparition totale d'ici dix à vingt ans.

75 ANS APRÈS





COLLEVILLE-SUR-MER

Un alignement solennel de 9 387 tombes

Surplombant Omaha Beach, ces croix – et ces étoiles de David – blanches et parfaitement alignées honorent la mémoire de 9 387 soldats américains morts au front. La nécropole de Coleville-sur-Mer fut inaugurée en 1956 pour remplacer celle, provisoire, de Saint-Laurent-sur-Mer, premier cimetière américain de la Seconde Guerre mondiale. Concession perpétuelle accordée par la France aux Etats-Unis, son terrain de 70 hectares est géré et entretenu par l'American Battle Monuments Commission. Il accueille chaque année plus d'un million de visiteurs, ce qui en fait l'un des cimetières américains les plus visités au monde.

75 ANS APRÈS



SAINT-MARCOUF

Des blockhaus restaurés par des passionnés

Au nord d'Utah Beach, la batterie de Crisbecq constitua le dispositif côtier le plus puissant du Mur de l'Atlantique érigé par les Allemands. Laisnée à l'abandon à la Libération, sa vingtaine de blockhaus fut envahie par la végétation et partiellement inondée. Mais en 2004, deux particuliers rachetèrent le terrain et le restaurèrent minutieusement pour en faire un musée. Les imposants canons de 210 millimètres équipant les casemates en béton ayant été dérobés et revendus à des ferrailleurs, ils furent remplacés par des tubes factices.



75 ANS APRÈS





POINTE DU HOC

Il fallait sauver la falaise normande

Ce pan de terre plongeant à pic dans la Manche porte les stigmates de l'assaut qu'y menèrent les Américains. En 1944, plusieurs centaines de tonnes de bombes furent ainsi larguées sur ce minuscule périmètre afin de neutraliser l'artillerie allemande, criblant le sol de cratères. Le Jour J, un bataillon de rangers s'empara de la position au prix de lourdes pertes. Trente-cinq ans plus tard, la pointe du Hoc fut concédée à perpétuité aux Etats-Unis par l'Etat français. Les Américains en firent un lieu de commémoration et dépensèrent 6 millions de dollars pour consolider l'extrémité de la falaise, qui menaçait de s'effondrer.

RECONSTITUTION | VISITE EN 3D | MEETING AÉRIEN | FESTIVAL DU FILM
BAL VINTAGE | FEU D'ARTIFICE | RUNNING À JUNO | CIRCUIT ENFANT

L'AGENDA DES COMMÉMORATIONS

A l'occasion du 75^e anniversaire du D-Day, la Normandie se mobilise pour rendre hommage aux combattants qui, en juin 1944, ont débarqué sur ses plages pour chasser l'occupant. Venus du Royaume-Uni, des Etats-Unis, du Canada ou encore de Pologne, les derniers vétérans participeront aux commémorations et, notamment, à la grande cérémonie internationale qui rassemblera des chefs d'Etat du monde entier (sa date et son programme ne sont pas encore connus à l'heure où ce magazine est imprimé). Voici une sélection des animations et des festivités qui entoureront cet événement.

18 ET 19 MAI

• JUNO BEACH (Calvados)

Pour sa troisième édition, la «D Day Race», un running organisé en hommage aux soldats tombés le 6 juin, mêlera sport et Histoire. L'événement débutera le samedi 18 mai dans la soirée avec un parcours de 10 kilomètres, éclairé à la lueur des torches. Le défi du lendemain s'adresse aux plus sportifs : 15 kilomètres de course d'obstacles. Le départ s'effectuera depuis la plage ou, pour ceux qui le souhaitent, par la mer, en sautant d'une embarcation comme l'ont fait les troupes alliées en 1944.
www.ddayrace.com

25 MAI

• DE SAINTE-MARIE-DU-MONT À SAINTE-MÈRE-ÉGLISE (Manche)

10 H-17 H : «Marche internationale pour la paix» de 20 kilomètres au départ du musée du Débarquement, à Utah Beach.
www.marche-internationale-pour-la-paix.fr

• SAINTE-MÈRE-ÉGLISE (Manche)

10 H-18 H : la 11^e édition du salon du livre «Histoire et mémoires» en présence d'une cinquantaine d'auteurs, historiens professionnels ou amateurs, se déroulera à la salle des fêtes.

• TRÉVIÈRES (Calvados)

20 H 30 : projection d'un film documentaire sur les témoins civils du D-Day, *Si Omaha Beach m'était conté*. Elle sera suivie d'une conférence avec les protagonistes du film.
Cinéma de Trévières : 24, place du Marché.

1^{ER} JUIN

• SAINT-LAURENT-SUR-MER (Calvados)

10 H-12 H : promenade commentée pour découvrir comment, en quelques heures, la plage est devenue «Omaha la sanglante». Pour en savoir plus : office de tourisme d'Isigny-Omaha, tél. : 02 31 21 46 00. E-mail : accueil@isigny-omaha-tourisme.fr.

• DOUVRES-LA-DÉLIVRANDE (Calvados)

11 H-15 H : défilé de véhicules militaires datant de la Seconde Guerre mondiale : Jeeps, transports de troupe, motos...

• HIESVILLE (Manche)

15 H : départ du «Sentier de la mémoire», une randonnée de 9 kilomètres, avec commentaires historiques, sur les traces des parachutistes de la 101^e division aéroportée (US) qui, dans la nuit du 5 au 6 juin, ont enlevé les positions à l'arrière des plages d'Utah Beach. Pour en savoir : office de tourisme de Saint-Mère-Eglise, tél. : 02 33 21 00 33.

2 JUIN

• COURSEULLES-SUR-MER (Calvados)

17 H : «Le Débarquement raconté aux enfants et aux grands», une visite guidée des alentours de Juno Beach.
Informations et réservation : 06 64 74 26 69.

• D'UTAH BEACH À CARENTAN (Manche)

19 H : ouverture de la troisième édition du Festival international du film de la Seconde Guerre mondiale, organisé par l'association américaine World War II Foundation. Les projections se dérouleront sur plusieurs sites, jusqu'au 7 juin. Avec diverses animations : des rencontres avec des acteurs, directeurs et producteurs des films en compétition, ainsi que des conférences avec des vétérans. A noter, la présence des acteurs de la série *Band of Brothers* créée par Tom Hanks et Steven Spielberg.
Pour en savoir plus sur le festival : www.wwiifoundation.org.

5 JUIN

• CARENTAN (Manche)

11 H 15 : parachutage de 140 «reconstituteurs» en uniforme, depuis sept avions transporteurs Douglas C-47, un modèle utilisé sur tous les fronts de la Seconde Guerre mondiale. ■■■

DÉFILÉ MILITAIRE | SALON DU LIVRE | PARACHUTAGE | BAPTÈME EN JEEP
CONCERT SWING | RANDONNÉE HISTORIQUE | CONFÉRENCE | PROJECTION



UN VOYAGE DANS LE TEMPS EN 3D

📍 SAINTE-MÈRE-ÉGLISE (Manche)

➔ Participer à un briefing avec les unités américaines, sauter en parachute sur la place de Sainte-Mère-Eglise au matin du 6 juin 1944 ou encore se faire prendre (virtuellement) sous les tirs ennemis lors de la bataille du pont de la Fière... Grâce à l'HistoPad, c'est possible ! Cette tablette interactive, distribuée à chaque visiteur de l'Airborne Museum de Saint-Mère-Eglise, vous propulse au cœur de l'action grâce à de spectaculaires reconstitutions 3D et à 360°. Un procédé qui n'est pas un gadget : chaque détail a été reproduit sous le contrôle d'un comité scientifique. Une impressionnante immersion dans le passé qui vous fera revivre le 6 juin comme si vous étiez. ■ Pour en savoir plus : www.airborne-museum.org.

RECONSTITUTION | VISITE EN 3D | MEETING AÉRIEN | FESTIVAL DU FILM BAL VINTAGE | FEU D'ARTIFICE | RUNNING À JUNO | CIRCUIT ENFANT

●●● Le vétéran américain Thomas Rice, âgé de 98 ans, effectuera un saut en parachute. Un hommage à ses compagnons de la 101^e division aéroportée (US) disparus dans ce secteur soixante-quinze ans plus tôt.

AMFREVILLE (Calvados)

11 H 30 : cérémonie au monument du 507^e régiment d'infanterie parachutiste (US). Cette unité libéra la ville le 6 juin 1944. La commémoration sera suivie d'un parachutage de soldats américains.

COLEVILLE-SUR-MER (Calvados)

16 H : grand rassemblement de joueurs de cornemuses et de percussionnistes venus de tous les pays pour honorer les musiciens des armées alliées. En présence de John Millin, le fils du célèbre «piper Bill» qui joua, aux côtés des forces écossaises, lors du débarquement à Sword Beach.

SAINTE-MÈRE-ÉGLISE (Manche)

22 H 45 : démonstration commentée d'un groupe de seize pathfinders, ces éclaireurs parachutistes chargés de baliser les zones de sauts des premières heures du D-Day.

6 JUIN

UTAH, OMAHA, SWORD, GOLD ET JUNO (Manche et Calvados)

A PARTIR DE 6 H 30, heure exacte du Débarquement, les clairons entonneront la sonnerie aux morts depuis les cinq zones d'assaut. Les volontaires sont invités à déposer une fleur en souvenir des soldats tués.

DE ASNELLES À PORT-EN-BESSIN (Calvados)

8 H 45 : départ d'une randonnée historique de 20 kilomètres sur les traces du 47^e Royal Marine Commando. Débarqués à Gold Beach le matin du 6 juin, ces 400 hommes ont repris Port-en-Bessin aux Allemands le 8 juin.

CAEN (Calvados)

Cérémonie dédiée aux fusillés de la prison de Caen en présence des familles des disparus. Elle sera suivie de deux autres hommages aux victimes civiles, en présence de vétérans et d'autorités britanniques (au château de Caen et avenue de la Libération).

MERVILLE (Calvados)

22 H : reconstitution avec effets sonores et pyrotechniques de la prise de la batterie allemande par les paras de la 6^e British Airborne Division. Cette défense, munie de canons longue portée, menaçait Sword Beach.

ARROMANCHES (Calvados)

21 H-0 H 30 : dix-sept musiciens et trois chanteuses feront revivre les grands standards des années 1940. Le spectacle sera suivi d'un feu d'artifice.

7 JUIN

AÉROPORT DE CAEN-CARPIQUET (Calvados)

10 H-17 H : meeting aérien avec rassemblement de plusieurs dizaines d'avions transporteurs Douglas C-47.

CARENTAN (Manche)

11 H 30 : départ de la «Carentan Liberty March» sur les pas des combattants des troupes aéroportées larguées dans ces marais en 1944. Prise d'armes de la 101^e division aéroportée américaine.

AMFREVILLE (Calvados)

17 H : parachutage en uniformes d'époque sur les lieux même de l'ancienne Drop Zone du 6 juin 1944.

BAYEUX (Calvados)

19 H : grand bal dans une ambiance Libération avec deux big bands : le Hot Swing Sextet et le Glenn's Swing Orchestra.

Informations : 02 31 92 03 30.

SAINTE-MARIE-DU-MONT (Manche)

19 H 30 : bal-concert sur l'esplanade du musée d'Utah Beach, avec les Madeeson & Co. Au programme, chansons françaises et américaines des années 1940. Les participants sont invités à s'habiller en tenue d'époque.

8 JUIN

AMFREVILLE (Calvados)

16 H : départ du «Sentier de la mémoire», une randonnée historique commentée de 8 kilomètres sur les traces des combats de la 82^e division aéroportée (US) dans les marais entourant cette ancienne Drop Zone. Pour s'inscrire, contacter l'office de tourisme de la ville. Tél. : 02 33 21 00 33.

BERNIÈRES-SUR-MER (Calvados)

16 H : sur la plage, rassemblement d'une soixantaine de pipers (joueurs de cornemuse qui accompagnaient les troupes écossaises) et défilé en musique.

COURSEULLES-SUR-MER (Calvados)

20 H 30 : projection en 3D de D-Day, Normandie 1944, de Pascal Vuong. Au cinéma de la Gare, 16, place du Six-Juin.

9 JUIN

UTAH BEACH (Manche)

1 H : troisième édition de la randonnée «La nuit la plus longue». Ce parcours de 20 kilomètres traverse les anciens champs de bataille et zones de parachutage. Il est accompagné de commentaires historiques et ponctué de reconstitutions en costumes. Comptez six à sept heures de marche.

TILLY-SUR-SEULLES (Calvados)

9 H 30-18 H : au musée de la Bataille, une dizaine de bouquinistes français et britanniques viendront présenter leurs ouvrages sur le thème du Débarquement et de la bataille de Normandie.

Tél. : 06 07 59 46 02. E-mail : association@tilly1944.com.

LA FIÈRE (Manche)

13 H : parachutage de 1 000 soldats venus des différentes nations qui ont été impliquées dans le Débarquement, suivi d'un vol de la patrouille de France.

Saint-Laurent-sur-Mer (Calvados)

19 H : pique-nique géant sur la plage d'Omaha. Nombreuses animations : baptêmes de Jeeps, concert des D-Day Ladies... Costumes d'époque conseillés.

SUR L'ENSEMBLE DU LITTORAL

23 H 30 : des feux d'artifice seront tirés en simultané depuis les plages du Débarquement.

10 JUIN

COURSEULLES-SUR-MER (Calvados)

15 H : représentation de la pièce Le Cadeau de Jake de Julia Mackey. L'histoire d'un vétéran canadien revenu en France pour le 60^e anniversaire du Débarquement.

Réservation : 02 31 37 32 17 (Centre Juno Beach).

REVIVEZ LE D-DAY !

Les départements de la Manche et du Calvados proposent une douzaine de reconstitutions de camps militaires : chars Sherman, half-track, tranchées... mais aussi des hôpitaux de campagne ou des buvettes ambiance 1944. Dans ces décors plus vrais que nature sont prévues des animations, entre autres des batailles en armes et costumes d'époque ou des balades en Jeep. Une manière ludique de se plonger dans la vie quotidienne des civils et des soldats du D-Day.

Pour en savoir plus : www.dday-overlord.com/normandie/commemorations/2019/camps.

→ Ce programme n'est pas définitif et peut être soumis à modifications.

LA FILLE QUI PORTAIT LA LIBERTÉ

31 MAI

📍 SAINTE-MARIE-DU-MONT (Manche)

→ Danièle Patrix Boucherie avait 6 ans le 6 juin 1944 lorsque les GI's ont débarqué dans son village de Sainte-Marie-du-Mont. Pour accueillir les libérateurs, sa mère lui avait confectionné une robe aux couleurs du drapeau américain, cousue dans la toile d'un parachute. Cette petite fille devint la mascotte des militaires. Une histoire de tendresse et d'amitié qui sert de fil rouge à Terry Jun et Christian Taylor, les réalisateurs américains de *The Girl Who Wore Freedom* (*La Fille qui portait la liberté*). A travers elle, les auteurs nous parlent du lien qui s'est tissé entre les militaires américains et les Normands. Le documentaire, tourné en 2018, alterne les images d'archives et de nombreux témoignages, dont celui de Danièle Patrix. Première projection publique le 31 mai à 20 h 30.

■ Musée du Débarquement d'Utah Beach. Contact : 02 33 71 53 35.



Documents personnels



DES AMÉRINDIENS EN NORMANDIE

8 JUIN

📍 TILLY-SUR-SEULLES (Calvados)

→ Le rôle des Comanches dans le Débarquement de Normandie a longtemps été ignoré. Il a fallu attendre 2013 pour que le Congrès américain les récompense de la Médaille d'or, la plus haute distinction civile. Employés dans les télécommunications, ces hommes faisaient pourtant partie de la première vague d'assaut sur Utah Beach. On les appelait les *code talkers* («ceux qui parlent le code»). Grâce à des mots de leur langue transcrits en vocabulaire militaire, ils ont assuré les communications entre les troupes et l'état-major, sans que jamais les Allemands ne puissent les déchiffrer. Le samedi 8 juin, à 13 h 30, la ville de Tilly-sur-Seulles (à l'ouest de Caen) organise une conférence sur leur participation au conflit, et plus généralement celle de tous les Amérindiens. Seront présents des vétérans de différentes tribus. Cet événement sera suivi, le 11 juin, d'une cérémonie à Utah Beach.

■ Contact : association@tilly1944.com.

Le 6 juin 1944, à Utah Beach, ce «code talker» de la 4^e division d'infanterie américaine (en arrière plan) transmet un message radio.

NARA

Près de
30%
de réduction !

DÉCOUVREZ TOUT



1 an - 6 numéros

TOUS LES DEUX MOIS, REVIVEZ
LES GRANDS ÉVÉNEMENTS DE L'HISTOIRE !

Connaître le passé pour mieux comprendre le présent, GEO Histoire vous invite à revisiter l'histoire avec l'excellence journalistique de GEO. Photos d'époque, récits inédits, documents d'archives exclusifs, entretiens avec de grands personnages... Plongez au cœur des sujets et découvrez l'intensité de notre histoire.

L'UNIVERS GEO !



1 an - 12 numéros

NOTRE MISSION : VOUS PERMETTRE DE VOIR LE MONDE AUTREMENT

Vous rêvez d'évasion ? Vous souhaitez mieux comprendre le monde et ses enjeux ? Découvrez chaque mois GEO, un magazine qui offre un nouveau regard sur la Terre et qui satisfait votre envie de découverte et d'ailleurs.

BON D'ABONNEMENT

À compléter et à retourner sous enveloppe affranchie à :
GEO HISTOIRE - Service abonnements - 62066 ARRAS Cedex 9

OUI, JE M'ABONNE À GEO HISTOIRE ET GEO

1 JE CHOISIS MON OFFRE

■ OFFRE LIBERTÉ⁽¹⁾ (18 n°s / an) GEO HISTOIRE + GEO

7€/mois au lieu de **10€25***.

Je bénéficie ainsi d'un tarif plus avantageux, et je règle mon abonnement tout en douceur grâce au prélèvement automatique. Je recevrai l'autorisation à remplir. J'ai bien noté que je pourrais résilier ce service à tout moment par simple lettre ou appel.

MEILLEURE OFFRE

- > **0€** aujourd'hui
- > **Sans frais supplémentaire**
- > Payez en **petites mensualités**

■ OFFRE COMPTANT⁽²⁾ (1 an / 18 n°s)

GEO HISTOIRE + GEO 90€ au lieu de **123€**.

Je règle mon abonnement ci-dessous.

Je préfère m'abonner à **GEO HISTOIRE SEUL⁽²⁾** (1 an / 6 n°s) pour **35€** au lieu de **45€**.

2 JE M'ABONNE

-5% supplémentaires en vous abonnant en ligne

► En ligne sur prismashop.fr + simple + rapide et + sécurisé

ETAPE 1

RENDEZ-VOUS DIRECTEMENT SUR LE SITE WWW.PRISMASHOP.FR

ETAPE 2

CLIQUEZ SUR « CLÉ PRISMASHOP »

Clé Prismashop

ETAPE 3

SAISISSEZ LA CLÉ PRISMASHOP
INDIQUÉE CI-DESSOUS

Me réabonner

Clé Prismashop

Commandez en reportant ci-dessous le code qui figure sur votre coupon ou magazine.

Clé Prismashop

HGHD19

Voir l'offre

Paiement sécurisé en ligne



► Par téléphone **0 826 963 964** Service 0,20 € / min + prix appel

► Par chèque à l'ordre de **GEO Histoire** en complétant les informations ci-dessous :

Mes coordonnées (obligatoire*) : Mme M.

Nom :

Prénom :

Adresse :

Code postal :

Ville :

* Prix de vente au numéro. ** informations obligatoires, à défaut votre abonnement ne pourra être mis en place. (1) Offre Durée indéterminée : Je peux résilier cet abonnement à durée indéterminée à tout moment par appel ou par courrier au service clients (voir CGV du site prismashop.fr, les prélèvements seront aussitôt arrêtés). Le prix de l'abonnement est susceptible d'augmenter à tout moment. (2) Offre Durée Déterminée : Engagement d'une durée ferme. Après enregistrement de mon abonnement, je serai prélevé en une fois du montant de l'abonnement annuel. Photos non contractuelles. Offre réservée aux nouveaux abonnés de France métropolitaine. Délai de livraison du 1^{er} numéro : 8 semaines environ après enregistrement du règlement, dans la limite des stocks disponibles. Les informations recueillies font l'objet d'un traitement informatique par le Groupe Prisma Media à des fins d'abonnement à nos services de presse, de fidélisation et de prospection commerciale. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978 modifiée, vous disposez à tout moment d'un droit d'accès, de rectification, d'effacement, de limitation du traitement, de portabilité des données qui vous concernent, ainsi qu'un droit d'opposition au traitement pour des motifs légitimes, en écrivant au Data Protection Officer du Groupe Prisma Média au 13 rue Henri Barbusse 92230 Gennevilliers ou par email à dpo@prismamedia.com. Dans le cadre de la gestion de votre abonnement ou si vous avez accepté la transmission de vos données à des partenaires du Groupe Prisma Media, vos données sont susceptibles d'être transférées hors de l'Union Européenne. Ces transferts sont encadrés conformément à la réglementation en vigueur, par le mécanisme de certification Privacy Shield ou par la signature de Clauses Contractuelles types de la Commission Européenne.

CLÉ PRISMASHOP

HGHD19



GEOHISTOIRE

H O R S - S É R I E

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex
Standard : 01 73 05 45 45.

RÉDACTEUR EN CHEF

Eric Meyer

SECRÉTARIAT

Corinne Barouger

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT

Jean-Luc Coatalem

DIRECTRICE ARTISTIQUE

Delphine Denis

PREMIER SECRÉTAIRE DE RÉDACTION

François Chauvin

MAQUETTE

Thibaut Deschamps, Béatrice Gaulier, Christelle Martin,
Dominique Salfati, chefs de studio ; Patricia Lavaquerie, première maquettiste

CHEFS DE SERVICE PHOTO

Claire Brault, Agnès Dessuant

CARTOGRAPHE-GÉOGRAPHE

Emmanuel Vire

FABRICATION

Stéphane Roussiès, Mélanie Moitié

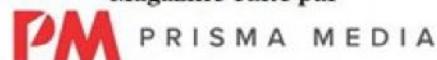
GEO.FR ET RÉSEAUX SOCIAUX :

Claire Frayssinet, chef de service, Emeline Ferard et Léia Santacroce, rédactrices,
Thibault Cealic, responsable vidéo, Elodie Montréal, cadreuse-monteuse,
Marianne Cousseran, social media manager, Claire Brossillon, community manager

ONT CONTRIBUÉ À LA RÉALISATION DE CE NUMÉRO

Chef de service : Valérie Kubiak. Secrétaire de rédaction : Sofija Galvan.
Rédactrice graphiste : Alice Checaglini. Cartographe : Sophie Pauchet.

Magazine édité par



13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex.

Société en nom collectif au capital de 3 000 000 €, d'une durée de 99 ans, ayant pour gérant Gruner + Jahr Communication GmbH.
Ses principaux associés sont Média Communication S.A.S. et Gruner und Jahr Communication GmbH.

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : Rolf Heinz

DIRECTRICE EXÉCUTIVE PÔLE PREMIUM : Gwendoline Michaelis

DIRECTRICE MARKETING ET BUSINESS DÉVELOPPEMENT : Dorothée Fluckiger

CHEF DE GROUPE : Hélène Coin

DIRECTRICE DES ÉVÉNEMENTS ET LICENCES : Julie Le Floch-Dordain

(Pour joindre directement votre correspondant,
composez le **01 73 05** + les 4 chiffres suivant son nom.)

PUBLICITÉ

DIRECTEUR EXÉCUTIF PMS : Philipp Schmidt (5188)

DIRECTRICE EXÉCUTIVE ADJOINTE PMS PREMIUM : Anouk Kool (4949)

DIRECTEUR DÉLÉGUÉ PMS PREMIUM : Thierry Dauré (6449)

BRAND SOLUTIONS DIRECTOR : Arnaud Maillard (4981)

AUTOMOBILE & LUXE BRAND SOLUTIONS DIRECTOR : Dominique Bellanger (4528)

ACCOUNT DIRECTOR : Florence Pirault (6463)

SENIOR ACCOUNT MANAGERS : Evelyne Allain Tholy (6424), Sylvie Culierrier Breton (6422)

TRADING MANAGERS : Tom Mesnil (4881), Virginie Viot (4529)

DIRECTRICE EXÉCUTIVE ADJOINTE INNOVATION : Virginie Lubot (6448)

DIRECTRICE DÉLÉGUÉE CRÉATIVE ROOM : Viviane Rouvier (5110)

DIRECTEUR DÉLÉGUÉ DATA ROOM : Jérôme de Lempdes (4679)

PLANNING MANAGER : Rachel Eyango (4639)

ASSISTANTE COMMERCIALE : Catherine Pintus (6461)

DIRECTEUR DÉLÉGUÉ INSIGHT ROOM : Charles Jouvin (5328)

MARKETING DIFFUSION

DIRECTRICE DES ÉTUDES ÉDITORIALES : Isabelle Demaily Engelsen (5338)

DIRECTEUR MARKETING CLIENT : Laurent Grolée (6025)

DIRECTRICE DE LA FABRICATION ET DE LA VENTE AU NUMÉRO : Sylvaine Cortada (5465)

DIRECTION DES VENTES : Bruno Recurt (5676). Secrétariat (5674)

Photogravure : MOHN Media Mohndruck GmbH, Carl-Bertelsmann-Straße 161 M, 33311 Gütersloh, Allemagne.
Imprimé en France : Imprimerie Pollina Z.I. de Chasnais - 85407 Luçon. © Prisma Média 2019. Dépôt légal : mai 2019.
Provenance du papier : France. Taux de fibres recyclées : 0 %. Eutrophisation : P_{tot} 0,01 kg/to de papier.
Diffusion Presstalis - ISSN : 1956-7855. Création : janvier 2012. Numéro de commission paritaire : 0422 K 89010.



Notre publication adhère à
et s'engage à suivre ses
recommandations en faveur
d'une publicité loyale et respectueuse du public.
Contact : contact@bnp.org ou ARPP,
11, rue Saint-Florentin - 75008 Paris

Redécouvrez en images l'une des périodes
les plus fécondes de l'Histoire française

GEO HISTOIRE La Renaissance en France

GEO HISTOIRE

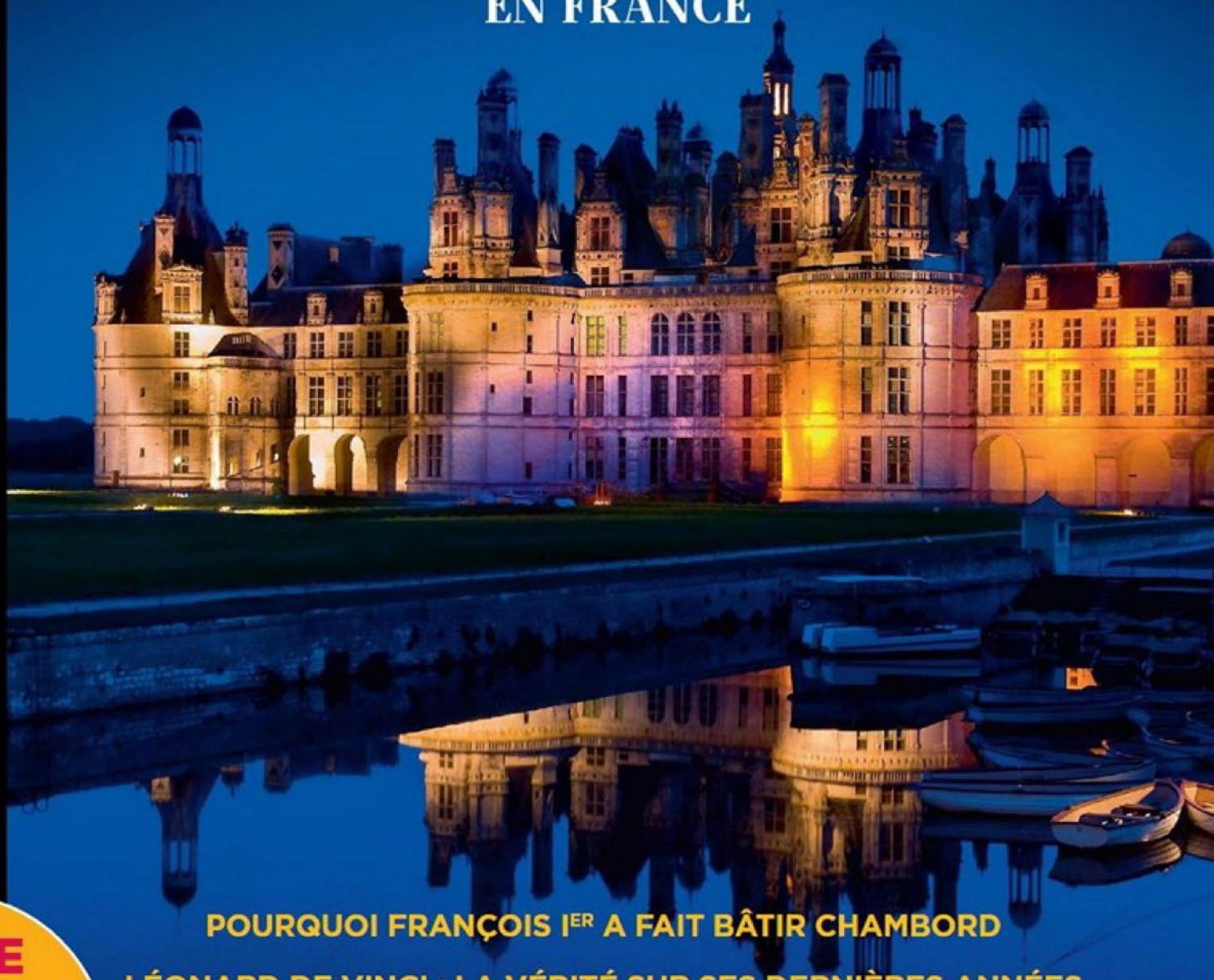
JUIN-JUILLET 2019

N° 45

IL Y A 500 ANS...

LES GRANDES HEURES DE LA

RENAISSANCE EN FRANCE



POURQUOI FRANÇOIS I^{ER} A FAIT BÂTIR CHAMBORD

LÉONARD DE VINCI : LA VÉRITÉ SUR SES DERNIÈRES ANNÉES

L'ACTU DE L'HISTOIRE : EN IRAN, LA RÉVOLUTION DES MOLLAHS

GUIDE

EXPOSITIONS, SPECTACLES,
CONFÉRENCES...

LE CHOIX DE
GEO

Toute la presse est sur
prismaSHOP.fr

GEO, VOIR LE MONDE AUTREMENT

MUSÉE
GUERRE & PAIX
EN ARDENNES

ENTRÉE : 8€
RÉDUIT : 5€
FAMILLE : 20€

UN MUSÉE UNIQUE EN EUROPE

L'HISTOIRE DES 3 GUERRES



1870 • 1871 1914 • 1918 1939 • 1945

3 GUERRES • 75 ANS D'HISTOIRE • EXPOSITION PERMANENTE

Engins civils et militaires • Uniformes, coiffes et équipements
Armement individuel et collectif • Objets de la vie quotidienne du soldat
Objets du quotidien des civils • Fonds iconographique et documentaire

WWW.GUERREETPAIX.FR
NOVION-PORCIEN • ARDENNES

Entre Reims et Charleville-Mézières par l'autoroute A34 • Sortie 14